

## Suspensions de la perception : Attention, spectacle et culture moderne (1)

Dans le Phèdre, Socrate rappelle à son interlocuteur la description que Thot avait faite de l'écriture au roi Thamus et l'avertissement que celui-ci avait prononcé contre ses dangers : « Cette science, ô roi ! lui dit Theuth, rendra les Égyptiens plus savants et soulagera leur mémoire. C'est un remède que j'ai trouvé contre la difficulté d'apprendre et de savoir. Le roi répondit : Industrieux Theuth, tel homme est capable d'enfanter les arts, tel autre d'apprécier les avantages ou les désavantages qui peuvent résulter de leur emploi ; et toi, père de l'écriture, par une bienveillance naturelle pour ton ouvrage, tu l'as vu tout autre qu'il n'est : il ne produira que l'oubli dans l'esprit de ceux qui apprennent, en leur faisant négliger la mémoire. En effet, ils laisseront à ces caractères étrangers le soin de leur rappeler ce qu'ils auront confié à l'écriture, et n'en garderont eux-mêmes aucun souvenir. Tu n'as donc point trouvé un moyen pour la mémoire, mais pour la simple réminiscence, et tu n'offres à tes disciples que le nom de la science sans la réalité ; car, lorsqu'ils auront lu beaucoup de choses sans maîtres, ils se croiront de nombreuses connaissances, tout ignorants qu'ils seront pour la plupart, et la fausse opinion qu'ils auront de leur science les rendra insupportables dans le commerce de la vie »

Socrate, comme est bien obligé de le reconnaître Nicholas Carr dans *The Shallows: What the Internet Is Doing to Our Brains* (2011), partage l'avis de Thamus. « Celui donc, dit-il à Phèdre, qui prétend laisser l'art consigné dans les pages d'un livre, et celui qui croit l'y puiser, comme s'il pouvait sortir d'un écrit quelque chose de clair et de solide, me paraît d'une grande simplicité ; et vraiment il ignore l'oracle d'Arumon, s'il croit que des discours écrits soient quelque chose de plus qu'un moyen de réminiscence pour celui qui connaît déjà le sujet qu'ils traitent. » Socrate explique ensuite à Phèdre l'inconvénient de l'écriture (« comme de la peinture ») : « Les productions de ce dernier art semblent vivantes ; mais interrogez-les, elles vous répondront par un grave silence. Il en est de même des discours écrits : vous croiriez, à les entendre, qu'ils sont bien savants ; mais questionnez-les sur quelque une des choses qu'ils contiennent, ils vous feront toujours la même réponse. Une fois écrit, un discours roule de tous côtés, dans les mains de ceux qui le comprennent comme de ceux pour qui il n'est pas fait, et il ne sait pas même à qui il doit parler, avec qui il doit se taire. Méprisé ou attaqué injustement, il a toujours besoin que son père vienne à son secours ; car il ne peut ni résister ni se secourir lui-même. » « En substituant des symboles extérieurs aux souvenirs intérieurs », « la technologie de l'alphabet altère l'esprit d'une personne et pas pour le mieux » (i)

La presse à imprimer ne fit qu'empirer les choses à cet égard : « Lorsque les livres et les périodiques commencèrent à inonder le marché, les gens se sentirent pour la première fois submergés par l'information » (ii) Robert Burton, dans la préface de son *Anatomy of Melancholy* (1628), se plaint du « vaste chaos et [de] la confusion des livres, ils nous oppressent, nos yeux souffrent de lire, nos doigts souffrent de tourner [les pages]. » « Une des grandes maladies de ce temps est la multitude de livres qui

surchargent tellement le monde qu'il n'est pas capable de digérer l'abondance des matières oiseuses qui sont chaque jour concoctées et pondues (iii). »

50 ans après que Samuel Morse eut communiqué pour la première fois une information par télégraphe (« What hath god wrought? » : « Qu'est-ce que Dieu a fait ? », Nombres 23:23), technologie qui, pour paraphraser Marshall McLuhan, permet pour la première fois aux messages de voyager plus vite que les messagers (iv), un collaborateur de The Contemporary Review compta au nombre des phénomènes de la vie moderne responsables de la débilité nerveuse, de l'hystérie, de la neurasthénie, de l'irritabilité, de la mélancolie, outre le « tourbillon des chemins de fer [...], l'agitation des affaires, la faim de richesse, la soif des esprits vulgaires pour des plaisirs grossiers et instantanés », « la pluie de télégrammes ». (v)

Vinrent ensuite dans l'ordre, tous, à l'instar du livre, « extensions de l'homme » selon McLuhan, la presse, la radio, le cinéma, la TV et, enfin (?), Internet, la tablette et le téléphone portable. Mais, « [a]lors que toutes les technologies précédentes (à l'exception de la parole elle-même) avaient, en fait, étendu une partie de notre corps, on peut dire que l'électricité a étendu le système nerveux central lui-même, y compris le cerveau » (vi).

Dans un discours prononcé à l'université Notre Dame en 1955, le magnat des médias David Sarnoff, pionnier de la radio chez RCA et de la télévision chez NBC, balaya d'un revers de la main toute critique des médias de masse, sur lesquels il avait bâti son empire et sa fortune. Il rejeta la responsabilité des effets néfastes des technologies sur les auditeurs et les téléspectateurs : « Nous sommes trop enclins à faire des instruments technologiques les boucs émissaires des péchés de ceux qui les manient. » « Notre réponse habituelle à tous les médias, à savoir que c'est la manière dont ils sont utilisés qui compte, est la position aveugle de l'idiot technologique », répondit McLuhan à Sarnoff, en lui reprochant de parler avec « la voix du somnambulisme actuel » (vii). Le contenu d'un média n'est que « le morceau de viande saignant que le cambrioleur emporte pour distraire de l'esprit le chien de garde » (viii). McLuhan avait compris que chaque (nouveau) média change ceux qui les utilisent, c'est-à-dire tout le monde, car « la simulation technologique de la conscience [a été] étendue collectivement et corporativement [corporately] à l'ensemble de la société humaine » (ix). « Les effets de la technologie ne se produisent pas dans l'ordre des opinions ou des concepts », Ils modifient « les schémas de perception de façon constante et sans aucune résistance » (x), en agissant d'abord et avant tout sur l'ouïe, du moins selon McLuhan. Pour lui, en effet, les médias électr(on)iques ont un rapport de nature avec la perception haptique et auditive, tandis que les médias mécaniques ont des affinités avec la perception visuelle. Il n'en reste pas moins que l'image est une composante primordiale des premiers, comme le soulignent les quatre premiers points de La Société du spectacle (1967) :

« Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacles. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation.

« Les images qui se sont détachées de chaque aspect de la vie fusionnent dans un cours commun, où l'unité de cette vie ne peut plus être rétablie. La réalité considérée partiellement se déploie dans sa propre unité générale en tant que pseudo-monde à part, objet de la seule contemplation. La spécialisation des images du monde se retrouve, accomplie, dans le monde de l'image autonomisé, où le mensonger s'est menti à lui même. Le spectacle en général, comme inversion concrète de la vie, est le mouvement autonome du non-vivant.

« Le spectacle se représente à la fois comme la société même, comme une partie de la société, et comme instrument d'unification. En tant que partie de la société, il est expressément le secteur qui concentre tout regard et toute conscience. Du fait même que ce secteur est séparé, il est le lieu du regard abusé et de la fausse conscience ; et l'unification qu'il accomplit n'est rien d'autre qu'un langage officiel de la séparation généralisée.

« Le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images. »

Lorsqu'il a lu ces premières lignes du livre de Guy Debord, le mot qui a dû retenir l'attention de Jonathan Crary (né en 1951), professeur associé d'histoire de l'art à l'université de Columbia, est « concentre ».

Dans son premier livre, *Techniques of the Observer: On Vision and Modernity in the Nineteenth Century* (Cambridge, MA/Londres, MIT Press, 1990), Crary offrait une perspective radicalement nouvelle sur la culture visuelle du XIXe siècle. À rebours des approches traditionnelles du problème des rapports entre le modernisme visuel et la modernité sociale, il considérait la visualité non pas à travers l'étude des œuvres d'art et des images, mais en analysant la construction historique de l'observateur. Il insistait sur le fait que les problèmes de vision sont inséparables du fonctionnement du pouvoir social et examinait comment, à partir des années 1820, l'observateur est devenu le lieu de nouveaux discours et pratiques qui situaient la vision dans le corps en tant qu'événement physiologique. Ils ont émergé à la suite du remplacement du « modèle philosophique prédominant de la perception visuelle humaine, fondé sur le mécanisme optique de la chambre noire – boîte fermée munie d'une faible ouverture et souvent d'une lentille convergente, servant à reproduire sur un écran l'image des objets extérieurs – par un nouveau modèle, physiologique, celui d'un œil incarné (xi), sensible à la lumière et soumis aux changements des

pulsations de la stimulation rétinienne extérieure et intérieure (ou entoptique) » (xii). La formalisation de l'optique physiologique s'est accompagnée de l'élaboration de théories et de modèles de « vision subjective » qui conféraient à l'observateur une autonomie et une productivité nouvelles, tout en permettant de nouvelles formes de contrôle et de normalisation de la vision dans le cadre d'une culture de masse embryonnaire dont les productions, généralement qualifiées de « réalistes », étaient en fait fondées sur des modèles de vision abstraits.

L'étude de la substitution progressive de « la représentation empiriste d'un dualisme spatial stable entre le sujet et l'objet [...] [par] un scénario temporel instable conçu pour un sujet et un objet en constante interaction physique et psychologique » dans le cadre de la diffusion des techniques cinématographiques au cours de la seconde moitié du XIXe siècle est l'objet du deuxième livre de Crary, *Suspensions of Perception: Attention, Spectacle and Modern Culture* (Cambridge, Mass. MIT, 2000), dont nous donnons ci-dessous, dans un premier temps, l'introduction, non sans avoir attiré l'attention sur le fait que les processus qu'il décrit et analyse ont une origine antérieure au XIXe siècle (voir <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/09/30/theatrocratie-3/>) et avoir encouragé le lecteur à étudier les effets que produit subconsciemment ou non (xiii) sur l'esprit, le mental, l'exposition prolongée à des écrans, où, en vertu du mécanisme de production et de projection des images, « le continu du monde est transformé en discontinu des images, puis transformé à nouveau en continuité de perception » ; où « des images fixes [...], projetées à une certaine cadence (16 ou 18 images par seconde pour le muet, pour les films parlants [les cadences les plus courantes en numérique sont 25, 24 et 50p, 30 et 60p] [...], [donnent] aux spectateurs l'impression que ces images sont en mouvement, alors qu'ils ne voient en réalité 'que' des images fixes projetées les unes après les autres à grande vitesse » (xiv) ; non seulement l'exposition prolongée à des écrans, mais aussi le choc en retour que subit le spectateur, lorsque ses yeux sont plus ou moins brutalement ramenés à la réalité, au flux continu d'images du monde extérieur.

Ce livre repose sur l'hypothèse que notre façon d'écouter, de regarder ou de nous concentrer sur quelque chose a un caractère profondément historique. Qu'il s'agisse de notre manière de nous comporter devant l'écran lumineux d'un ordinateur, de vivre une représentation à l'opéra, de réaliser certaines tâches productives, créatives ou pédagogiques ou d'accomplir plus passivement des activités routinières comme la conduite d'une voiture ou le visionnement de la télévision, nous sommes dans une dimension de l'expérience contemporaine qui exige que nous effacions ou excluions effectivement de notre conscience une grande partie de notre environnement immédiat. Je m'intéresse à la façon dont la modernité occidentale depuis le XIXe siècle exige que les individus se définissent et se façonnent par rapport à leur capacité d'« attention », c'est-à-dire leur capacité à s'abstraire d'un champ d'attraction plus large, qu'il soit visuel ou auditif, dans le but d'isoler ou de se concentrer sur un nombre réduit de stimuli. Le patchwork d'états déconnectés que constituent nos vies n'est pas une condition « naturelle », mais le produit de la profonde et prodigieuse transformation à laquelle a été soumise la subjectivité humaine en Occident au cours des 150 dernières années. Il n'est pas non plus anodin que l'immense

crise sociale de désintégration subjective que nous traversons en cette fin de XXe siècle puisse être diagnostiquée métaphoriquement comme un manque d' »attention ».

L'analyse critique et historique de la subjectivité moderne au cours de ce siècle a été fondée en grande partie sur la notion de « réception en état de distraction », pour reprendre l'expression de Walter Benjamin et d'autres. Ces travaux ont donné lieu à l'hypothèse selon laquelle, à partir du milieu des années 1800, la perception est fondamentalement caractérisée par des expériences de fragmentation, de choc et de dispersion. Je soutiens que la distraction moderne ne peut être comprise que par sa relation réciproque avec l'émergence de normes et de pratiques d'attention. J'explorerai l'intersection paradoxale, qui existe de bien des façons depuis la fin du XIXe siècle, entre l'impératif d'une attention concentrée au sein de l'organisation disciplinaire du travail, de l'éducation et de la consommation de masse et un idéal d'attention soutenue comme élément constitutif d'une subjectivité créative et libre. Sans doute certains répondront-ils que je compare des conceptions qualitativement différentes de l'attention : que, par exemple, un individu cultivé contemplant une grande œuvre d'art pourrait avoir peu ou rien en commun avec un ouvrier d'usine concentré sur l'exécution d'une tâche répétitive. Cependant, comme je l'expliquerai, la possibilité même de concevoir une perception esthétique pure à la fin du XIXe siècle est inséparable des processus de modernisation qui ont fait du problème de l'attention une question essentielle dans les nouvelles constructions institutionnelles d'une subjectivité productive et docile. J'espère montrer comment les expériences modernes de séparation sociale et d'autonomie subjective sont toutes deux entrelacées dans les possibilités resplendissantes, les limites ambivalentes et les échecs d'un individu attentif.

Ce livre est une tentative de description des grandes lignes d'une généalogie de l'attention depuis le XIXe siècle et d'exposition de son rôle dans la modernisation de la subjectivité. Plus concrètement, j'examinerai comment, à la fin du XIXe siècle, les idées sur la perception et l'attention ont été transformées parallèlement à l'émergence de nouvelles formes technologiques de spectacle, d'affichage, de projection, d'attraction et d'enregistrement. J'essaierai de décrire comment les nouvelles connaissances sur le comportement et la constitution du sujet humain ont coïncidé avec des changements sociaux et économiques, avec de nouvelles pratiques de représentation et avec une réorganisation radicale de la culture visuelle/auditive. Dans ce livre, j'étudie d'un point de vue relativement inhabituel la crise générale de la perception qui a eu lieu dans les années 1880 et 1890 et, ce faisant, j'indique comment la notion controversée d'attention s'est retrouvée au centre d'une série de questions sociales, philosophiques et esthétiques au cours de ces années et, indirectement, au centre des développements ultérieurs auxquels elles ont donné lieu au XXe siècle.

C'est pour plusieurs raisons importantes pour que j'ai choisi le problème de l'attention comme cadre pour examiner un groupe d'objets dans cette période historique. La raison la plus significative est peut-être que l'attention, en tant que constellation de textes et de pratiques, est bien plus qu'une question

de regard, d'observation, de sujet considéré uniquement en tant que spectateur. Elle permet d'extraire le problème de la perception d'une équation facile avec tout ce qui relève du domaine de la vue et je soutiendrai que le problème moderne de l'attention englobe un ensemble de termes et de positions qui ne peuvent être interprétés simplement comme des questions d'opticalité. Ces dernières années, en raison de l'engouement pour l'étude de la visualité, la vision a trop souvent été posée comme un problème autonome qui trouve sa justification en lui-même. En privilégiant la catégorie de la visualité, on court le risque d'ignorer les forces de spécialisation et de séparation qui ont permis à cette notion de devenir le concept intellectuellement commode qu'il est aujourd'hui. Une grande partie de ce qui semble constituer le domaine du visuel est un effet d'autres types de forces et de relations de pouvoir. En même temps, la « visualité » peut facilement dévier vers un modèle de perception et de subjectivité qui est coupé de la notion plus riche et plus historiquement déterminée d'« incarnation », selon laquelle un sujet incarné est à la fois un lieu de pouvoir et un potentiel de résistance. A l'heure actuelle, affirmer la centralité ou l'« hégémonie » de la vision dans la modernité du XXe siècle n'a plus beaucoup de valeur ou de signification. Ainsi, comme je l'expliquerai, la culture spectaculaire n'est pas fondée sur la nécessité de permettre à un sujet de voir, mais sur des stratégies qui isolent et séparent les individus et les font habiter le temps en les privant de pouvoir. De même, les contre-formes d'attention ne sont ni exclusivement ni essentiellement visuelles, mais constituées d'autres temporalités et d'autres états cognitifs, comme ceux de la transe ou de la rêverie.

L'un des objectifs de mon livre *Techniques of the Observer* était de montrer comment les transformations historiques des idées sur la vision étaient inséparables d'un remodelage plus large de la subjectivité qui ne concernait pas les expériences optiques, mais les processus de modernisation et de rationalisation. Dans le présent ouvrage, qui étudie un champ d'événements très différent, l'un de mes objectifs est de démontrer comment, dans la modernité, la vision n'est qu'une des couches d'un corps qui peut être capturé, façonné ou contrôlé par une série de techniques externes ; en même temps, la vision n'est qu'une partie d'un corps capable d'échapper à la capture institutionnelle et d'inventer de nouvelles formes, de nouveaux affects et de nouvelles intensités. Je ne crois pas que des concepts exclusivement visuels tels que le « regard » ou la « contemplation » soient en eux-mêmes des objets d'explication historique valables (1). Mon utilisation du terme problématique de « perception » est avant tout une façon d'indiquer qu'il est possible de définir un sujet non pas par la seule modalité sensorielle de la vue, mais aussi par l'ouïe et le toucher et, plus important encore, par des modalités irréductiblement mixtes qui, inévitablement, ne sont que peu ou pas analysées dans les « études visuelles ». En même temps, je veux montrer comment les recherches de la fin du XIXe siècle sur la perception se sont efforcées de redonner à ce terme certaines de ses résonances latines originales – le sens de « capturer » ou « prendre captif », même s'il est apparu clairement qu'une telle fixité ou possession était impossible. En fait, dans les années 1880, la perception, pour beaucoup, était synonyme de « ces sensations vers lesquelles se tourne l'attention » (2).

L'importance du problème historique de l'attention réside en partie dans le fait qu'il constitue une charnière entre les questions soulevées dans les réflexions philosophiques modernes les plus influentes sur la vision et la perception (par exemple, par Jacques Derrida, Maurice Blanchot, Georges Bataille et Jacques Lacan) et dans les travaux sur les effets modernes du pouvoir, sur les constructions sociales et institutionnelles de l'expérience et de la subjectivité (par exemple, par Michel Foucault ou Walter Benjamin). La première catégorie se caractérise généralement à cet égard par une insistance transhistorique sur l'absence fondamentale qui serait au cœur de la vision, sur l'impossibilité de la perception de la présence ou d'un accès visuel sans médiation à une plénitude d'être. Je soutiens cependant que l'attention ne devient un problème spécifiquement moderne qu'en raison de l'effacement historique de la possibilité de penser l'idée de présence dans la perception ; l'attention sera à la fois une simulation de la présence et un substitut de fortune, pragmatique, à son impossibilité. Dans *Techniques of the Observer*, j'ai montré comment l'essor de l'optique physiologique au début du XIXe siècle a déplacé les modèles de vision qui étaient fondés sur l'autoprésence du monde pour l'observateur et sur l'instantanéité et la nature atemporelle de la perception. Dans ce livre, j'examine certaines des conséquences de ce changement : en particulier l'émergence de l'attention comme modèle de la manière dont un sujet garde une perception cohérente et pratique du monde, un modèle qui n'est pas principalement optique ou même authentique (3). Les explications normatives de l'attention sont nées directement de la compréhension du fait qu'une saisie complète d'une réalité autoidentique n'était pas possible et que la perception humaine, conditionnée par des temporalités et des processus physiques et psychologiques, fournissait tout au plus une approximation provisoire et changeante de ses objets.

Il est donc important de souligner que l'immense transformation sociale de l'observateur au XIXe siècle part de l'hypothèse générale que la perception ne peut pas être pensée comme immédiateté, présence, ponctualité. La plupart des théories critiques récentes, dérivées d'une critique désormais inutile de la présence, ont été incapables de comprendre que le fait d'avoir ou non un accès perceptuel direct à l'autoprésence n'est pas intrinsèquement pertinent dans la culture disciplinaire et spectaculaire moderne. Ce qui est important pour le pouvoir institutionnel depuis la fin du XIXe siècle est simplement que la perception fonctionne d'une manière qui garantisse qu'un sujet est productif, docile et prévisible et est capable de s'intégrer et de s'adapter socialement. La prise de conscience que l'attention avait des limites au-delà et en deçà desquelles la productivité et la cohésion sociale étaient menacées a créé une indistinction volatile entre ce qui venait d'être catégorisé comme des « pathologies » de l'attention et les états créatifs et intenses d'absorption profonde et de rêverie. L'attention, comme je l'expliquerai, était un ingrédient inévitable d'une conception subjective de la vision : l'attention est en même temps le moyen par lequel un observateur individuel peut transcender ces limites subjectives et s'approprier la perception et un moyen par lequel celui qui perçoit s'expose à être contrôlé et annexé par des organismes extérieurs.

Tel est en résumé la portée intellectuelle de mon projet. Ses paramètres concrets sont cependant plus circonscrits. Bien que je m'étende sur une période d'environ vingt-cinq ans, de 1879 au tout début des années 1900, je n'ai aucunement l'intention d'écrire une histoire ou une étude des idées ou des pratiques de perception durant cette période. Dans le premier chapitre, je tente d'établir à la fois pourquoi, au XIXe siècle, l'attention est devenue un problème d'un genre résolument nouveau, très éloigné des conceptions historiques antérieures et pourquoi elle est devenue inséparable des recherches philosophiques, psychologiques et esthétiques sur la perception. J'indique en outre pourquoi les nombreux efforts, souvent contradictoires, pour expliquer l'attention empiriquement et pour la rendre gérable ont finalement échoué [à l'époque]. Tout au long des chapitres suivants, je présente des diagrammes provisoires de ces dernières décennies du XIXe siècle, diagrammes établis d'après des analyses locales d'un nombre relativement restreint d'objets, afin de considérer le problème interdépendant de la perception et de la modernisation. Bien que les chapitres se suivent chronologiquement et que les premiers objets présentés datent d'environ 1879, ma présentation est discontinue dans la mesure où je construis trois analyses relativement autonomes dans ce continuum historique.

Chacun des chapitres présente une constellation d'objets qui suggèrent certaines des façons dont les problèmes occasionnés par une perception modernisée contingente ont pris forme dans le cadre de la transformation plus large des pratiques culturelles occidentales à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. Plus précisément, chacune de ces constellations comprend certaines des formes importantes de vision artificielle et de techniques de simulation de mouvements continus qui, à l'époque, étaient des composantes évidentes des nombreuses reconceptualisations de la perception ainsi que des éléments centraux du remodelage de la culture de masse. La critique a longtemps eu du mal à comprendre comment le film et l'art moderniste peuvent occuper un terrain historique commun. J'ai tenté d'équilibrer toute spéculation généralisante par des analyses très spécifiques de pratiques et d'objets concrets, tout en cherchant à éviter de les mettre au service de l'« illustration » ou de la preuve d'une thèse particulière sur les processus historiques que j'étudie. Cependant, le choix explicatif le plus important que j'ai fait a été de mettre en avant une seule œuvre d'art comme pivot de chaque chapitre. Ces œuvres primaires sont *Au conservatoire* de Manet (1879), *Parade de cirque* de Seurat (1887-1888) et *Pins et rochers* de Cézanne (vers 1900) ; chaque chapitre est donc une présentation généralement synchronisée d'objets segmentés par des intervalles d'environ dix ans sur l'axe diachronique du livre.

Crary1

Edouard Manet, *Au Conservatoire*, 1879.

Dans *Techniques of the Observer*, j'ai remis en cause les idées préconçues selon lesquelles la peinture moderniste des années 1870 et 1880 avait constitué un tournant décisif dans la constitution historique



de l'observateur et des pratiques de la vision et je réaffirme certainement cette position ici. En d'autres termes, le modernisme visuel a pris forme dans un champ déjà reconfiguré de techniques et de discours sur la visualité et l'observateur. Mais cela ne signifie pas pour autant que ces œuvres d'art ne doivent pas être examinées. Ce sont des objets sur lesquels je m'appuie pour étudier les conséquences et les répercussions de la montée en puissance des modèles subjectifs et physiologiques de la vision au début du XIXe siècle et ils sont au cœur de toute réflexion sur les nouveaux horizons créatifs et les contraintes engendrés par cette transformation historique. Cependant, le fait que les œuvres d'art tiennent une telle place dans ce projet ne signifie pas que je leur accorde un quelconque privilège ontologique. Mon livre part même d'une hypothèse contraire : j'explore la question de l'attention afin de questionner la pertinence d'isoler une contemplation ou une absorption d'ordre esthétique. Le champ des pratiques attentionnelles offre une seule et même surface hétérogène sur laquelle les objets discursifs, les pratiques matérielles et les artefacts de représentation n'occupent pas des strates qualitativement différentes, mais participent également à la production d'effets de pouvoir et de nouveaux types de subjectivités. Je ne cherche donc pas à retrouver un sens premier ou « authentique » qui serait en quelque sorte immanent à ces œuvres ; j'espère plutôt, en les examinant, construire une partie du champ de leur extérieur, multiplier les liens avec cet extérieur, « rester attentif au pluriel » de ces peintures, où « tout signifie sans cesse et plusieurs fois » (4).

Crary2

Georges Seurat, Parade de cirque, 1887-1888.

Cependant, mon intention n'est pas de positionner, par exemple, une œuvre de Seurat comme étant symptomatique ou déterminée par l'un des objets discursifs et des espaces institutionnels auxquels je me réfère. J'insiste sur le fait que certaines œuvres et les pratiques esthétiques spécifiques sur lesquelles elles reposent sont des éléments constitutifs de ce même champ d'événements, qu'elles sont des façonnages originaux de problèmes connexes. Il n'est donc pas arbitraire d'utiliser Manet, Seurat et Cézanne comme figures pour repenser les développements de cette période. Chacun d'entre eux s'est engagé dans une confrontation singulière avec les perturbations, les vides et les failles d'un champ perceptuel ; chacun d'entre eux a fait des découvertes sans précédent sur l'indétermination d'une perception attentive, mais aussi sur la façon dont ses instabilités peuvent être le fondement d'une réinvention de l'expérience perceptive et des pratiques de représentation. Monet et, dans une moindre mesure, Degas auraient pu être inclus dans ce projet, mais ne l'ont pas été parce qu'il n'était pas question qu'il dépasse une certaine taille. La raison du choix de ces peintures spécifiques apparaîtra clairement dans le développement ; en deux mots, elles ont en commun de poser le problème général de la synthèse perceptive et des possibilités interdépendantes de liaison et de désintégration de l'attention. En même temps, je m'intéresse à la façon dont ces images sans espace (mais pas plates) sont inséparables des formes artificielles de « réalisme » et de vérisimilitude optique qui sont apparues à l'époque.

Crary3

Paul Cézanne, Pins et rochers, v. 1900.

Je n'ai pas besoin d'insister sur le fait que ce livre a moins pour objet de dissenter sur l'art que de reconsidérer et de reconstituer une perception dans laquelle les pratiques artistiques étaient des composantes qui, pour être importantes, n'étaient guère primordiales. J'ai donc eu tendance à extirper ces peintures de certains des cadres historiques de l'art qui leur sont familiers et j'ai mis entre parenthèses toute explication « verticale » des œuvres d'art par leur relation avec les ruptures ou les continuités dont est faite la trajectoire historique linéaire des mouvements et des styles. Au contraire, à la suite de Gilles Deleuze et d'autres, j'ai mis l'accent sur les connexions transversales entre des objets de nature différente qui occupent des lieux très différents.

La proposition de Deleuze selon laquelle « la philosophie, l'art et le cinéma entrent dans des rapports de résonances mutuels et dans des rapports d'échanges, mais, à chaque fois, pour des raisons intrinsèques », permet de penser la coexistence simultanée, quoique autonome, d'artefacts culturels disparates en dehors des notions d'influence mécaniques ou biographiques et des distinctions dépassées entre la « haute » culture et la « basse » culture (5).

La valeur du titre de ce livre réside autant dans l'évocation que dans la description : le mot de « suspension » a plusieurs résonances importantes pour moi. Premièrement, je veux évoquer l'état de suspension, un regard ou une écoute si extatique qu'il dégage des conditions ordinaires, qu'il devient une temporalité suspendue, un vol stationnaire hors du temps. La racine du mot d'« attention » exprime l'idée de « tension » et aussi d'« attente ». Elle implique la possibilité de fixer quelqu'un ou quelque chose en un endroit déterminé ou dans une position donnée, de maintenir quelqu'un ou quelque chose dans un état d'émerveillement ou de contemplation, dans lequel le sujet attentif est à la fois immobile et sans fondement. Mais, en même temps, une suspension est aussi une annulation ou une interruption, c'est-à-dire, pour revenir à mon sujet proprement dit, une perturbation, voire une négation de la perception elle-même. Tout au long du livre, je m'intéresse à l'idée d'une perception qui peut être à la fois une absorption et une absence ou un report. C'est cette composition contradictoire de la perception que j'examinerai ici, non pas en l'identifiant de manière prétentieuse à quelque chose qui ferait partie des éternelles ruses de la vision, mais en explorant les conditions de la possibilité de son émergence historique. Il n'est peut-être pas nécessaire que je suggère que l'archéologie de ces conditions n'est que la préhistoire de notre propre présent et de ses mondes techno-institutionnels.

Jonathan Crary, *Suspensions of Perception: Attention, Spectacle and Modern Culture*, 2000, traduit de l'américain par B. K.

(i) Nicholas Carr, *The Shallows: What the Internet Is Doing to Our Brains*, W. W. Norton & Company, Londres/New York, 2011, p. 55.

(ii) Ibid. p. 168.

(iii) Cité in *ibid.*

(iv) David Crowley et Paul Heyer, *Communication in History Technology, Culture, Society*, 6e éd., Routledge, Oxon/New York, NY, 2016, p. 102.

(v) T. Clifford Allbutt, *Nervous Diseases and Modern Life*, *The Contemporary Review*, vol. 67, janvier-juin 1895, p. 214.

(vi) Marshall McLuhan, *Understanding Media. The Extensions of Man*, McGraw Hill, NY, 1964, p. 247.

(vii) Cité in W. Terrence Gordon (éd.), *Understanding Media: The Extensions of Man*, critical edition, Corte Madera, CA, Gingko, 2003, p. 23.

(viii) Ibid., p. 31.

(ix) Marshall McLuhan, *op. cit.*, p. 3.

(x) Cité in W. Terrence Gordon (éd.), *op. cit.*, p. 31.

(xi) Voir, au sujet du concept de cognition incarnée (*embodied cognition*), Léo Dutriaux et Valérie Gyselinck, *Cognition incarnée : un point de vue sur les représentations spatiales*, *L'Année psychologique*, vol. 116, n° 3, 2016, p. 419-65.

(xii) Steven Z. Levine, *Review of Jonathan Crary, Suspensions of Perception: Attention, Spectacle, and Modern Culture*, *Bryn Mawr Review of Comparative Literature*, vol. 3, n° 1, automne 2001.

(xiii) La Revue du droit public et de la science politique en France et à l'étranger (vol. 112, 1996) elle-même mentionne plusieurs méthodes utilisées pour l'impression du message subliminal par voie visuelle : « La méthode stroboscopique. Le stroboscope est un appareil permettant d'accélérer à volonté l'alternance de lumières et de ténèbres. Il est généralement utilisé à l'appui de techniques auditives mais peut également préparer l'individu à recevoir un message subliminal par voie visuelle : – lorsque le cycle d'alternance lumières / ténèbres varie de six à huit interruptions par seconde, il en résulte une perte de la perception de profondeur ; – lorsque le cycle d'alternance lumières / ténèbres s'élève à vingt-cinq interruptions par seconde, des éclairs lumineux créent de l'interférence avec les ondes alpha du cerveau qui contrôlent l'aptitude de la concentration ; lorsque le cycle d'alternance lumières / ténèbres est accéléré davantage, toute capacité de contrôle est perdue. La méthode tachistoscopique : Grâce à un tachistoscope, on peut inscrire en surimpression des images très rapides (1 / 3.000 de

seconde). Une telle image est indécélable à notre œil fonctionnant à la vitesse de 1 / 15e seconde. La vingt-cinquième image. La technique de la vingt-cinquième image est fort simple : les films au cinéma sont diffusés au rythme de vingt-quatre images par seconde. Il suffit d'intercaler une image différente pour créer un effet subliminal. Le film de Walt Disney Le Roi Lion emploie un procédé similaire afin d'accentuer dans l'esprit du spectateur la dimension dramatique de l'histoire ». Les milieux conspirationnistes font gorge chaude de projets comme MKUltra : à l'époque où il était en cours, des centaines de millions de personnes avaient déjà les yeux rivés à leurs écrans plusieurs heures par jour, totalement inconscientes des expérimentations faites télévisuellement sur elles.

(xiv) Éric Thouvenel, Cinéma et « logique du fluide », in Pierre-Albert Castanet, Frédéric Cousinié et Philippe Fontaine (éds.), L'Impressionnisme, les arts, la fluidité, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2013, p. 83.

(1) Voir la remarquable analyse antivisuelle du regard dans Jean Starobinski, *The Living Eye*, traduit par Arthur Goldhammer, Harvard University Press, Cambridge, 1989 [éd. originale : *L'Œil vivant*, 1961], p. 2-7.

(2) Theodor Ziehen, *Introduction à la psychologie physiologique* [1891], traduit par C. C. Van Liew, Sonnenschein, Londres, 1895, p. 241.

(3) « Une bonne psychologie de l'attention ne doit pas nécessairement envisager la 'vision' comme un terme théorique » (Harold Pashler, *The Psychology of Attention*, MIT Press, Cambridge, 1998), p. 9.

(4) Roland Barthes, *S/Z*, traduit par Richard Miller, Hill and Wang, New York, 1974 [éd. originale : *S/Z*, 1971], p. 11-12.

(5) Gilles Deleuze, *Negotiations*, Columbia University Press, New York, 1995 [éd. originale : *Pourparlers* (1972-1990), 1990], p. 125.

## Suspensions de la perception : Attention, spectacle et culture moderne (2)

### Chapitre 1: La modernité et le problème de l'attention

La continuité constante du processus, le passage libre et fluide de la valeur d'une forme dans l'autre, apparaissent comme une condition fondamentale de la production fondée sur le capital.

Karl Marx, Introduction générale à la critique de l'économie politique

Les problèmes philosophiques reprennent aujourd'hui presque de toutes pièces la même forme qu'il y a deux mille ans : comment une chose peut-elle naître de son contraire, par exemple, le raisonnable du déraisonnable, le sensible du mort, la logique de l'illogisme, la contemplation désintéressée du vouloir cupide, la vie pour autrui de l'égoïsme, la vérité des erreurs ?

Frédéric Nietzsche, Humain trop humain

Dans l'histoire de la perception, l'un des événements les plus importants du XIXe siècle a été l'émergence relativement soudaine de modèles de vision subjective dans toute une série de disciplines au cours de la période 1810-1840. En quelques décennies, les discours et les pratiques dominants relatifs à la vision ont effectivement rompu avec le régime classique de la visualité (visuality) et ont ancré la vérité de la vision dans la densité et la matérialité du corps (1). L'une des conséquences de ce changement a été que le fonctionnement de la vision a commencé à dépendre de la constitution physiologique complexe et contingente de l'observateur et que cela a rendu la vision défectueuse, peu fiable et, selon certains, arbitraire. Dès avant le milieu du XIXe siècle, un grand nombre de travaux en science, en philosophie, en psychologie et dans l'art ont accepté de diverses manières le fait que la vision ou tout autre sens ne pouvait plus prétendre à une objectivité ou à une certitude essentielle. Dans les années 1860, les travaux scientifiques de Hermann von Helmholtz, Gustav Fechner et bien d'autres avaient défini les contours d'une incertitude épistémologique générale dans laquelle l'activité perceptive avait perdu les garanties primordiales qui protégeaient autrefois sa relation privilégiée avec le fondement de la connaissance. Ce livre examine certaines des composantes d'un environnement culturel dans lequel ces nouvelles vérités et ces nouvelles incertitudes sur la perception ont été contestées et reconstruites, à la fois au sein du modernisme visuel et dans une culture visuelle de masse en voie de modernisation, à partir de la fin des années 1870.

L'idée de vision subjective – l'idée que notre expérience perceptuelle et sensorielle dépend moins de la nature d'un stimulus externe que de la composition et du fonctionnement de notre appareil sensoriel – a été l'une des conditions de l'émergence historique des notions de vision autonome, c'est-à-dire de séparation (ou de libération) de l'expérience perceptuelle d'une relation nécessaire avec le monde extérieur. De manière tout aussi importante, l'accumulation rapide de connaissances sur le fonctionnement d'un observateur entièrement incarné (embodied) a révélé que la vision pouvait faire l'objet de procédures de normalisation, de quantification, de discipline. Une fois qu'il a été déterminé que la vérité empirique de la vision se trouvait dans le corps, la vision (comme les autres sens) a pu être annexée et contrôlée par des techniques externes de manipulation et de stimulation. Telle a été la réalisation décisive de la psychophysique au milieu du XIXe, qui, en rendant apparemment les sensations mesurables, a inscrit la perception humaine dans le domaine du quantifiable et de l'abstrait. La vision, conçue de cette manière, est devenue compatible avec de nombreux autres processus de modernisation, même si elle a également offert la possibilité d'une expérience visuelle intrinsèquement non rationalisable, qui dépassait toutes les procédures de normalisation. Ces évolutions dans la seconde moitié du XIXe siècle font partie d'un tournant historique crucial qui marque le début de la disparition de toute différence qualitative significative entre la vie et la technique. La désintégration d'une distinction indiscutable entre l'intérieur et l'extérieur est devenue la condition de l'émergence d'une culture moderne spectaculaire et d'une remarquable expansion des possibilités de l'expérience esthétique. La relocalisation de la perception (ainsi que celle des processus et fonctions auparavant considérés comme « mentaux ») dans l'épaisseur du corps a été une condition préalable à l'instrumentalisation de la vision humaine en tant que composante de dispositifs mécaniques ; elle a également été à l'origine de l'étonnante explosion d'inventions et d'expérimentations visuelles dans l'art européen de la seconde moitié du XIXe siècle.

Depuis la fin du XIXe siècle et, plus particulièrement, au cours des deux dernières décennies de ce siècle, la modernité capitaliste n'a pas cessé de se livrer à une reconstitution des conditions de l'expérience sensorielle dans le cadre de ce que l'on pourrait appeler une révolution des moyens de perception. Cela fait cent ans que les modalités de perception sont en perpétuelle transformation ou, selon certains, en crise. La caractéristique durable de la vision au XIXe est qu'elle n'a pas de caractéristiques durables. Elle s'inscrit au contraire dans un modèle d'adaptabilité aux nouvelles relations technologiques, aux nouvelles configurations sociales et aux nouveaux impératifs économiques. Ce que nous appelons familièrement, par exemple, le cinéma, la photographie et la télévision sont des éléments transitoires dans une séquence accélérée de déplacements et d'obsolescences qui font partie des manœuvres délirantes de la modernisation.

Au moment où la logique dynamique du capital a commencé à miner de façon spectaculaire toute structure stable ou durable de perception, cette logique a simultanément tenté d'imposer un régime

disciplinaire d'attention. Car c'est à la fin du XIXe siècle, au sein des sciences humaines et particulièrement dans le tout nouveau domaine de la psychologie scientifique, que le problème de l'attention est devenu une question fondamentale (2). C'est un problème dont la centralité est directement liée à l'émergence d'un champ social, urbain, psychique et industriel de plus en plus saturé de données sensorielles. L'inattention, surtout dans le contexte des nouvelles formes de production industrialisée à grande échelle, a commencé à être traitée comme un danger et un problème sérieux, même si c'est souvent l'organisation moderne du travail qui causait l'inattention (3).

perception1 Illustrations de « l'attention » tirées des éditions de la fin du XVIIIe siècle du traité de Charles Le Brun sur l'expression des passions.

Dans un de ses aspects cruciaux, il est possible de voir la modernité comme une crise permanente de l'attention, dans laquelle les configurations en constante évolution du capitalisme repoussent continuellement les limites et les seuils de l'attention et de la distraction par une série sans fin de nouveaux produits, de nouvelles sources de stimulation et de nouveaux flux d'informations et réagissent ensuite par de nouvelles méthodes de gestion et de régulation de la perception. Gianni Vattimo a fait remarquer que « l'intensification des phénomènes de communication et la circulation de plus en plus importante de l'information... ne sont pas simplement des aspects de la modernisation parmi d'autres, mais en quelque sorte le centre et le sens même de ce processus » (4). Mais en même temps, l'attention, en tant que problème historique, n'est pas réductible aux stratégies de discipline sociale. Comme je le montrerai, la caractérisation d'un sujet d'après ses capacités d'attention révèle simultanément un sujet incapable de se conformer à de tels impératifs disciplinaires.

Depuis Kant, le dilemme épistémologique de la modernité consiste en partie à définir une capacité humaine de synthèse au sein de la fragmentation et de l'atomisation d'un champ cognitif. Ce dilemme est devenu particulièrement aigu dans la seconde moitié du XIXe siècle, parallèlement au développement de diverses techniques visant à imposer des types spécifiques de synthèse perceptuelle, de la diffusion massive du stéréoscope dans les années 1850 aux premières formes de cinéma dans les années 1890. Le XIXe siècle a vu la démolition progressive du point de vue transcendantal de Kant et des catégories synthétiques a priori qu'il avait détaillées dans sa première critique. Kant affirmait que toute perception possible ne pouvait se produire qu'en raison d'un principe d'unification synthétique original, une cause propre, qui se situe au-dessus de toutes les expériences sensorielles empiriques telles que la vision. « L'unité de la synthèse suivant des concepts empiriques serait tout à fait contingente, et si ces concepts ne reposaient pas sur un fondement transcendantal de l'unité, il serait possible qu'une multitude de phénomènes remplissent notre âme sans que jamais cependant aucune expérience pût en résulter. Mais alors aussi c'en serait fait de tout rapport de la connaissance aux objets, parce qu'il lui manquerait la liaison suivant des lois générales et nécessaires ; elle serait donc encore une intuition sans pensée, mais jamais une connaissance et, par suite, n'aurait pour nous aucune valeur » (5). Une fois que

les garanties philosophiques d'une unité cognitive a priori se sont effondrées (ou une fois que la possibilité pour le moi d'imposer son unité au monde, dans l'idéalisme post-kantien, est devenue intenable), le problème du « maintien de la réalité » a progressivement dépendu d'une capacité contingente et purement psychologique de synthèse ou d'association (6). La substitution par Schopenhauer de la volonté à l'unité transcendante de l'aperception de Kant est un événement qui a eu de nombreuses répercussions, car il a impliqué que la totalité perçue du monde n'était plus le produit apodictique de la Loi, mais dépendait d'une relation de forces potentiellement variable, y compris de forces extérieures échappant au contrôle du sujet (7). Il est devenu impératif pour les penseurs de découvrir quelles facultés, quelles opérations ou quels organes produisaient ou permettaient la cohérence complexe de la pensée consciente (8). La défaillance ou le dysfonctionnement de la capacité de synthèse, souvent décrite comme une dissociation, a été associée à la fin du XIXe siècle à la psychose et à d'autres pathologies mentales. Mais ce qui a souvent été catalogué comme une désintégration régressive ou pathologique de la perception était en fait la preuve d'un changement fondamental dans la relation du sujet avec un champ visuel. Dans l'œuvre de Bergson, par exemple, les nouveaux modèles de synthèse impliquaient la liaison des perceptions sensorielles immédiates avec les forces créatives de la mémoire. Wilhelm Dilthey a examiné en détail les formes créatives de synthèse et de fusion qui sont spécifiques à l'activité de l'imagination humaine. Pour Nietzsche, la synthèse n'était plus la constitution de la vérité, mais un alignement mouvant de forces qui était continuellement créatif et métamorphique.

Le psychologue américain G. Stanley Hall a fait en 1883 une réflexion pessimiste sur les répercussions de l'acceptation de cette contingence comme condition de la connaissance : « La vie ne cultive-t-elle l'esprit qu'en points ou en nœuds et ceux-ci sont-ils si imparfaitement liés entre eux par des processus associatifs et aperceptifs que le fait de mettre particulièrement l'accent sur l'un d'entre eux l'amène à s'isoler encore davantage jusqu'à ce qu'il perde son pouvoir d'autonomie et qu'il se dégrade et se désintègre lentement (9) ? » Pour la psychologie institutionnelle des années 1880 et 1890, la normalité psychique était en partie la capacité de lier synthétiquement les perceptions en un tout fonctionnel et d'éloigner ainsi la menace de dissociation ou de désintégration ou de ce que Kant considérait comme des perceptions qui « viennent remplir notre âme ». Le psychologue allemand Oswald Külpe a insisté sur le fait que, sans la capacité d'attention, « la conscience serait à la merci des impressions externes... la pensée serait rendue impossible par le bruit de notre environnement » (10). L'opération de la vision elle-même, avec toutes ses particularités et ses incohérences physiologiques, n'était pas suffisamment conforme à la loi pour fonctionner de manière fiable ; l'intervention « juridique » de l'attention était nécessaire pour maintenir la cohésion des données sensorielles (11).

L'anti-moderniste Max Nordau a été le plus lu des auteurs qui ont établi un lien entre le manque d'attention et le comportement sociopathique, mais ses diatribes n'étaient pas très éloignées des déterminations sociales qui sous-tendaient les travaux d'autorités scientifiques plus modérées comme Théodule Ribot : « L'activité cérébrale des dégénérés et des hystériques, non surveillée ni guidée par



l'attention, est capricieuse, dépourvue de plan et de but. Les représentations sont appelées à la conscience par le jeu d'association d'idées illimitées et peuvent s'y donner libre carrière. Elles s'allument et s'éteignent automatiquement, et la volonté n'intervient pas pour les renforcer ou les supprimer... Le manque ou la faiblesse d'attention conduit donc en premier lieu à de faux jugements sur l'univers, sur les qualités des choses et leurs rapports entre elles. La conscience obtient une image défigurée et vague du monde extérieur... La civilisation, la suprématie sur les forcés de la nature, sont uniquement le résultat de l'attention ; toutes les erreurs, toutes les superstitions, des suites de son absence. » (12). Pour Nordau et, d'une manière moins extrême, pour beaucoup d'autres, l'attention était une défense répressive et disciplinaire contre toute forme potentiellement perturbatrice de libre association. Les propos du psychologue britannique James Cappie dans les années 1880 sont peut-être plus significatifs : « Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur l'importance psychologique de cette fonction. On peut dire qu'elle est à la base de toutes les autres facultés mentales. Elle permet d'amener la conscience à se concentrer dans une direction particulière... sans elle, une rêverie insignifiante prendra la place de la pensée cohérente (13). » L'attention est donc devenue un moyen imprécis de désigner la capacité relative d'un sujet à isoler de manière sélective certains contenus d'un champ sensoriel au détriment d'autres dans l'intérêt du maintien d'un monde ordonné et productif.

De toute évidence, les notions d'attention et d'écoute, qui existaient en de nombreux endroits bien avant le XIXe siècle, remontent à Augustin et même à des temps plus anciens et ce n'est pas le lieu d'en faire l'histoire (14). Mon objectif ici est simplement d'indiquer comment, dans la seconde moitié du XIXe siècle, l'attention est devenue un objet fondamentalement nouveau dans le cadre de la modernisation de la subjectivité. Dans la plupart des cas, avant le XIXe siècle, elle avait une importance limitée en matière d'éducation, de formation de soi, de savoir-vivre, de pratiques pédagogiques et mnémotechniques ou de recherche scientifique (15). Même lorsque l'attention faisait l'objet d'une réflexion philosophique, il s'agissait d'un problème marginal, au mieux secondaire, dans le cadre d'explications de l'esprit et de la conscience qui soit n'en dépendaient pas de manière constitutive, soit faisaient partie d'une constellation de facultés pareillement significatives et mutuellement dépendantes (16). L'attention figure notamment dans l'épistémologie de Condillac, mais il la situe comme un simple élément parmi d'autres du fonctionnement nécessairement unifiée de la vie mentale, alors que, à l'époque que j'étudie, tout le monde s'accordait pour dire que l'attention était ce qui permettait d'assurer avant tout, fût-ce de façon irrégulière, la cohésion et la clarté des contenus dispersés de la conscience (17). En même temps, pour Condillac, l'attention avait la force d'une sensation et constituait l'effet d'un événement extérieur au sujet. En ce sens, il ne se distingue pas vraiment de la philosophie britannique du XVIIIe siècle, qui se représentait l'esprit comme le récepteur passif des sensations et n'avait que faire de l'idée d'attention (le mot même est d'une importance marginale chez Locke, Hume et Berkeley, si tant est qu'ils l'emploient). La conception de l'attention à la fin du XIXe siècle est radicalement étrangère à la conception du XVIIIe siècle de l'activité mentale comme une empreinte ou un moule qui, d'une manière ou d'une autre, maintiendrait ou préserverait la constance des objets (18). Dans les analyses historiques du problème de l'attention, on rencontre souvent l'affirmation selon laquelle la catégorie psychologique moderne de l'attention est en continuité avec les notions

d'aperception qui étaient importantes de différentes manières pour Leibniz et Kant (19). Mais, en fait, ce qui est essentiel, c'est la discontinuité historique indéniable entre le problème de l'attention dans la seconde moitié du XIXe siècle et la place qu'il occupe dans la pensée européenne au cours des siècles précédents.

Comme je l'ai indiqué précédemment, deux conditions importantes ont permis à l'attention de devenir un problème majeur dans les descriptions de la subjectivité. La première a été l'effondrement des modèles classiques de vision et du sujet stable et défini que ces modèles présupposaient. La seconde a été l'inconsistance des solutions a priori qui ont été apportées aux problèmes épistémologiques. Il en a résulté la perte de toute garantie permanente ou inconditionnelle d'unité et de synthèse mentales. Dans les premières décennies du XIXe siècle, des tentatives de réponses à ces problèmes ont été faites en de nombreux endroits. L'œuvre du philosophe Pierre Maine de Biran est particulièrement importante pour démontrer que les questions de subjectivité sont inséparables de l'idée d'instabilité et d'incertitude des réalités physiologiques. Ses efforts pour tirer de l'expérience durable de l'effort corporel actif et volontaire le fait primitif de l'ipséité, de la liberté individuelle et enfin de la possibilité de l'âme ont établi les modalités des débats épistémologiques et même éthiques ultérieurs (20). Jan Goldstein a expliqué en détail l'importance du problème de l'unité du moi pour Victor Cousin et d'autres penseurs des années 1820 qui adhéraient au principe général selon lequel « le caractère, c'est l'unité ». L'éclectisme de Cousin « combinait une confiance limitée dans le sensualisme avec une croyance a priori dans le moi, dépositaire d'une activité mentale autodéterminée et d'un libre arbitre que l'on connaît par l'introspection » (21). Diverses tentatives systémiques et souvent alambiquées ont été faites, surtout pendant la période allant de 1840 au milieu des années 1860, pour proposer de nouveaux principes permettant de déduire une unité effective d'esprit ou de pensée. Généralement regroupés sous la catégorie de l'« associationnisme », ces travaux, comme ceux de J. S. Mill, Herbert Spencer, Hermann Lotze et du premier Alexander Bain, n'accordaient tout simplement pas un rôle significatif à l'attention (22). Selon George Herbert Mead, « la psychologie associationniste n'a jamais expliqué pourquoi une association plutôt qu'une autre était dominante » (23). Ce n'est qu'à partir des années 1870 que l'attention s'est vu systématiquement attribuer un rôle central et formateur dans les analyses de la manière dont un monde concret ou connaissable d'objets se manifeste à la conscience de celui qui perçoit. Il serait difficile de trouver avant 1850 une déclaration inconditionnelle comme celle de Henry Maudsley au début des années 1880 : « Quelle que soit sa nature, [l'attention] est manifestement la condition essentielle de la formation et du développement de l'esprit (24). » Je ne veux pas m'appesantir sur ce point ni chercher à établir une démarcation historique précise, mais une preuve éloquentes de ce que j'avance se trouve dans les travaux du physiologiste William B. Carpenter, qui ont fait autorité non seulement en Angleterre, mais aussi en Europe et en Amérique du Nord, des années 1840 jusqu'à la fin des années 1880. Dans l'édition de 1853 de son manuel, l'attention est traitée dans un seul paragraphe et elle l'est comme l'une des nombreuses facultés mentales telles que l'observation, la réflexion et l'introspection. Dans l'édition de 1874, il dédie plus de cinquante pages à l'attention et y fait référence dans de nombreuses autres sections du livre.

En 1853, l'attention était définie presque en passant comme « cet état dans lequel la conscience tend activement vers une modification sensorielle » ; en 1874, il dit de l'attention qu'elle a un effet « sur chaque forme principale d'activité mentale » et est indispensable « à l'acquisition systématique de la connaissance, au contrôle des passions et des émotions et à la régulation de la conduite » (25). Mais ce n'est que dans les années 1870 qu'elle devient, en Europe et en Amérique du Nord, un problème qui traverse un vaste champ social et culturel, une question sociale, économique, psychologique et philosophique interdépendante qui est au centre des analyses les plus décisives de la nature de la subjectivité humaine. Edward Bradford Titchener, disciple britannique de Wundt et un des principaux importateurs de la psychologie expérimentale allemande en Amérique, affirmait dans les années 1890 que « le problème de l'attention est essentiellement un problème moderne », sans être cependant capable de comprendre que le sujet percevant particulier qu'il contribuait à circonscrire allait devenir un élément essentiel de la modernité institutionnelle (26).

Dans le dernier quart du XIXe siècle, le problème spécifiquement moderne de l'attention peut être identifié en de nombreux endroits (27). Dans le large éventail de discours et de pratiques institutionnels qui se déployaient dans les arts et les sciences humaines, l'attention est devenue partie intégrante d'un réseau dense de textes et de techniques autour desquels la vérité de la perception était organisée et structurée (28). C'est par le biais des nouveaux impératifs de l'activité que le corps percevant, que ce soit celui de l'étudiant, celui du travailleur ou celui du consommateur, a été déployé, rendu productif et a été discipliné. À partir des années 1870, on a assisté à une explosion de recherches et de débats sur ce sujet. Il s'agissait d'une question essentielle dans les travaux influents de Gustav Fechner, Wilhelm Wundt, Titchener, Theodor Lipps, Carl Stumpf, Oswald Kulpe, Ernst Mach, William James et de bien d'autres qui ont contesté le statut empirique et épistémologique de l'attention. De même, la pathologie d'une attention prétendument normative a occupé une place importante dans les travaux innovateurs de chercheurs français tels que J.-M. Charcot, Alfred Binet et Théodule Ribot. Dans les années 1890, l'attention est devenue une question essentielle pour Freud et a été l'un des problèmes qui l'ont amené à abandonner son « Esquisse d'une psychologie scientifique » et à s'orienter vers de nouveaux modèles psychiques. Ce livre ne se préoccupe pas de savoir s'il existe ou non une capacité mentale ou neurologique d'attention empiriquement identifiable. Il ne s'intéresse à cette question qu'à cause de la gigantesque accumulation d'énoncés et de pratiques sociales concrètes qui s'est produite au cours d'une période historique spécifique qui présumait l'existence et l'importance d'une telle capacité. J'utilise le terme d'« attention » non pas pour l'hypostasier en tant qu'objet substantiel, mais pour désigner le champ de ces énoncés et pratiques et le réseau d'effets qu'ils ont produit (29). D'une part, j'affirme donc le caractère essentiel de la question de l'attention en tant qu'objet scientifique et problème social, mais, d'autre part, je souligne qu'une multitude de tentatives d'explication souvent contradictoires a été faite dans les années 1880 et 1890 (30). Dans la suite de ce chapitre, j'indiquerai certains des éléments importants et des conséquences de ces tentatives finalement infructueuses. Cependant, je ne suggère pas qu'il existait un modèle unique ou dominant d'observateur attentif. L'attention ne faisait pas partie d'un régime de pouvoir particulier, mais d'un espace dans lequel de nouvelles conditions de subjectivité s'élaboraient et donc d'un espace dans lequel les effets du pouvoir

se faisaient sentir et circulaient. En d'autres termes, les nouvelles constructions de l'attention sont apparues dans le cadre des reconfigurations plus vastes de la subjectivité au XIXe siècle et, comme nous l'ont appris les études sur la folie et la sexualité à la même époque, elles avaient toujours trait aux relations fluctuantes entre le pouvoir discursif/institutionnel d'une part et un ensemble de forces qui résistaient intrinsèquement à la stabilisation et au contrôle d'autre part.

Puisque l'étude de l'attention à cette époque a tenté, comme je le montrerai, de rationaliser ce qu'elle a finalement révélé ne pas être rationalisable, les questions qu'elle a posées sont finalement plus importantes que ses conclusions empiriques. Certaines des questions qui revenaient le plus souvent étaient les suivantes : Comment l'attention filtre-t-elle certaines sensations et pas d'autres ? Qu'est-ce qui déterminait la façon dont l'attention opérait comme un rétrécissement et une focalisation de la conscience ? Quelles étaient les forces ou les conditions qui poussaient un individu à s'intéresser à certains aspects limités du monde extérieur et pas à d'autres ? Combien d'événements ou d'objets pouvaient-ils être pris en compte simultanément et pendant combien de temps (en bref, quelles étaient les limites quantitatives et physiologiques de l'attention) ? Dans quelle mesure l'attention était-elle un acte automatique ou volontaire ; dans quelle mesure impliquait-elle un effort moteur ou une énergie psychique ? Pour la plupart des auteurs, l'attention impliquait un processus d'organisation perceptuelle ou mentale dans lequel un nombre limité d'objets ou de stimuli sont isolés d'un arrière-plan plus large d'attractions possibles. John Dewey en fournit une description exemplaire, à l'aide de figures optiques, dans son manuel de 1886 : « Être attentif, c'est concentrer son esprit, comme la lentille prend toute la lumière qui lui parvient et, au lieu de la laisser se répartir, la concentre en un point de grande lumière et de grande chaleur. Ainsi, l'esprit, au lieu de diffuser sa conscience sur tous les éléments qui lui sont présentés, les concentre tous sur un point choisi, qui se distingue par un éclat et une clarté inhabituelles (31). » Mais quelle que soit la façon dont elle était décrite – qu'elle ait été caractérisée par l'organisation, la sélection ou l'isolement – l'attention impliquait une fragmentation inévitable d'un champ visuel dans lequel la cohérence unifiée et homogène des modèles classiques de vision était impossible. Au XVIIIe siècle, le modèle de vision de la camera obscura décrivait une relation idéale d'auto-présence entre l'observateur et le monde. L'attention en tant que processus de sélection signifiait nécessairement que la perception était une activité d'exclusion ; elle consistait à ne pas percevoir certaines parties d'un champ perceptif (32). Les implications culturelles et philosophiques de cette reconceptualisation ont à leur tour soulevé un ensemble plus vaste de problèmes et donné lieu à toute une série de positions, que je regrouperai en trois grandes catégories. Certains posaient l'attention comme l'expression de la volonté consciente d'un sujet autonome pour qui l'activité même de l'attention comme choix faisait partie de la liberté constitutive de ce sujet. D'autres pensaient que l'attention résultait principalement d'instincts de nature biologique, de pulsions inconscientes, qu'elle était un vestige, comme le croyaient Freud et d'autres, de notre héritage évolutionnaire archaïque, qui façonnait inexorablement notre relation vécue avec un environnement (33). D'autres encore croyaient qu'un sujet attentif pouvait être produit et dirigé par la connaissance et le contrôle de procédures externes de stimulation ainsi que par une vaste technologie d'« attraction » (34).

En effet, l'attention n'est pas seulement l'un des nombreux sujets étudiés expérimentalement par la psychologie de la fin du XIXe siècle, elle est aussi la condition fondamentale des connaissances de cette science (35). La plupart des domaines de recherche – les temps de réaction, la sensibilité sensorielle et perceptive, la chronométrie mentale, l'action réflexe, les réponses conditionnées – présupposaient tous un sujet dont l'attention était le lieu d'observation, de classification et de mesure et donc le point autour duquel s'accumulaient des connaissances de toutes sortes. Dans les années 1850, les tentatives de Fechner de quantification de l'expérience subjective par la mesure de la stimulation externe sont l'un des premiers exemples de cette modélisation de l'attention. La fameuse unité de mesure de Fechner, « la différence juste perceptible » (ou DJP), n'a été rendue possible que par une pratique expérimentale dans laquelle on demandait à un sujet d'être attentif à diverses magnitudes de stimulation sensorielle et de juger à quel niveau les différences entre les stimuli étaient perceptibles (36). Mais, comme l'ont compris William James et d'autres, la notion fechnerienne de « seuil de stimulus » impliquait également que la perception avait une nature volatile et non homogène. Si ses travaux ont permis la rationalisation de la psychométrie, ils ont en même temps révélé les discontinuités qualitatives qui fragmentaient irrévocablement le tissu apparemment uniforme de l'activité perceptive (comme le passage liminaire de la conscience d'une sensation à l'inconscience ou à l'insensibilité ou celui de la sensation de plaisir à la sensation de douleur par une augmentation des stimuli agréables) (37). Même si, pour Fechner, l'attention est le lieu de la quantification, elle suggère simultanément des opérations subjectives de répression et d'anesthésie qui devaient revêtir une importance considérable pour Freud et d'autres (38).

Perception2Expérience sur l'attention à la localisation des sons, 1893.

Le modèle de l'observateur humain attentif, qui a dominé les sciences empiriques à partir des années 1880, était également inséparable d'une conception radicalement nouvelle de ce qui constitue une sensation pour un sujet humain (39). Dans l'environnement de plus en plus sophistiqué du laboratoire, la sensation est devenue un effet ou un ensemble d'effets produits par la technologie et utilisés pour décrire un sujet compatible avec ces conditions techniques. En d'autres termes, sa signification en tant que faculté « intérieure » a disparu et elle est devenue une quantité ou un ensemble d'effets susceptibles d'être mesurés ou observés de l'extérieur. En particulier, l'attention a été étudiée par rapport à la réponse à des stimuli mécaniques, souvent de nature électrique et au contenu abstrait, qui permettaient de déterminer quantitativement les capacités sensorielles d'un sujet percevant (40). Dans le cadre de ce vaste projet, il n'était plus approprié de se représenter la sensation comme un élément constitutif d'un sujet. La sensation n'avait désormais de signification empirique qu'au titre de magnitudes correspondant à des quantités spécifiques d'énergie (par exemple, la lumière) d'une part et à des temps de réaction mesurables et à d'autres formes de comportement performatif d'autre part. On ne saurait trop insister sur le fait que, dès les années 1880, l'idée classique de sensation cesse d'être une composante significative de la représentation cognitive de la nature (41).

Perception3 Mesure de l'attention aux étincelles électriques, années 1890.

La photographie montre les conditions d'une expérience menée dans l'obscurité

Mais, tout comme le développement de la psychométrie (c'est-à-dire l'étude quantitative des processus mentaux) dans les sciences humaines a soit diminué, soit modifié l'importance de la sensation subjective, ainsi une autre remise en question de la conception classique de la sensation peut être observée dans les œuvres de toute une série de penseurs, de James, Nietzsche, Bergson et Charles S. Peirce à Seurat et Cézanne. James et Bergson, en particulier, ont explicitement contesté la notion de sensation pure ou simple, dont dépendait l'associationnisme. Tous deux ont soutenu que toute sensation, aussi élémentaire soit-elle en apparence, est toujours une combinaison de la mémoire, du désir, de la volonté, de l'anticipation et de l'expérience immédiate (42). Mais en même temps, leurs travaux ne soutiennent guère l'idée d'une perception esthétique « pure » ou autonome. Peirce, lui aussi, s'est opposé à l'idée de sensations « immédiates » en affirmant qu'elles sont des complexes irréductibles d'association et d'interprétation (43). Ernst Mach a lui aussi employé le mot de « sensations », mais dans le sens d'« éléments » psychiques incapables de fournir la connaissance d'un « véritable » monde extérieur (44). Cette réorganisation de l'expérience perceptive, dont je n'ai fait qu'effleurer les contours, a donné lieu à une controverse sur la façon d'interpréter, de traiter et d'instrumentaliser les sensations et les stimuli.

Le problème de l'attention n'avait donc pas trait à des activités intemporelles neutres comme la respiration ou le sommeil, mais à l'émergence d'un modèle de comportement spécifique doté d'une structure historique, comportement qui répondait à des normes de nature sociale et faisait partie de la formation d'un milieu technologique moderne. Tous ceux qui connaissent bien l'histoire de la psychologie moderne connaissent l'importance symbolique de la date de 1879, année où Wilhelm Wundt a créé le premier laboratoire de psychologie à l'université de Leipzig (45). Indépendamment de la nature spécifique du projet intellectuel de Wundt, cet espace de laboratoire, avec ses nouvelles procédures de recherche codifiées et ses appareils finement calibrés, est devenu le modèle de toute l'organisation sociale moderne de l'expérimentation psychologique relative à l'étude d'un observateur attentif à une grande variété de stimuli artificiels (46). Pour paraphraser Foucault, c'est l'un des espaces pratiques et discursifs de la modernité dans lequel les êtres humains « problématisent ce qu'ils sont » (47).

Ce problème a été élaboré au sein d'un système économique embryonnaire qui exigeait l'attention d'un sujet dans une grande variété de nouvelles tâches productives et spectaculaires, mais dont le mouvement interne érodait continuellement le fondement de toute attention disciplinaire. Une partie de la logique culturelle du capitalisme exige que nous acceptions qu'il est naturel que notre attention passe rapidement d'une chose à une autre (48). Le capital, en tant qu'échange et circulation accélérés, a

nécessairement produit ce type d'adaptabilité perceptive chez l'homme et est devenu un régime d'attention et de distraction réciproques. L'exposé de Helmholtz sur la vision subjective dans son *Optique physiologique* fonde la vérité d'un observateur sur la compatibilité innée avec cette organisation de l'expérience : « L'état naturel de notre attention est de passer continuellement à de nouveaux objets, et dès que l'intérêt d'un objet est épuisé, dès que nous ne savons plus rien y remarquer de nouveau, l'attention échappe malgré nous pour se porter ailleurs. Pour parvenir à la fixer sur un objet, il nous faut chercher à y découvrir constamment du nouveau, surtout lorsque d'autres sensations vives appellent notre attention ailleurs (49). » La mobilité, la nouveauté et la distraction ont été identifiés à des éléments constitutifs de l'activité perceptive, ce qui n'était le cas dans aucun autre ordre de visualité antérieur (50). Même certains des plus fervents défenseurs du progrès technologique ont reconnu que l'adaptation subjective aux nouvelles vitesses de perception et à la surcharge sensorielle ne se ferait pas sans difficultés. Nordau a prédit que « la fin du XXe siècle verra donc vraisemblablement une génération à qui il ne sera pas nuisible de lire journallement une douzaine de mètres carrés de journaux, d'être constamment appelée au téléphone, de songer simultanément aux cinq parties du monde, d'habiter à moitié en wagon ou en nacelle aérienne et... de trouver ses aises au milieu d'une ville de plusieurs millions d'habitants » (51). Ce que lui et d'autres n'ont pas compris à l'époque, c'est que la modernisation n'était pas un ensemble de changements ponctuels, mais un processus continu et perpétuellement modulable qui ne ferait jamais de pause pour laisser la subjectivité individuelle s'y adapter et le « rattraper ».

Évidemment, comme je l'ai indiqué, à la fin du XIXe siècle l'attention est devenue un problème et elle l'est devenue en même temps que l'organisation systémique spécifique du travail et de la production en devenait un pour le capitalisme industriel. Mais, même si le fonctionnement global du capitalisme s'est transformé au cours du XXe siècle et qu'au capitalisme post-industriel a succédé le capitalisme informationnel/communicationnel, l'attention, en tant que problème subjectif et social, conserve plus que jamais certaines de ses caractéristiques. Pour être plus concret, considérons l'un des endroits où un modèle influent de sujet attentif a été bâti et où certains éléments d'un système moderne de transformation et d'adaptabilité perceptive ont été élaborés : les travaux de Thomas Edison. Edison est un signe important de la transition vers le capitalisme d'entreprise centralisé à la fin du XIXe siècle (même si certains aspects de son entreprise témoignaient de pratiques préindustrielles et que d'autres annonçaient l'économie informationnelle/communicationnelle).

C'est dans le cadre de ce changement que nous pouvons situer son abandon des techniques de présentation, d'exposition et de consommation du XIXe siècle au profit de paradigmes qui allaient devenir dominants au XXe siècle. L'importance d'Edison ne réside pas tant dans un dispositif ou une invention en particulier que dans son rôle dans l'émergence, à partir des années 1870, d'un nouveau système de quantification et de distribution (52). Raymond Williams situe les origines de ce système plus tard, dans la radio et la télévision, mais son analyse s'applique à une grande partie de la production d'Edison : un système « principalement conçu pour la transmission et la réception en tant que processus

abstrait, sans ou sans guère de définition du contenu précédent » (53). Pour Edison, le cinéma, par exemple, n'avait pas de signification en soi – il s'agissait simplement d'un moyen parmi d'autres, potentiellement innombrables, de dynamiser un espace de consommation et de circulation (54). Pour Edison, le marché n'avait de valeur que dans la mesure où les images, les sons, l'énergie ou l'information pouvaient être transformés en marchandises mesurables et distribuables et où un champ social de sujets individuels pouvait être organisé en unités de consommation de plus en plus séparées et spécialisées (55). La logique qui sous-tendait le kinétoscope et le phonographe – c'est-à-dire la structuration de l'activité perceptive en fonction d'un sujet solitaire et non collectif – se retrouve aujourd'hui dans la centralité croissante de l'écran d'ordinateur comme principal véhicule de distribution et de consommation des produits de divertissement électroniques.

En même temps, la prise de conscience d'Edison de la relation économique entre le matériel et le logiciel (les machines destinées à faire des films, les machines permettant de visionner des films et les films eux-mêmes) a coïncidé avec l'émergence de modèles d'intégration verticale de ces sphères de production au sein d'une même entreprise (56). Le premier produit technologique d'Edison, un téléscripateur hybride pour la Bourse mis au point au début des années 1870, est paradigmatique des dispositifs technologiques ultérieurs, y compris ceux de la fin des années 1870 : il préfigure en effet l'indistinction entre l'information et les images visuelles et la transformation d'un flux quantifiable et abstrait en objet de consommation attentive (57). La compréhension par Edison de certaines caractéristiques systémiques du capitalisme tel qu'il évoluait dans les années 1880 et 1890 met en évidence la nature abstraite des produits qu'il a « inventés » ; ses travaux étaient inséparables de la fabrication continue de nouveaux besoins et de la restructuration conséquente du réseau de relations dans lequel ces produits seraient consommés (58). Des dirigeants d'entreprise innovateurs actuels comme Stephen Jobs, Bill Gates et Andrew Grove participent à ce même projet historique de rationalisation et de modernisation perpétuelles. À la fin du XXe siècle comme à la fin du XIXe siècle, la gestion de l'attention dépend de la capacité d'un observateur à s'adapter aux remodelages continus des modes de consommation propres à un monde sensoriel. Tout au long de l'évolution des modes de production, l'attention a continué à être une immobilisation disciplinaire ainsi qu'une adaptation du sujet au changement et à la nouveauté – rendues possibles par la subsumation de la consommation de la nouveauté dans des formes répétitives.

#### Perception4Le téléscripateur hybride pour la Bourse d'Edison

Depuis la fin des années 1800, le problème de l'attention est demeuré plus ou moins au centre de la recherche empirique institutionnelle et au cœur du fonctionnement d'une économie de consommation capitaliste (59). On pourrait affirmer de manière assez catégorique que, pendant l'hégémonie du behaviorisme, à partir du début du XXe siècle et surtout dans les années 1920 et 1930, l'attention ainsi que l'idée d'un « processus mental » ont été proscrites ou marginalisées en tant qu'objets explicites de



recherche. Mais, en fait, indépendamment des polémiques terminologiques, l'ensemble du régime de recherche sur les stimuli et les réponses a été fondé sur les capacités d'attention d'un sujet humain (ou même animal). On a fait valoir que les problèmes liés à l'utilisation par l'homme des nouvelles technologies pendant la Seconde Guerre mondiale – par exemple, le manque de « vigilance » des opérateurs radars – ont été en partie à l'origine d'une nouvelle vague de recherche sur l'attention (60). Au cours des dernières décennies, en raison de la transformation radicale de l'espace des connaissances et de la recherche neurologiques, il n'est pas rare de rencontrer des affirmations, telles que celles de Popper et d'Eccles, selon lesquelles le caractère unitaire de l'esprit conscient de soi est inséparable de l'attention (61). Plus récemment, le neurologue Antonio Damasio a affirmé que « sans un minimum d'attention et de mémoire de travail, il ne saurait être question d'activité mentale cohérente » (62). La plupart des études contemporaines reposent sur l'hypothèse que l'attention n'est pas simplement un problème d'ordre psychologique, mais que son fonctionnement peut être démontré au niveau neuronal, tandis que d'autres pensent qu'elle restera toujours un phénomène insaisissable (63). Quels que soient les mérites relatifs des diverses théories, l'attention s'est avérée être un problème remarquablement persistant dans le contexte disciplinaire général des sciences sociales et comportementales (64).

Perception5Le kinétoscope d'Edison, 1893.

Ces dernières années, l'invention de la dénomination douteuse de « trouble déficitaire de l'attention » (ou TDAH) nous a rappelé que l'attention continue à être considérée comme une catégorie normative par le pouvoir institutionnel. Sans entrer dans la question plus large de la construction sociale de la maladie, ce qui frappe, c'est la façon dont l'attention continue d'être présentée comme une fonction normative et implicitement naturelle dont l'altération produit une série de symptômes et de comportements qui perturbent diversement la cohésion sociale (65). Une étude récente sur le trouble déficitaire de l'attention déclare : « Ce qui est déficient, c'est le contrôle exercé par les règles sur le comportement », ce qui indique clairement que la véritable préoccupation est de déterminer la conduite par des règles (66). En lisant la littérature sur les troubles de l'attention, on retrouve régulièrement le même langage et les mêmes évaluations que ceux de Ribot et Nordau dans les années 1890, notamment dans l'énumération des symptômes (67). Ainsi, les enfants atteints de TDAH sont ceux qui « ne se concentrent pas, n'écoutent pas, refusent de prêter attention et ne suivent pas les règles... Ils ne peuvent pas rester assis, parlent excessivement et à contretemps, s'agitent et tiennent des propos privés de bon sens » (68). Bien sûr, ce qui distingue notamment les travaux contemporains sur cette question de ceux d'il y a un siècle est l'insistance sur le fait que les troubles de l'attention ne sont dus ni à une quelconque faiblesse de la volonté ni à une absence de responsabilité personnelle. Tout en admettant que les diagnostics de TDAH ne sont confirmés ni expérimentalement ni empiriquement, les auteurs d'un livre à succès sur le sujet affirment : « Rappelez-vous que ce dont vous souffrez est un trouble neurologique. Il est transmis génétiquement. Il a des causes biologiques, il est dû à vos connexions cérébrales. Ce n'est pas une maladie de la volonté, ni une défaillance morale, ni une sorte de névrose. Elle n'est pas causée par une faiblesse de caractère ou un manque de maturité. Son remède ne

se trouve pas dans le pouvoir de la volonté, ni dans la punition, ni dans le sacrifice, ni dans la douleur. N'oubliez jamais ceci. Quels que soient leurs efforts, beaucoup de personnes atteintes de TDAH ont beaucoup de mal à accepter que le syndrome réside dans la biologie plutôt que dans la faiblesse de caractère (69). » D'autres chercheurs, plus prudents, reconnaissent la difficulté d'établir des critères de dépistage cohérents pour cette affection, qu'ils qualifient de « trouble de l'enfance plutôt insaisissable » (70).

Nous apprenons des « experts » de notre époque que cette affection est caractérisée par « l'impulsivité, une capacité d'attention réduite, une faible tolérance à la frustration, la distraction, l'agressivité et, à des degrés divers, l'hyperactivité » (71). Le diagnostic du TDAH chez les adultes est de plus en plus lié à leur sentiment d'échec, de telle sorte que toute forme de déconvenue économique ou d'inquiétude sociale peut désormais être comprise comme une incapacité à s'appliquer attentivement à respecter les normes de performance et de « réussite » déterminées par l'idéologie (72). Dans une culture qui est si implacablement fondée sur la brièveté de la capacité d'attention, sur la logique du non sequitur, sur la surcharge perceptive, sur l'éthique générale de la « réussite » et sur la célébration de l'agressivité, il est absurde de pathologiser ces formes de comportement ou de chercher les causes de ce trouble imaginaire dans la neurochimie, l'anatomie du cerveau et les prédispositions génétiques. Bien sûr, certains de ceux qui étudient les TDAH comprennent que l'individu est pris entre les bouleversements subjectifs provoqués par la modernisation et les impératifs de discipline institutionnelle et de productivité. Autrement dit, le comportement catégorisé comme TDAH n'est qu'une des nombreuses manifestations qui résultent de cette double contrainte culturelle, de la contradiction entre les modes de performance et de cognition qui sont continuellement exigés ou induits. Un auteur note avec étonnement ce paradoxe : « De nombreux enfants hyperactifs, si ce n'est la plupart, sont apparemment capables de rester concentrés longtemps lorsqu'ils pratiquent des activités qui les intéressent beaucoup, qu'il s'agisse de regarder des émissions de télévision ou de jouer à des jeux vidéo » (73).

Il est clair que bon nombre des mesures systémiques de gestion de l'attention en vigueur aujourd'hui fonctionnent au mieux de manière imparfaite. Nombre des modes de fixation, de sédentarisation, d'imposition de l'attention qu'implique la diffusion de l'ordinateur personnel ont peut-être atteint certains de leurs objectifs disciplinaires dans la production de ce que Foucault appelle des corps dociles. La prolifération des produits électroniques et de communication fait que la docilité sera toujours liée à l'intensification des modèles de consommation, mais les formes de désintégration sociale qui ont accompagné ce nouveau régime ont généré des comportements qui sont devenus systématiquement intolérables. Et, comme l'indique le discours institutionnel sur l'attention, nous assistons actuellement à l'expansion spectaculaire d'une autre couche de technologie disciplinaire – l'utilisation massive de puissantes substances neurochimiques comme stratégie de gestion du comportement. En même temps, le problème culturel moderne de l'attention a pour limites extérieures entre autres le phénomène volatile et incertain de la schizophrénie (74). Pendant une grande partie du XXe siècle, le modèle dominant de l'expérience schizophrénique a été celui d'un sujet percevant dont la capacité d'attention

sélective est réduite ou endommagée. En d'autres termes, le schizophrène est attentif à un immense champ de données perceptives, qui incarne en quelque sorte sous une forme extrême le paradigme moderne de la surcharge sensorielle. Le psychiatre suisse Eugen Bleuler, à qui l'on doit l'introduction du terme de « schizophrénie », a observé une profonde perturbation des propriétés inhibitrices de l'attention : « La sélectivité que l'attention normale exerce ordinairement parmi les impressions sensorielles peut être réduite à zéro, de sorte que presque tout ce qui parvient aux sens est enregistré (75) ».

Le thème de l'inhibition a fait partie intégrante de nombreuses théories influentes sur l'attention, par exemple celles de Wundt, dont les travaux illustrent le remplacement de l'unité transcendantale de l'aperception de Kant par des processus purement psychologiques de synthèse et d'intégration. L'attention sélective, pour Wundt, était la catégorie psychique la plus importante en raison de son rôle essentiel (mais non a priori) dans la production d'une unité effective de conscience et de perception. Son postulat d'un centre d'attention situé dans les lobes cérébraux frontaux a été particulièrement influent (76). Imprégnée de bon nombre des hypothèses sociales de la pensée évolutionniste des années 1870 et 1880, son analyse définissait l'attention comme l'une des fonctions d'intégration les plus élevées (distinctes des fonctions automatiques du cerveau inférieur et de la colonne vertébrale) au sein d'un organisme dont la structure était fortement hiérarchisée (77). Plus important encore, la représentation que Wundt se faisait de l'attention, qu'il assimilait effectivement à la volonté, était fondée sur l'idée que divers processus sensoriels, moteurs et mentaux étaient nécessairement inhibés afin d'atteindre la clarté et la concentration restreintes qui caractérisaient l'attention (78). Il s'agit d'une formulation importante qui a produit de nombreuses variantes tout au long des années 1880 et 1890.

L'idée que l'inhibition et l'anesthésie sont des parties constitutives de la perception est une indication d'une réorganisation spectaculaire de la visualité et implique l'importance croissante des modèles fondés sur une économie des forces plutôt que sur une optique de la représentation.

Perception6Le diagramme schématique du cerveau de Wundt ; le centre d'attention est en haut, 1880.

Les formulations de Freud (du « Projet » de 1895 à l'essai sur les troubles visuels psychogènes en 1910) sur la relation entre la perception et le refoulement ne sont que les produits les plus connus des spéculations et des recherches menées par d'autres dans les années 1870 et 1880 (79). Selon Charles Féré et Alfred Binet, « [l]e simple fait de l'attention, qui consiste dans une concentration de tout l'esprit sur un point unique, a pour résultat d'augmenter l'intensité de ce point et de produire tout autour une zone d'anesthésie ; l'attention n'augmente la force de certaines sensations qu'à la condition d'en affaiblir d'autres » (80). Ils ont tous deux précisé les « effets négatifs de l'attention ». Selon Janet,

l'attention « supprime » le contenu de la conscience et provoque un rétrécissement du champ visuel (81). Ce sont des indications du manque de pertinence du modèle de la camera obscura, dans laquelle un observateur idéal avait la capacité d'appréhender instantanément le contenu non retouché d'un champ visuel. Ainsi, à la fin du XIXe siècle, l'observateur normatif a commencé à être conceptualisé par rapport non seulement à des objets isolés de l'attention, mais même à ce qui n'est pas perçu ou seulement faiblement perçu, à des distractions, des franges et des périphéries qui sont exclues du champ perceptuel. Comme je l'expliquerai au chapitre 4, ce modèle discontinu de vision était lié en partie à la découverte physiologique de la nature non homogène de l'œil, dont l'acuité visuelle est maximale dans le centre fovéal et diminue à la périphérie. Cependant, c'est l'impact métaphorique et non empirique de ce modèle qui a exercé une grande influence sur les reconfigurations modernes de l'observateur.

Il convient de souligner que les thèmes de l'inhibition, de l'exclusion et de la périphérie ne soutenaient pas nécessairement le modèle freudien d'un inconscient refusant énergiquement de fournir certains contenus à la conscience attentive. Jonathan Miller a récemment fait valoir qu'une autre tradition européenne du XIXe siècle présentait l'inconscient comme faisant partie d'un système dans lequel le comportement automatique était réciproquement lié à l'évolution des besoins de l'activité consciente, y compris l'attention. Par opposition à l'interprétation « privative » freudienne, de nombreux psychologues du XIXe siècle considéraient que l'inconscient « génère activement les processus qui font partie intégrante de la mémoire, de la perception et du comportement ». Son contenu est inaccessible non pas, comme dans la théorie psychanalytique, parce qu'il est maintenu dans une détention strictement préventive, mais, ce qui est plus intéressant, parce que la mise en œuvre efficace de la cognition et du comportement n'exige pas en réalité une conscience globale. Au contraire, pour que la conscience puisse accomplir les tâches psychologiques pour lesquelles elle est la mieux adaptée, il est opportun de confier une grande partie de l'activité psychique au contrôle automatique ; si la situation exige une décision de gestion de haut niveau, l'inconscient fournira librement les informations nécessaires à la conscience » (82). Par exemple, Helmholtz, proposa un modèle de fonctionnement quasi-utilitaire de l'esprit dans lequel les informations sensorielles qui ne sont pas susceptibles d'être utiles ou nécessaires sont involontairement ignorées. Prendre conscience de ces informations (comme l'angle mort de notre champ visuel) exige un effort particulier de réorientation de l'esprit.

Darwin a établi la croyance en l'importance de l'attention dans l'évolution humaine, en l'identifiant à un mécanisme de survie : « Il n'est presque pas de faculté qui soit plus importante pour le progrès intellectuel de l'homme, que celle de l'attention. Elle se manifeste clairement chez les animaux ; lorsqu'un chat, par exemple, guette à côté d'un trou et se prépare à s'élancer sur sa proie. Les animaux sauvages ainsi occupés sont souvent absorbés au point qu'ils se laissent aisément approcher (83). » Une certaine forme d'attention réactive a été considérée comme une partie essentielle de la biologie humaine. C'est cette forme d'attention réactive qui déclenchait une réaction systémique aux nouveaux stimuli, qu'ils soient visuels, olfactifs ou auditifs ; l'organisme était ainsi instantanément capable

d'arrêter (ou d'inhiber) les activités motrices, tout en concentrant l'effort mental exclusivement sur les stimuli appropriés, généralement ceux qui étaient liés aux prédateurs ou proies potentiels.

Parallèlement aux travaux de Wundt dans les années 1870, les recherches neurologiques du médecin écossais Sir David Ferrier ont défendu l'idée de la localisation des fonctions cérébrales. Ferrier a avancé l'hypothèse de la présence de centres inhibiteurs dans des parties spécifiques du cerveau, qui constituaient effectivement le fondement physiologique de la volonté et de l'attention. Il a démontré que l'attention et la volition dépendaient de la suppression physiologique du mouvement, c'est-à-dire, paradoxalement, que certaines formes d'activité sensorimotrice inhibaient d'autres activités motrices (84). Ainsi, un observateur attentif pouvait sembler immobile, dans un état d'immobilité figée, mais il était en fait le siège d'une effervescence d'événements physiologiques (et moteurs) dont dépendait cette « stase » relative (85). Cet état de vigilance accrue et de concentration intense sur une zone restreinte d'un champ sensoriel peut être compris de plusieurs façons. Par exemple, il pourrait être transposé du domaine animal de la survie pure et simple à une adaptation biologique de l'organisme à un travail méthodique et productif dans un domaine social. Mais l'attention, en tant qu'exclusion, filtre puissant, pourrait aussi être vue, comme elle l'a été par Nietzsche, comme un modèle d'oubli, une condition préalable essentielle non seulement à la survie, mais aussi à l'affirmation de soi par l'action (86). L'attention a ici moins à voir avec un modèle de conscience qu'avec un réseau idéo-moteur de forces. C'est paradoxalement ce qui immobilise, mais qui, si on le considère comme un élément de l'héritage biologique, est inséparable de la mobilité.

Dans le cadre de la reconfiguration physiologique plus large de la subjectivité qui s'est produite au cours du XIXe siècle, l'attention, dans presque toutes ses diverses théorisations, était présentée comme inséparable de l'effort physique, du mouvement ou de l'action. Pendant la période que j'étudie, l'attention était généralement étudiée par rapport à un observateur pleinement incarné et pour qui la perception coïncidait avec une activité physiologique et/ou motrice. Pour préciser davantage, il existait trois modèles particulièrement importants de compréhension de l'attention en tant que mouvement. Il arrivait que des éléments de ces modèles se chevauchent, mais, la plupart du temps, ils défendaient des positions relativement incompatibles : (1) L'attention en tant que processus réflexe faisant partie d'une adaptation mécanique d'un organisme aux stimuli de son environnement. Ce qui est important ici est l'héritage évolutif de l'attention et ses origines dans les réponses perceptives involontaires et instinctives ; (2) l'attention en tant qu'elle est déterminée par les opérations de divers processus ou forces automatiques ou inconscients, point de vue qui était celui de Schopenhauer, de Janet, de Freud et de nombreux autres chercheurs ; (3) enfin, l'attention en tant qu'activité décisive et volontaire du sujet, expression de son pouvoir autonome de s'organiser activement et de s'imposer à l'environnement qu'il percevait. Mais même ceux qui ont défendu cette dernière position, comme James ou Bergson, ont volontiers reconnu la proximité et les limites floues entre l'attention volontaire et les états automatiques ou involontaires.

Au cours des années 1880, la question de la similitude entre la volonté et l'attention est devenue essentielle dans des travaux de toutes sortes, ce qui soulignait à quel point la pensée psychologique était désormais aussi éloignée de l'associationnisme de Mill et de sa « chimie psychique » des lois relatives aux régularités des sensations que des travaux de Spencer, qui avaient défini l'expérience comme une réponse passive à un ordre extérieur. William James a commencé son examen crucial de l'attention en critiquant Spencer et Mill pour avoir occulté ou éludé le problème : « La raison pour laquelle ils ignorent le phénomène de l'attention est assez évident. Ces auteurs s'attachent à montrer que les facultés supérieures de l'esprit sont de purs produits de l' »expérience » ; et l'expérience est censée être quelque chose de simplement donné. L'attention, qui implique un certain degré de spontanéité réactive, semble briser le cercle de la pure réceptivité... la créature est une argile absolument passive, sur laquelle l'expérience se déverse (87). » D'une manière générale, les années 1870 ont vu le passage de la psychologie structurelle de l'associationnisme à divers types d'analyses psychologiques fonctionnelles (88). Ce changement résulte en partie d'une compréhension de plus en plus étendue et de plus en plus riche de la physiologie du sujet humain. La pauvreté et l'inadéquation des théories associationnistes de la connaissance sont devenues évidentes face à la prise de conscience générale que le sujet était le centre actif d'un comportement dynamique et le produit composite de processus temporels.

L'attention est ainsi demeuré un problème central dans divers systèmes de pensée, même dans ceux qui étaient surannés. Par exemple, dans les années 1870 et 1880, de nombreux penseurs sociaux et psychologues associaient étroitement ou même identifiaient l'attention à la volonté. Mais comme l'a montré de manière convaincante l'historienne Lorraine Daston, le mouvement en faveur d'une « psychologie scientifique » plus rigoureuse, qui s'est amplifié et a pris une importance institutionnelle dans les années 1890, consistait en « une union des forces dans la campagne contre la conscience, la volition, l'introspection et d'autres aspects distinctifs de l'esprit ». Au tournant du XXe siècle, « la théorie de la volonté est devenue la cible de plusieurs écoles de psychologie américaines et britanniques » (89). Mais si la volonté, l'esprit et l'introspection étaient des éléments superflus, l'attention demeurait une composante incontournable d'une construction institutionnelle de la subjectivité. Hugo Munsterberg et James McKeen Cattell (dont j'examine l'œuvre dans le chapitre 4) comptent parmi les chercheurs qui rejettent toute notion d'une volonté active, tout en continuant de considérer l'attention comme un problème important dans les diverses tentatives d'alignement de la psychologie sur les stratégies de contrôle social. De la même manière, l'attention reste aujourd'hui une catégorie indispensable des discours institutionnels et des techniques du sujet, non seulement dans ses manifestations sociales évidentes, comme le débat sur les troubles de l'attention, mais aussi dans la vaste enceinte des sciences cognitives, même si l'importance ou l'existence de l' »esprit » et de l' »intelligence » y est remise en question. Les notions d' »attention » et de « conscience » sont des constructions historiques et, au cours du siècle dernier, elles ont été plus ou moins interdépendantes : l'attention en tant que partie intégrante d'un discours sur la subjectivité n'est pas intrinsèquement synonyme de conscience (90).

Cette non-coïncidence de l'attention et de la conscience est cruciale. D'un certain point de vue, l'exploitation du problème de l'attention pour l'étude de la modernité à la fin du XIXe siècle peut sembler en décalage avec tout un héritage de pratiques critiques récentes. En effet, elle peut donner l'impression d'un retour à l'examen des problèmes traditionnels de nature épistémologique, problèmes qui ont été radicalement transformés ou vidés de leur substance par ce passage à des cadres d'analyse sémantique et sémiotique que Richard Rorty a décrit comme un passage « de l'épistémologie à l'herméneutique » (91). Cette évolution est illustrée de manière frappante par les œuvres parallèles de Mallarmé, de Nietzsche et de Peirce (et plus tard par celles de Wittgenstein et de Heidegger), penseurs qui opéraient dans des circonstances où il ne s'agissait plus de savoir comment un sujet déjà constitué connaît ou perçoit l'objectivité d'un monde extérieur, mais comment un sujet est provisoirement construit par le langage et d'autres systèmes de signification et de valeur sociales. Dans le cadre de cette refonte syntactico-sémantique de l'épistémologie, l'étude de la fonction des différentes facultés psychiques a perdu de plus en plus son objet. Je suggère cependant que l'émergence de l'attention comme moyen de décrire ou d'expliquer un sujet percevant est en fait une indication de la même crise épistémologique générale, de la disparition des diverses analyses de la conscience et de l'insignifiance croissante des modèles dualistes propres à l'épistémologie. Une fois que l'observateur a été compris comme un sujet à la vision essentiellement subjective, l'attention est devenue une composante constitutive (et déstabilisante) de la perception. L'incertitude et le flou sur la nature de l'attention étaient une indication de la désuétude des anciennes théories de la perception. L'attention impliquait que la cognition ne pouvait plus être conçue comme l'acquisition immédiate de données sensorielles. Pour reprendre les termes employés par Peirce, elle a transformé le système dyadique sujet-objet qui existait auparavant en un système triadique, dont le troisième élément était constitué par une « communauté d'interprétation » : un espace mouvant et interactif de fonctions physiologiques socialement structurées, d'impératifs institutionnels, de techniques, de pratiques et de discours divers et variés relatifs à l'expérience perceptive d'un sujet dans le temps. L'attention ici n'est pas réductible à l'attention portée à quelque chose. Ainsi, l'attention, dans la modernité, est constituée par ces formes d'extériorité et non par l'intentionnalité d'un sujet autonome. Plutôt qu'une faculté d'un sujet déjà formé, elle est un signe, non pas tant de la disparition du sujet que de sa précarité, de sa contingence et de sa non substantialité.

S'il est facile et approprié de situer les recherches très variées sur l'attention dans le cadre des exigences de vastes appareils disciplinaires et administratifs de gestion et de contrôle des sujets humains, il est également important de souligner une autre dimension connexe de l'accumulation des connaissances qui se produisit au XIXe siècle dans des sciences humaines qui venaient d'être reconfigurées. Foucault nous a fait parcourir ce qu'il appelle le grand rêve eschatologique du XIXe siècle, qui était de « faire en sorte que cette connaissance de l'homme soit telle que l'homme puisse être par elle libéré de ses aliénations, libéré de toutes les déterminations dont il n'était pas maître, qu'il puisse, grâce à cette connaissance qu'il avait de lui-même, redevenir ou devenir pour la première fois maître et possesseur de lui-même. Autrement dit, on faisait de l'homme un objet de connaissance pour que l'homme puisse devenir sujet de sa propre liberté et de sa propre existence » (92). Ainsi, la tentative de détermination

empirique des conditions physiologiques et pratiques spécifiques dans lesquelles un sujet percevant peut être le plus attentif au monde ou peut stabiliser et objectiver les contenus et les relations à l'intérieur de ce monde par l'exercice d'une volonté souveraine et attentive serait aussi une affirmation de la maîtrise de soi de ce sujet comme maître potentiel et organisateur conscient de ce monde perceptible (93). Mais la psychologie scientifique n'a jamais eu pour but de rassembler des connaissances qui contraindraient un sujet attentif à agir efficacement ou garantiraient une pleine coprésence du monde et d'un observateur attentif (94). Au contraire, plus on étudiait l'attention, plus il se révélait qu'elle contenait en elle-même les conditions de sa propre disparition – l'attention était en fait continue avec les états de distraction, de rêverie, de dissociation et de transe. L'attention ne pouvait finalement pas coïncider avec le rêve moderne d'autonomie.

C'est à ces conceptions physiologiques de l'attention qu'une grande partie de la théorie esthétique de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle a tenté d'échapper, en proposant diverses modalités de contemplation et de vision radicalement coupées des processus et des activités du corps (95). Tous les héritiers de la conception néo-kantienne d'une perception esthétique désintéressée, de Konrad Fiedler, T. E. Hulme et Roger Fry jusqu'aux « formalismes », se fondaient sur le désir d'échapper au temps corporel et à ses aléas. Hulme, par exemple, pensait que l'artiste était quelqu'un chez qui « la nature avait oublié de lier la faculté de perception à la faculté d'action » et a décrit une attention esthétique « émancipée » de l'attention physiologique (96). La théorie moderniste de l'art et de la musique était fondée en grande partie sur des systèmes de perception dualistes dans lesquels une présence extatique et intemporelle de la perception s'oppose à des formes inférieures, mondaines ou quotidiennes de la vision ou de l'écoute (97). Dans le domaine des arts visuels, Rosalind Krauss affirme que le modernisme imagine deux ordres, dont le premier est « la vision empirique, l'objet tel qu'il est 'vu', l'objet limité par ses contours, l'objet que le modernisme rejette. Le second est celui des conditions formelles de la possibilité de la vision elle-même, le niveau auquel la forme « pure » agit comme un principe de coordination, d'unité, de structure : visible, mais inaperçu ». Krauss explique que la temporalité est nécessairement exclue de ce dernier ordre (98). La vision moderniste, avec son « unicité », affirme-t-elle, est fondée sur l'annulation des conditions empiriques de la perception, y compris l'expérience de la successivité.

Ce qui est apparu clairement, bien que cela ait souvent été éludé, dans des travaux très divers sur l'attention, c'est le caractère volatile de ce concept et son incompatibilité avec tout modèle de regard esthétique soutenu. L'attention contenait toujours en elle-même les conditions de sa propre désintégration, elle était hantée par la possibilité de son propre excès – dont nous faisons tous l'expérience lorsque nous essayons de regarder ou d'écouter une seule chose pendant trop longtemps (99). De diverses manières, l'attention atteint inévitablement un seuil où elle s'effondre. Il s'agit généralement du point où l'identité perceptive de l'objet de l'attention commence à s'altérer et, dans certains cas (comme dans celui de certains sons), à disparaître complètement. Ou bien il peut s'agir d'une limite à laquelle l'attention se transforme imperceptiblement en transe ou même en



autohypnose. Dans un sens, l'attention était une caractéristique essentielle d'un sujet productif et socialement adaptatif, mais la frontière qui séparait une attention socialement utile et une attention dangereusement absorbée ou détournée était profondément nébuleuse et ne pouvait être décrite qu'en fonction de normes performatives. L'attention et la distraction n'étaient pas deux états essentiellement différents, mais se situaient sur un même continuum et l'attention était donc, comme la plupart des gens en convenaient de plus en plus, un processus dynamique d'intensification et d'affaiblissement, de montée et de chute, d'épanouissement et d'épuisement, en fonction d'un ensemble indéterminé de variables (100). Alfred Fouillée a résumé ainsi le problème : « La concentration de la volonté et de l'attention sur une idée quelconque amène la fatigue de l'attention, la crampe de la volonté (101). » En ce sens, l'attention possédait certaines qualités thermodynamiques grâce auxquelles une force donnée pouvait prendre plus d'une forme (102). Émile Durkheim, dans ses écrits épistémologiques des années 1890, a explicité l'inséparabilité de l'attention et de la distraction dans le cadre d'un examen général de l'aveuglement inhérent à la perception : « [...] nous sommes toujours dans un certain état de distraction, puisque l'attention, en concentrant l'esprit sur un petit nombre d'objets, le détourne d'un plus grand nombre d'autres ; or toute distraction a pour effet de tenir hors de la conscience des états psychiques qui ne laissent pas d'être réels, puisqu'ils agissent (103). »

En ce sens, mon travail nuance certaines hypothèses qui ont fait partie d'une caractérisation critique traditionnelle de la modernité comme un ensemble d'expériences de distraction. En particulier, les œuvres de Georg Simmel, de Walter Benjamin, de Siegfried Kracauer, de Theodor Adorno et d'autres ont présumé qu'une perception distraite était au cœur de toute analyse de la subjectivité au sein de la modernité (104). Le mot allemand de « *Zerstreuung* » apparaît dans de nombreuses analyses critiques qui s'appuient sur une théorie kantienne de la connaissance. « *Zerstreuung* » désigne ici une dispersion ou un éparpillement de perceptions qui ne se laissent pas, comme cela est nécessaire, unir en un tout unique et organisé, les perceptions n'étant « qu'un jeu aveugle de représentations, moins encore qu'un rêve » (105). L'un des héritages durables de ces travaux a été la représentation de la modernité comme un processus de fragmentation et de destruction des formes prémodernes de plénitude et d'intégrité par les réorganisations technologiques, urbaines et économiques. L'une des prémisses de l'ouvrage de Fiedler intitulé *On Judging Visual Works of Art* (1876) est le diagnostic d'un « déclin » de la capacité de perception et ce texte constitue l'un des premiers exemples importants de la généralisation de présupposés historiques dans lesquels les modalités prémodernes du regard et de l'écoute sont implicitement ou explicitement présentées comme plus riches, plus profondes ou plus valables (106). Cette évaluation est certainement à l'origine de la tentative de Fiedler d'établir une esthétique « objectiviste » dans laquelle la « présence » de la forme visible pure n'est accessible qu'à un « regard » attentif, coupé de toutes les conditions psychologiques subjectives de la vision (107). Au tournant du siècle, Simmel avait fourni une analyse exemplaire de la manière dont la vie urbaine moderne, en tant que « changement rapide et ininterrompu des impressions externes et internes » contrastait avec « le rythme plus lent, plus familier, plus fluide de la phase sensorielle et mentale » de la vie sociale prémoderne. Une position connexe considérait que la fragmentation inhérente à la modernité était destructrice pour tout un ensemble de valeurs artistiques et culturelles traditionnelles, mais que la

distraction était un élément nécessaire d'un processus visant à surmonter la faillite de l'esthétique bourgeoise. Néanmoins, beaucoup avaient le sentiment que la distraction était le produit de la « décadence » ou de l'« atrophie » de la perception dans le cadre d'une détérioration plus large de l'expérience (108). Adorno, par exemple, parle de la distraction comme d'une « régression », comme d'une perception qui s'est « arrêtée au stade infantile » et pour laquelle une « concentration » profonde n'est plus possible (109). Pour le poète Rilke, au début du XXe siècle, l'attention authentique était la précieuse et rare survivance d'un idéal perdu d'absorption artisanale dans le travail, désormais exilé en marge d'un monde mécanisé et rendu routinier. Le sculpteur Rodin incarnait pour Rilke « l'homme attentif auquel rien n'échappe, l'amant qui reçoit sans cesse, l'homme patient qui ne compte pas son temps et n'a qu'une seule idée en tête. Pour lui, ce qu'il regarde et couvre de son regard est toujours la seule chose qui existe, le monde dans lequel tout se passe et, si cette façon de regarder et de vivre est si profondément ancrée en lui, c'est parce qu'il est un travailleur manuel » (110).

Perception7Fernand Khnopff, En écoutant Schumann, 1883.

Je soutiens au contraire que la distraction moderne n'a pas été une perturbation des types stables ou « naturels » de perception soutenue, positive, qui avaient existé pendant des siècles, mais qu'elle a été un effet et, dans de nombreux cas, un élément constitutif des nombreuses tentatives qui ont été faites pour produire de l'attention chez les sujets humains (111). Si la distraction apparaît comme un problème à la fin du XIXe siècle, elle est inséparable de la construction parallèle d'un observateur attentif dans divers domaines. Bien que Benjamin, dans certaines de ses œuvres, revendique la distraction (en suggérant que la perturbation inhérente au choc et à la distraction laisse entrevoir la possibilité de nouveaux modes de perception), il l'envisage comme le premier terme d'une dualité fondamentale dont le second terme est constitué par une contemplation profonde, purifiée des stimuli excessifs de la modernité (112). « La distraction et la concentration forment des pôles opposés », déclare Benjamin dans son étude bien connue sur l'architecture et le cinéma où il juge ces deux arts paradigmatiques de la réception, typique de la modernité, « en état de distraction » (113). Je soutiens au contraire que la distraction et l'attention ne peuvent être pensées en dehors d'un continuum dans lequel les deux se rejoignent sans cesse dans le contexte d'un champ social dans lequel les mêmes impératifs et forces les stimulent mutuellement.

Parmi les nombreux éléments qui ont façonné l'historicisation de la perception par Benjamin figure l'œuvre de l'historien de l'art viennois Alois Riegl. Dans son livre de 1902, *The Dutch Group Portrait*, Riegl définit un contre-modèle d'attention auquel il oppose non pas tant les formes contemporaines de distraction que les formes modernes de subjectivité, caractérisées par l'absorption dans une perception de nature physiologique. Si l'œuvre de Riegl s'est nourrie de sa connaissance des recherches de Wundt et d'autres, son analyse spécifique de l'attention a cherché à resolidifier le moi unitaire que la psychologie scientifique démolissait. La nature transitoire et provisoire des états mentaux et des

expériences perceptives que Wundt et d'autres détaillaient étaient tout à fait incompatible avec la postulation de Riegl d'un sujet dont l'intégrité dépendait d'une relation réciproque entre une attention subjective inébranlable et un monde objectif cohérent. Pour Riegl, l'individu se définissait par l'exercice d'une concentration dirigée qui dépassait le domaine de la simple psychophysiologie. Et, dans *The Dutch Group Portrait*, il précisait que son modèle privilégié d'observateur individuel présupposait un idéal d'intersubjectivité attentive, par opposition aux formes modernes d'intériorité, d'absorption et d'isolement psychique ou à la dissolution de ce monde communautaire dont il voyait la représentation dans le phénomène culturel général de l'« impressionnisme ». Ainsi, au début du XXe siècle, des portraits de groupe de la Hollande du XVIIe siècle ont fourni une figuration utopique d'un monde de communication mutuelle (équivalent laïc de l'expérience religieuse), un monde dans lequel l'art serait inséparable d'une harmonie démocratique imaginaire entre l'individu et la communauté. Pour Riegl, le but de ces peintures était la « représentation d'un élément psychologique désintéressé (l'attention), grâce auquel les psychés individuelles étaient réunies en un tout dans la conscience du sujet qui regarde » (114). La distraction moderne ne pouvait qu'exclure une telle possibilité. Mais, pour Riegl, le rêve d'une communauté, d'un moment feutré de communion psychique, tel qu'il apparaît, par exemple, dans *Le Syndic de la guilde des drapiers* de Rembrandt, existait comme une construction esthétique qui devait être appréhendée par l'individu en tant qu'observateur solitaire. Sans aucun doute, les nouvelles formes de réception collective, comme le cinéma, telles qu'elles se sont concrétisées par des audiences de masse attentives vers 1900, auraient découragé Riegl, dont l'idéal ne pouvait être qu'un fantasme élitiste et régressif d'une attention prémoderne considérée a priori comme éthique (115).

Diverses analyses de la subjectivité moderne ont positionné l'attention comme un produit fondamental de la modernité occidentale en général et non pas seulement de la modernité occidentale de la fin du XIXe siècle. Ferdinand Tönnies, dans sa distinction influente entre *Gemeinschaft* et *Gesellschaft*, identifie l'attention comme une caractéristique constitutive de cette dernière, comme quelque chose de caractéristique des formes modernes d'isolement et de fragmentation qui ont supplanté les relations communautaires prémodernes. Dans la *Gesellschaft*, la conduite du commerce et des échanges fondée sur la délibération dépend de la culture sociale d'habitudes d'attention : « ... l'action correcte n'est aussi qu'un moyen, précisément pour créer et atteindre le succès désiré, [ce qui implique entre autres] la tension de l'esprit ou la représentation de ce qui est désiré, ou encore l'attention réfléchie, c'est-à-dire associée à la pensée ; c'est là une forme qui est le fondement de toutes les autres activités réfléchies : on oriente pour ainsi dire son télescope sur l'objet... Il nous ouvre les yeux, nous rend attentifs (116). » On trouve dans toute l'œuvre de Nietzsche une analyse connexe de la culture moderne dans laquelle l'attention réduite tient une place essentielle. Comme je l'ai indiqué plus haut, pour Nietzsche, l'attention contenait également la possibilité d'une absorption, d'un oubli qui pouvait être une condition préalable à une action d'affirmation de la vie, voire d'un oubli qui pouvait permettre d'atteindre des instants d'éternité dans le flux du temps humain (117). Dans l'attention sous sa forme insidieuse et dégradée, il voit, comme Tönnies, une simple focalisation sur le moment présent : « il ne reste plus qu'une espèce de sérieux dans l'âme moderne, et il s'applique aux nouvelles qu'apporte le journal ou le télégraphe. Profiter du moment et le juger aussi vite que possible pour pouvoir en tirer

parti ! On pourrait presque croire qu'il n'est resté de même aux hommes d'à présent qu'une seule vertu, la présence d'esprit (118). » Nietzsche pose donc le dilemme suivant : une attention profonde est à la fois essentielle au dépassement créatif des limites de l'individualité et une partie nécessaire du fonctionnement de l'individu dans un monde moderne de faits et de quantités économiques.

Au XXe siècle, cet exposé général de la subjectivité moderne a été développé par de nombreux auteurs. Par exemple, Max Horkheimer, en 1941, a décrit le sujet au sein de la culture moderne comme un homme qui doit être capable de réagir aussi correctement que l'automate : « L'individu n'a plus à se préoccuper de son avenir, il doit seulement être prêt à s'adapter, à suivre des ordres, à se servir de leviers, à accomplir des choses toujours différentes qui sont toujours identiques. L'unité sociale n'est plus la famille, mais l'individu atomisé... L'individu contemporain a cependant besoin de présence d'esprit plus que de muscles ; ce qui compte, c'est la réponse immédiate, l'affinité avec toutes sortes de machines, techniques, sportives ou politiques (119). » Après la Seconde Guerre mondiale, David Riesman a développé un modèle caractérologique de la personne « conformiste » (other-directed), en partie par rapport à la surcharge sensorielle et à l'accélération perceptive d'un champ social dans lequel « le travail et les loisirs s'entremêlent ». Ce nouvel individu cosmopolite est le produit de « l'environnement social » moderne, « auquel il devient très tôt attentif... Le conformiste doit être capable de recevoir des signaux lointains et proches ; les sources sont nombreuses, les changements rapides. Ce qui peut être intériorisé n'est donc pas un code de comportement, mais l'équipement élaboré nécessaire pour être attentif à ces messages et, à l'occasion, pour participer à leur circulation. Le conformiste est beaucoup moins contrôlé par la honte et la culpabilité, bien que ces leviers existent évidemment toujours, que par une anxiété diffuse. Cet équipement de contrôle, au lieu de ressembler à un gyroscope, tient du radar » (120).

Un des premiers penseurs importants du XIXe siècle à décrire la perception comme instable et spécifiquement temporelle (121) est Schopenhauer, chez qui l'on peut discerner également la transition houleuse d'une philosophie de la conscience (et de la forme) à une philosophie de la vie, dans laquelle le caractère irrationnel et dynamique de la subjectivité devient constitutif de la vérité. En 1844, il notait le caractère irréductiblement fragmentaire et dispersé de l'expérience subjective : « L'intellect n'appréhende que successivement ; pour saisir ceci, il faut qu'il laisse échapper cela, n'en retenant que des traces, qui vont s'affaiblissant sans cesse. La pensée qui m'occupe vivement en ce moment m'aura bientôt fui tout à fait [...] Ce sont les impressions des sens qui, en l'envahissant, la troublent et l'interrompent, lui imposant à tout moment les choses les plus étranges ; c'est l'association, grâce à laquelle une pensée en amène une autre qui la chasse ; enfin, l'intellect lui-même n'est guère capable de se fixer longtemps et d'une manière soutenue sur une même pensée ; l'œil, quand il demeure longtemps attaché sur un même objet, finit par ne plus le voir ; les contours se brouillent les uns avec les autres, se confondent et tout rentre dans l'obscurité ; de même, une méditation continue sur un même objet rend peu à peu la pensée confuse, l'émousse et la réduit à la torpeur (122). »

Schopenhauer est l'un des premiers à avoir saisi le lien entre l'attention et la désintégration perceptive et il compare le caractère « défectueux » et « fragmentaire » de l'attention subjective à « une lanterne magique, dans le foyer de laquelle ne peut apparaître qu'une image à la fois ; chaque image, alors même qu'elle représente ce qu'il y a de plus noble, est obligée de disparaître bientôt et de faire place aux apparitions les plus hétérogènes, les plus vulgaires mêmes » (123). La modernité culturelle de Schopenhauer tient en partie au fait qu'il identifie la temporalité elle-même à une source d'angoisse subjective. De plus, « [...] les êtres d'essence plus haute, dont l'intellect ne serait pas régi par la forme du temps, mais dont la pensée serait vraiment une et complète, certes prendraient en pitié notre prétention de sonder l'infini » (124). Le temps n'a ici aucune des caractéristiques que lui avait attribuées Kant : l'ordre des contenus de la conscience n'est plus garanti et une fenêtre s'ouvre sur le chaos cognitif de la modernité, contre lequel l'attention est vouée à se battre. Schopenhauer se déclare « même étonné de voir que nous arrivons à nous reconnaître dans ce chassé-croisé de pensées fragmentaires et de représentations de toute sorte ; qu'au lieu d'aboutir à une confusion complète des idées, nous parvenons à les ordonner harmonieusement » (125). De toute évidence, la question du temps fait partie de la pensée épistémologique occidentale depuis ses débuts, mais ce qui est résolument nouveau dans les années 1830, c'est la reconnaissance systématique des conditions physiologiques de la connaissance, parallèlement au développement rapide de l'étude empirique du corps humain. Le problème de la conscience devient inséparable de la question de la temporalité et du processus physiologiques (126). De Schopenhauer à Bergson et Whitehead au début du XXe siècle, de nombreuses tentatives ont été faites pour définir des positions épistémologiques qui tiennent compte de l'évolution des processus à l'œuvre chez un sujet physiologique qui coïncide effectivement avec les pulsations et les animations incessantes du corps. Car c'est la temporalité spécifique du corps qui a annihilé la possibilité d'une réflexion subjective au sens cartésien et qui a aussi, plus progressivement, sapé les analyses de la perception fondées sur des principes d'association d'éléments discrets. Quand, ont demandé avec scepticisme les partisans de l'optique physiologique, un observateur a-t-il jamais fait l'expérience d'une « perception » stable ou discrète ? Dans le cadre de cette problématique, Ernst Cassirer identifie avec dédain l'œuvre de Schopenhauer comme le premier projet philosophique moderne fondé sur un modèle d'« intuition instinctive immédiate » plutôt que sur une réflexion conceptuelle (127).

L'une des avancées les plus significatives de toute l'œuvre de Schopenhauer est son rejet de la notion kantienne d'unité synthétique transcendantale de l'aperception en tant qu'explication de la façon dont un sujet se représente le monde, dont ses perceptions successives acquièrent une cohérence intellectuelle. Schopenhauer considère que ce qui assure la cohérence de toutes les représentations, c'est la volonté seule et non un certain principe a priori de l'unité. Dans un sens, la volonté est évidemment le principe d'unification pour Schopenhauer, mais il nous situe dans un monde qui n'a plus aucun point commun significatif avec celui de Kant. Si, pour Kant, l'unité synthétique de l'aperception donnait un caractère apodictique ou absolu à l'expérience perceptive, la volonté, chez Schopenhauer, coïncide avec l'absence originelle de toute raison, logique ou signification derrière les apparences. Pour

reprendre les termes de Terry Eagleton, « la volonté Schopenhauerienne, en tant qu'intention consciente sans but, est en ce sens une parodie barbare de l'esthétique kantienne » (128). La successivité chaotique de la perception n'est déterminée que par le mouvement immotivé et aveugle de la volonté. Dans l'expérience de la plupart des sujets individuels, la volonté était associée directement au corps ; c'est-à-dire que la forme objectivée la plus immédiate de la volonté était l'économie désirante instinctive de l'existence physique (129). Ainsi, notre relation à la multiplicité des données dont nous prenons connaissance par nos sens est déterminée non pas par l'assujettissement structurant à des formes a priori, mais par les caprices insondables de pulsions et de forces inconscientes sans direction, souvent principalement sexuelles. Pourtant, c'est cette compréhension qui a poussé Schopenhauer à postuler un regard, une perception purifiée qui serait une suspension du temps et de l'économie du corps. Ce postulat allait devenir le mirage du modernisme à la fin du siècle.

Dans cette optique, il est possible de positionner la philosophie de Schopenhauer non seulement comme le renversement du modèle kantien de synthèse, mais comme la première attaque décisive au XIXe siècle contre la possibilité même d'une philosophie de la conscience. La distraction et l'oubli (qui suggèrent la sublimation et la répression) sont devenus pour Schopenhauer des éléments importants de la philosophie de l'économie fluide de l'expérience psychique. Tous les états mentaux (sommeil, transe, évanouissement, rêve éveillé, dissociation) que la pensée classique avait marginalisés ou exclus de ses théories de la connaissance sont devenus des composants essentielles des analyses psychologiques de la subjectivité normative.

Dans un cadre historique plus général, nous assistons à la désintégration de la tradition épistémologique qui va de Descartes à Kant et pour laquelle la conscience ou le cogito est le fondement de toute connaissance et de toute certitude. En effet, ce n'est que lorsque la conscience cesse d'avoir une priorité fondamentale incontestée – lorsqu'un sujet cesse d'être synonyme d'une conscience qui est essentiellement présente à soi, lorsqu'il n'y a plus de congruence inévitable entre la subjectivité et un « moi » pensant – que l'attention devient un problème. Freud, par exemple, avait dûment noté l'extrême importance de cette déclaration de Henry Maudsley en 1868 : « On ne saurait trop insister sur le fait que la conscience n'est pas coextensive à l'esprit (130). » Il est évident que la conscience continue d'être une question essentielle dans de nombreux domaines, mais l'insistance sur le fait que l'attention serait l'une de ses caractéristiques constitutives est un signe de son caractère de plus en plus provisoire et problématique.

À la fin du XIXe siècle, la temporalité qui avait posé problème à Schopenhauer faisait partie intégrante de toute une série de doctrines psychologiques et épistémologiques (131) Wilhelm Dilthey a défini l'expérience subjective comme « un flux continu », tout en affirmant l'unité de la conscience. Dans un langage qui ne rompait pas totalement avec la psychomécanique herbartienne et qui évoquait pourtant déjà la dissolution cinématographique, Dilthey écrit que « la vie psychique telle qu'elle est donnée dans

l'écoulement du temps ne peut présenter qu'une représentation relative au moment où elle disparaît et une autre représentation relative au moment où elle commence à apparaître ». Le dilemme que pose Dilthey et auquel beaucoup d'autres ont également été confrontés était de savoir comment rendre compte à la fois de l'impalpabilité de l'expérience subjective vécue et de l'individu en tant que sujet actif et créatif au sein de processus historiques objectifs. Dilthey a parié qu'il existait un point d'intersection entre ces deux catégories de temporalité : « Disons qu'à chaque présent il se produit dans la conscience une synthèse dont les éléments indiquent à la fois prospectivement et rétrospectivement un lien objectif qui englobe ce que nous savons et faisons (132). »

Dilthey s'est également interrogé sur le lien entre le caractère sélectif et circonscrit de l'attention et l'étrécissement relatif de la conscience. Il était fermement opposé à la notion d'inconscient et cherchait à contourner les problèmes que ce dualisme posait à son sujet libre fait de connaissances et d'expériences vécues. Il concevait plutôt la conscience comme un immense terrain qui n'était éclairé que dans de très petites zones par le faisceau de l'attention. Beaucoup de représentations, d'actes psychiques et de processus « sont conscients, mais ne sont ni reconnus ni remarqués, ni renfermés dans la conscience réflexive ». Il décrit l'attention comme un « quantum d'énergie » qui diminue la portée de la conscience attentive à mesure qu'elle se déploie. « Si je regarde par la fenêtre et que je perçois un paysage, la lumière de la conscience peut très bien se répartir uniformément sur l'ensemble du paysage. Mais dès que j'essaie d'appréhender un seul arbre ou même une seule branche plus en détail, la conscience que je dirige vers le reste du paysage diminue » (133). Au milieu des années 1880, Dilthey a réagi, comme beaucoup d'autres, aux explications associationnistes des processus mentaux et perceptifs qui posaient les objets de la conscience ou de la perception comme des quantités ou des représentations fixes (134). Dans le cadre de sa reconceptualisation de l'expérience psychique, il a caractérisé l'attention comme une nouvelle « catégorie de la vie », dans laquelle le continuum temporel de l'existence individuelle et l'historicité de la culture humaine étaient des processus étroitement liés l'un à l'autre. « Tout le réseau acquis de la vie psychique... transforme et façonne les perceptions, les représentations et les états sur lesquels l'attention se concentre directement et qui, de ce fait, engagent plus fortement notre conscience.... Il y a donc une interaction constante entre le moi et le milieu de la réalité externe dans lequel est placé le moi et notre vie consiste en cette interaction » (135).

Dans l'œuvre de Charles S. Peirce, l'attention occupe une position centrale. En 1868, il a déclaré de façon catégorique : « Les sensations et la capacité d'abstraction ou d'attention peuvent être considérées en un sens comme les seuls constituants de toute pensée. » Mais il sépare l'attention de toute idée de présence pleine et entière ou de perception directe du monde. Pour Peirce, l'attention est un acte de sélection, mais pas dans le sens où un regard sélectionnerait un objet pour le contempler ou l'examiner. « Par la force de l'attention [...] l'accent est mis sur l'un des éléments objectifs de la conscience » (136). Mais cet élément n'a aucun rapport avec le concept régulateur de Peirce de Priméité (Firstness), qui renvoie à l'idée de présence absolue et d'auto-immédiété qui précède toute synthèse et différenciation. Pour Peirce, la perception humaine était intrinsèquement incapable d'atteindre un tel

état de nouveauté, de non-référentialité. Pour lui, une perception vraiment immédiate serait celle d'un état intemporel, immuable. Au contraire, l'attention se constituait irrévocablement dans le temps, dans ce qu'il appelait Secondéité (Secondness). « L'attention relève de la quantité continue ; car la quantité continue, pour autant que nous la connaissons, se réduit elle-même en dernière analyse au temps... L'attention est la capacité par laquelle la pensée à un moment donné est mise en relation avec la pensée à un autre moment ». Il soutient que l'attention est un acte d'induction. Dans le contexte de mon argumentation, l'importance de la position de Peirce réside dans son anti-opticité, son rejet des modèles visuels fondamentaux de la pensée épistémologique traditionnelle (137).

Un autre philosophe non-conformiste, William James, a proposé l'un des modèles dynamiques les plus influents de l'activité mentale, en utilisant la notion de « courant de pensée ». Plus enclin à employer le mot de « pensée » que celui de « conscience » parce que le premier évoque davantage l'action que le dernier, James utilise l'image du courant pour décrire la nature fondamentalement transitive de l'expérience subjective – un flux perpétuellement changeant, mais continu, d'images, de sensations, de fragments de pensée, de conscience corporelle, de souvenirs, de désirs – qu'il oppose aux thèses plus anciennes et même contemporaines selon lesquelles la conscience présente des contenus et des éléments discrets. S'inspirant de l'image baudelairienne du « kaléidoscope tournant à une vitesse uniforme », il décrit le cerveau « comme un organe dont l'équilibre interne change sans cesse, les changements affectant chaque partie » (138). En même temps, il est également important de comprendre que le courant est pour James la figuration d'une harmonie impossible : c'est-à-dire que le caractère instable, cinétique et fragmenté de la vie subjective moderne est à la fois reconnu et réinterprété comme fondamentalement continu et comme ce qui confère à la subjectivité une unité irréductible, même face à toutes les dissociations, les anesthésies, les hallucinations et les identités multiples que James avait si bien étudiées. L'idée de courant de pensée explique largement son rejet des modèles spatiaux ou scéniques classiques de l'esprit en faveur des modèles temporels. « Souvent aussi, écrit-il dans un passage bien connu, il est commode de traiter les courbes comme si elles étaient composées de petites lignes droites, l'électricité et la force nerveuse comme si elles étaient des fluides. Mais nous ne devons oublier dans aucun de ces cas que nous parlons un langage symbolique, et que rien dans la nature ne répond à nos expressions. Une 'idée' douée d'une existence permanente, et qui ferait ses apparitions périodiques à la rampe de la conscience, est une entité aussi mythologique que le valet de pique » (139). Malgré la singularité d'une grande partie de l'œuvre de James et la tentation d'associer son « courant de pensée » à ce que l'on considérait autrefois comme un modernisme bergson-joycien, il est important de comprendre que son œuvre jouxte un champ institutionnel plus large dans lequel la psychologie scientifique abandonnait généralement les conceptions élémentaires de la conscience en faveur de modèles opérationnels ou fonctionnels (140). Dans le même temps, les techniques de suggestion utilisées dans les premières formes de publicité moderne coïncidaient effectivement avec ce modèle de comportement psychique et de créativité esthétique, comme l'a montré Franco Moretti : « On retrouve ici précisément le caractère aléatoire, discontinu, incontrôlable et profond du courant de conscience... Les associations du courant de conscience ne sont en aucun cas 'libres'. Elles ont une cause, une force motrice, qui est en dehors de la conscience individuelle...



L'absence d'ordre interne et de hiérarchies indique la reproduction d'une forme de conscience qui est assujettie au principe de l'équivalence des marchandises (141) ».

Ce qui est particulièrement intéressant chez James, c'est qu'il a mis l'accent sur la primauté du « courant », tout en situant l'attention, celle qui fige figurativement le courant, comme une activité indispensable « sans laquelle l'expérience est un chaos total » (142). L'attention, pour James, est inséparable de la possibilité d'une immédiateté cognitive et perceptive dans laquelle le moi cesse d'être séparé d'un monde d'objets, même si une stabilisation de ces objets est impossible (143). Elle devient le moyen nécessaire pour gérer la pluralité irréductible de l'expérience et, en tant que telle, elle est une tentative conciliatoire pour penser simultanément la fluidité et l'immobilisation. En d'autres termes, James reconnaît l'impossibilité des certitudes épistémologiques, mais s'empresse d'écarter les conséquences plus générales et inquiétantes qu'entraîne cette reconnaissance (144).

Cette attention a une signification éthique particulière : « La vie pratique et théorique de l'espèce entière, ainsi que celle des êtres individuels, résulte de la sélection qu'implique la direction habituelle de leur attention... Chacun de nous choisit littéralement, par sa façon d'être attentif aux choses, le type d'univers qu'il se figure habiter (145). » À tout moment, l'esprit est un fatras potentiellement paralysant « de possibilités simultanées. La conscience consiste à... en sélectionner certaines et en éliminer d'autres grâce à l'action à la fois galvanisante et inhibitrice de l'attention » (146). Il compare l'observateur à un artiste : du « chaos primordial des sensations » nous extrayons nos mondes subjectifs, sélectionnant et rejetant, comme un sculpteur taille un bloc de pierre. Mais ce sens de la dimension esthétique du moi attentif est également aboli par les responsabilités éthiques. Pour James, le fait que nous semblions tous habiter un monde perceptuel commun n'est pas dû à la structure a priori de nos esprits, mais à l'imbrication des choix communs faits par une communauté humaine d'individus libres au cours de leur évolution historique (147). Si les choses auxquelles nous sommes chacun attentifs ne sont pas identiques, elles n'en sont pas moins effectivement similaires et l'attention que nous leur prêtons est suffisamment intentionnelle pour produire un domaine commun de communication, d'interaction et de valeur (148).

Mais l'importance que James accorde à la dimension créative et pragmatique de l'attention d'un sujet autonome coïncide avec l'émergence historique de technologies et d'institutions de plus en plus puissantes qui imposeraient de l'extérieur les objets de leur choix à l'attention des populations (149). L'influent William B. Carpenter (dont James connaissait bien les travaux) avait esquissé, dans les années 1870, ce cadre disciplinaire dans lequel l'attention est conçue comme un élément de la subjectivité qui doit être façonné et contrôlé de l'extérieur : « Le but de l'Enseignant est de fixer l'attention de l'élève sur des objets qui peuvent avoir en eux-mêmes peu ou pas d'attrait pour lui... L'habitude de l'attention, d'abord purement automatique, devient graduellement, par un entraînement judicieux, dans une large mesure soumise à la Volonté de l'Enseignant, qui l'encourage en lui suggérant des motifs appropriés,

tout en veillant à ne pas surcharger l'esprit de l'enfant en s'attardant trop longtemps sur un seul objet » (150). La possibilité de ce type de comportement appris s'est accompagnée de nombreuses autres nouvelles formes sociales d'autorégulation et d'autocontrôle au XIXe siècle.

Le discours de James est représentatif d'une grande partie du discours sur l'attention en ce qu'il a tenté de sauver une notion relativement stable de la conscience et une certaine forme de relation distincte sujet/objet, même s'il a eu tendance à ne décrire qu'une immobilisation fugace d'un « sujet effet » (subject effect) et une fusion éphémère d'un ensemble sensoriel changeant en un monde réel cohérent. Ribot a observé avec acuité que « L'attention, sous ses deux formes, est un état exceptionnel, anormal, qui ne peut durer longtemps, parce qu'il est en contradiction avec la condition fondamentale de la vie psychique : le changement (151). » Helmholtz avait déjà fait la même remarque : « Il est absolument impossible de maintenir l'attention à un certain niveau de façon durable. La tendance naturelle de l'attention, lorsqu'elle est laissée à elle-même, est de passer sans cesse d'un objet à un autre (152). » Dans les années 1880, une telle conception s'était imposée et ces remarques du psychologue et esthéticien Theodor Lipps sont typiques à cet égard : « Encore et toujours, l'expérience montre que ce à quoi nous voulons appliquer notre esprit et que nous pensons même tenir sous le contrôle de notre attention finira par nous échapper et que quelque chose d'autre prendra sa place. Ainsi, nous réussissons difficilement ou pas du tout à appréhender ou à isoler un contenu perceptuel (153). » L'attention était donc ce qui empêchait notre perception d'être un flot incohérent de sensations. Pourtant, les recherches ont montré qu'elle n'était pas une défense fiable contre un tel désordre. Elle était un élément indispensable du sujet « normal » et « rationnel » de la société industrielle de la fin du XIXe siècle, mais elle présentait une proximité troublante avec les effets « pathologiques » et « irrationnels ». En dépit de l'importance de l'attention dans l'organisation et la modernisation de la production et de la consommation, la plupart des études suggéraient que l'attention transformait l'expérience perceptive en quelque chose de labile, de mouvant et finalement de dissolvant (154). Du modèle de stabilisation mentale des perceptions dans un moule fixe qu'elle avait été dans la tradition classique l'attention est devenue au XIXe siècle un continuum de variations, une modulation temporelle et elle a été décrite à plusieurs reprises comme ayant un caractère rythmique ou ondulatoire (155). Bien qu'elle ait semblé offrir la possibilité de cognitions stables et ordonnées (mais pas nécessairement positives), elle contenait également des forces incontrôlables qui mettaient ce monde organisé en péril. Dans le cadre de la crise épistémologique générale de la fin du XIXe siècle, l'attention en est venue à être conçue comme une simulation improvisée et inadéquate d'un point de stabilité archimédien à partir duquel la conscience pouvait connaître le monde. Elle ne renvoyait plus l'image de la fixité perceptive et de la certitude de la présence, mais celle du flux et de l'absence dans lesquels le sujet et l'objet avaient une existence dispersée et provisoire (156).

Nulle part ailleurs à la fin du XIXe siècle le statut ambivalent de l'attention n'est aussi visible que dans le phénomène social de l'hypnose. Pendant plusieurs décennies, l'hypnotisme s'est imposé comme un modèle extrême de technologie de l'attention. Mais même s'il semblait offrir de nouvelles possibilités

de pouvoir clinique et de bénéfices médicaux, il révélait les contours troublants d'un sujet dont la composition incertaine pouvait échapper à l'autorité intellectuelle et institutionnelle (157). En démontrant de façon si spectaculaire la précarité et la malléabilité de ce que l'on considérait comme la conscience, l'hypnose posait un défi sans précédent à la séparabilité des facteurs psychologiques, physiologiques et sociaux (158). Comme semblaient le montrer les expériences de toutes sortes qui ont été faites à la fin du XIXe siècle, la frontière entre une attention normative focalisée et une transe hypnotique était indistincte. L'hypnose (un mot qui désigne à la fois un état psychique et des pratiques spécifiques pour induire un tel état) était souvent décrite comme un recentrage et un rétrécissement intense de l'attention, accompagnés d'une inhibition des réponses motrices. Les recherches, initiées par James Braid dans les années 1840 et poursuivies par Auguste Liébeault dans les années 1860, ont exploré la proximité apparente et paradoxale de l'hypnose et de l'attention avec le sommeil (159).

De telles observations soulevaient implicitement des questions dérangeantes : comment l'attention, qui était présentée comme un rempart contre la dissociation, une garantie de la cohésion de la conscience et de sa relation avec le monde, un outil de productivité, pouvait-elle être si adjacente à des états qui impliquaient une perte de la présence d'esprit, de l'affect conscient et de la maîtrise de soi ?

À la fin du XIXe siècle, l'hypnose était généralement considérée comme l'un des extrêmes d'un continuum d'attention et impliquait une intensification de la concentration focale et une suspension relative de la conscience périphérique. G. Stanley Hall a affirmé typiquement en 1883 que « la plupart des phénomènes auxquels nous donnons le nom d'hypnotisme » ne sont pas dus à des forces mesmériques, « mais seulement à un degré inhabituel de 'concentration de l'Attention', diversement dirigée par des suggestions de toutes sortes » (160). On a compris que ce que l'on percevait sous hypnose était lucide et détaillé, mais que le champ de conscience était extrêmement étroit. En effet, les techniques les plus courantes pour induire une transe hypnotique étaient des formes de focalisation, c'est-à-dire de concentration de l'attention sur un objet spécifique, souvent un point lumineux, mais parfois une idée ou simplement le rythme de la respiration ou des battements du cœur. L'attention s'est ainsi révélée être le seuil d'un état que l'on comprenait vaguement, mais qui était qualitativement différent de ce qui avait été conçu comme étant la conscience (161). D'où les débats bien connus des années 1880 sur la signification de cet état énigmatique : était-il, comme le croyaient J.-M. Charcot et ses partisans à l'époque, le signe d'un trouble somatique latent ou, comme l'affirmaient Hippolyte Bernheim et d'autres, une exagération d'un état de suggestibilité tout à fait normal ?

Perception8Démonstration de la méthode de Bernheim d'induction hypnotique, années 1890.

Les travaux de Liébeault, à l'origine de la formation de l'école dite de Nancy dans les années 1880, postulaient que l'attention était l'élément le plus important et le plus créatif de la vie psychique ; c'était une force dynamique mobile responsable de toute perception et activité motrice. Liébeault pensait que l'induction hypnotique produisait un état de sommeil dans lequel l'attention était immobilisée ou isolée. L'état qu'il appelait « somnambulisme provoqué » était pour lui une réorientation drastique de l'attention, qui pouvait être produite par un ensemble de techniques relativement simples. Le redéploiement par Bernheim des travaux de Liébeault en une pratique clinique plus systématique comprenait une méthode d'induction appelée « attention fixe », dans laquelle le fait de regarder un point ou un objet unique produisait une réorganisation spectaculaire de la conscience. L'importance durable de l'école de Nancy est d'avoir situé les phénomènes hypnotiques dans le cadre d'une perception normale plutôt que comme des symptômes de maladie ou de faiblesse. Bernheim n'aura de cesse de faire cette affirmation générale : « Je me suis efforcé de montrer que l'hypnotisme ne crée pas vraiment un état nouveau, que rien ne se passe dans le sommeil provoqué qui ne puisse se produire, à un degré rudimentaire chez beaucoup, à un degré presque égal chez quelques-uns, à l'état de veille (162). »

Les recherches sur l'hypnose ont aussi montré clairement que les états d'attention pouvaient être définis comme des états d'absorption, de dissociation et de suggestibilité. Le lien entre l'attention et la dissociation est particulièrement important dans la mesure où il permet de comprendre que l'attention peut confiner, selon un chercheur récent, à une « séparation mentale » de composantes de l'expérience qui seraient autrement traitées ensemble (163). Cette séparation peut impliquer des discontinuités de toutes sortes entre les expériences motrices, sensorielles et psychologiques. William James a été l'un des nombreux chercheurs qui, dans les années 1880, ont étudié les dissociations qui pouvaient se produire dans les états d'absorption ou d'hypnose, dans lesquels deux processus mentaux distincts pouvaient se développer simultanément (164). Plus important encore, les recherches dans ce domaine, qui ont commencé dès Mesmer et qui se sont poursuivies tout au long du XIXe siècle, ont révélé que, même si l'hypnose impliquait un rétrécissement de l'attention, elle permettait paradoxalement aux sujets d'élargir leur conscience, c'est-à-dire de voir et de se souvenir davantage (comme l'ont appris les services de police modernes et d'autres) (165). Dans de nombreux cas, elle s'est révélée être un moyen de récupération de la mémoire si efficace qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait scandalisé la psychanalyse.

En tant que phénomène historique, l'hypnose doit aussi être considérée dans le cadre plus large du processus de rationalisation. Tout comme les innovations photographiques et cinématographiques dans les années 1880 et 1890 ont défini les conditions d'une automatisation de la perception, l'hypnose aussi (malgré les paradoxes qu'elle a révélés) était une technologie qui laissait au moins croire qu'il était possible de rendre le comportement automatique et prévisible (166). Même si la transe hypnotique était un état profondément ambigu, elle est devenue une image puissante d'une docilité produite selon des procédures psycho-médicales spécifiques. Mais au début du XXe siècle, l'hypnose a brusquement disparu du courant principal de la pratique et de la recherche institutionnelles. Le renoncement angoissé

de Freud, Bernheim et d'autres à l'hypnose n'a été qu'un des signes les plus connus de ce changement (167). Il s'est produit un renversement culturel étonnant entre la fin des années 1880, où l'hypnose, à son apogée dans toute l'Europe et l'Amérique du Nord, semblait être une thérapie qui promettait des bénéfices illimités et le début du XXe siècle, où elle était devenue une source d'embarras pour ses anciens défenseurs (168). La Revue de l'hypnotisme expérimental, fondée en 1886, avait alors changé son titre en celui de Revue de Psychothérapie et de Psychologie appliquée.

Perception9Richard Bergh, séance de spiritisme hypnotique, 1887.

L'hypnose impliquait de telles possibilités de contrôle perceptif et cognitif, qu'elles soient ou non prouvées empiriquement, qu'elle est devenue incompatible avec les hypothèses humanistes sur le caractère autonome et volontaire de la subjectivité humaine (même si la psychanalyse devait avoir ses propres incompatibilités avec ces hypothèses) (169). L'hypnose et la suggestion ont été rapidement tournées en dérision en raison du fait qu'il s'agissait de pratiques dirigées vers des processus automatiques (et donc inférieurs, instinctifs et liés à l'animalité) et non d'une procédure rationnelle sollicitant la participation consciente et la volonté du patient. La caractérisation saignante de Bernheim de l'hypnose comme une « décapitation mentale » était typique des images autour desquelles de telles inquiétudes se sont développées ensuite (170). L'hypnose a également été au centre de nombreuses affaires judiciaires très médiatisées (la plupart d'entre elles avaient clairement été montées de toutes pièces) concernant des individus qui prétendaient avoir été contraints par l'hypnose à commettre des crimes ou des délits sexuels (171). Ce n'est pas que les enquêtes et les recherches sur le contrôle possible des sujets humains ait cessé, loin de là ; c'est que, d'un point de vue idéologique, ces domaines ne pouvaient pas être reconnus comme faisant partie intégrante des sciences humaines. L'hypnose a été désavouée en dépit de l'énorme quantité de preuves cliniques indiquant que les sujets hypnotisés conservaient pour l'essentiel leur liberté. Depuis le revirement de Freud, l'hypnose a continué à être un phénomène culturellement perturbant

précisément parce qu'elle résiste à la maîtrise scientifique ou à la rationalisation et non, comme on l'a souvent affirmé, parce qu'elle était « une atteinte à la dignité du patient » (172). En tant que modèle des relations de pouvoir, l'hypnose est irrémédiablement naïve et elle est devenue de plus en plus inutile et parodique à mesure qu'elle s'est superposée aux images cinématographiques de Caligari et de Mabuse, puis aux prétendues facultés des despotes réels. En fait, la plupart des états de transe sont profondément inconciliables avec le fonctionnement d'institutions productives ou régulatrices. Mais le caractère grotesque du modèle hypnotique, dans sa forme hyperbolique, a eu pour conséquence d'interdire ou du moins de décourager l'analyse d'autres types de relations et d'effets de pouvoir moins extrêmes (y compris le problème de l'attention), de stigmatiser les positions critiques qui impliquent que l'action humaine volitive peut être modifiée d'une manière ou d'une autre par des forces externes (173).

La télévision, sous diverses formes, est apparue comme le système de gestion de l'attention le plus envahissant et le plus efficace et elle s'est tellement intégrée à la vie sociale et subjective que certains types de déclarations sur la télévision (par exemple, sur la dépendance, l'habitude, la persuasion et le contrôle) sont en quelque sorte perçus comme indécents et effectivement exclus du discours public. Il est encore généralement inadmissible d'aborder les sujets collectifs contemporains dans ce qu'ils ont de passifs et d'influencables (174). Comme l'a noté Paul Virilio, évoquer la possibilité de « modes de manipulation de masse » n'est pas seulement un manque de tact et une indiscretion, c'est « violer un secret d'État du même ordre qu'un secret militaire » (175). Il existe généralement une conviction tacite a priori au sujet des téléspectateurs et cette conviction est qu'ils constituent une communauté hypothétique de sujets humains rationnels et libres. L'opinion contraire, selon laquelle les sujets humains ont des capacités et des fonctions psychophysiologiques déterminées susceptibles d'être gérées par la technologie, est le fondement des stratégies et des pratiques institutionnelles (indépendamment de l'efficacité relative de ces stratégies) depuis plus de cent ans, même si elle est désavouée par les prétendus critiques de ces mêmes institutions (176). Si l'attention a continué à être traitée comme un problème au cours du siècle dernier, je ne dis pas pour autant que les structures de pouvoir ou de contrôle (avec lesquels le problème de l'attention a des liens ambigus) ont été en quelque sorte invariables ou immuables. Au contraire, l'une des raisons pour lesquelles l'attention continue d'être traitée comme un problème est que l'instabilité des organisations politiques et l'évolution des modèles de subjectivation ont, tout au long du XIXe siècle, exigé des remodelages réciproques du comportement attentif. Une tâche qui dépasse le cadre de ce livre consisterait à dresser un tableau de l'évolution des relations du problème de l'attention avec divers systèmes, institutions et relations machiniques et à identifier avec précision les continuités significatives entre la fin du XIXe siècle et notre époque. Il s'agirait également d'examiner en quoi l'attention a été à la fois une stratégie de contrôle et un lieu de résistance et de transfert ou plus souvent un amalgame des deux. Le présent ouvrage tente d'examiner certains des éléments qui constituent la première partie de cette histoire plus vaste, que nous avons tous intérêt à comprendre.

J'ai déjà indiqué les manières dont l'attention a pris forme en tant qu'objet lié à l'organisation et à la gestion concrètes de l'éducation et du travail. Dans ce sens, elle est inséparable du fonctionnement des institutions que Foucault appelait « disciplinaires », si ce n'est qu'elle constitue une inversion de son modèle panoptique, dans lequel le sujet est un objet d'attention et de surveillance. Ainsi, l'idée moderne d'attention est un signe de reconfiguration de ces mécanismes disciplinaires. Si la société disciplinaire s'est constituée à l'origine autour de procédures par lesquelles le corps était littéralement confiné, isolé physiquement et enrégimenté ou mis au travail, Foucault précise qu'il ne s'agissait que des premières expériences relativement grossières d'un processus continu de perfectionnement et d'affinage de ces mécanismes. Au début du XXe siècle, le sujet attentif fait partie d'une internalisation d'impératifs disciplinaires dans lesquels les individus sont rendus plus directement responsables de la manière dont on les utilise efficacement ou rentablement au sein de divers arrangements sociaux. Et les

tentatives qui ont été faites à la fin du XIXe siècle pour déterminer les limites d'une attention « normative » faisaient partie de cette transformation.

Mais si l'attention peut être située dans le cadre du récit particulier de Foucault sur la modernisation occidentale, je la relierai également à la théorisation de Guy Debord sur la « société du spectacle » (177). L'œuvre de Debord et celle de Foucault peuvent sembler éloignées l'une de l'autre et il est certain que les deux représentent des types de pensée, de critique et d'intervention politique très différents (178). Même si Foucault considère que l'idée de spectacle n'est pas adaptée à l'examen de la société moderne, il existe des points de rencontre importants entre le modèle d'une société de la discipline et celui d'une société du spectacle. Les travaux de Debord sont souvent associées aux significations les plus superficielles du titre de son livre le plus important, au mépris de la caractérisation essentielle qu'il fait de la société du spectacle : plutôt que de souligner les effets des médias de masse et de leur imagerie visuelle, Debord insiste sur le fait que le spectacle est (ce faisant, il reformule librement le concept de *Gesellschaft* de Tönnies) le développement d'une technologie de la séparation. Il s'agit de la conséquence inévitable de la « restructuration sans communauté » par le capitalisme (179). Les stratégies multiples d'isolement qui forment l'essence du spectacle pour Debord sont analogues à celles que Foucault décrit dans *Surveiller et punir* : elles visent à la production de sujets dociles ou plus précisément à la réduction du corps à une force politique. L'identification par Max Weber de « l'isolement intérieur » de l'individu comme fondement de la modernité capitaliste sous-tend ici la pensée des deux auteurs (180). De même, Debord et Foucault décrivent tous deux des mécanismes de pouvoir diffus par lesquels les impératifs de normalisation ou de conformité imprègnent la plupart des couches de l'activité sociale et sont intériorisés subjectivement. C'est en ce sens que la gestion de l'attention, que ce soit au moyen des premières formes de culture de masse à la fin du XIXe siècle ou plus tard au moyen du téléviseur ou de l'écran d'ordinateur (du moins dans leurs formes les plus envahissantes), concerne beaucoup moins le contenu visuel de ces écrans qu'une stratégie globale de gouvernement de l'individu (181). Le spectacle ne réside pas principalement dans la vision d'images sur un écran, mais dans la construction de conditions qui individualisent, immobilisent et séparent les sujets, même dans un monde où la mobilité et la circulation sont omniprésentes (182). De cette façon, l'attention devient la clé du fonctionnement des formes non coercitives de pouvoir. C'est pourquoi il n'est pas inapproprié d'associer des objets optiques ou technologiques apparemment différents : il s'agit pareillement de dispositions des corps dans l'espace, de techniques d'isolement, de cellularisation et surtout de séparation. Le spectacle n'est pas une optique du pouvoir, mais une architecture. La télévision et l'ordinateur personnel, même s'ils convergent aujourd'hui vers un fonctionnement machinique unique, sont des procédures antinomades qui fixent et strient. Ce sont des méthodes de gestion de l'attention qui utilisent le cloisonnement et la sédentarisation et rendent ainsi les corps à la fois contrôlables et utiles, alors même qu'ils simulent l'illusion d'un choix et d'une « interactivité ».

Perception10Technologies de la séparation. Salle d'écoute téléphonique à l'Exposition d'Electricité.  
Paris, 1881

Il ne s'agit certainement pas de minimiser la nécessité d'une analyse historique des zones de contact et d'échanges spécifiques entre les êtres humains et les machines. L'une des évaluations les plus convaincantes des différents composites homme-machine se trouve dans les travaux de Gilles Deleuze et Félix Guattari. Ils distinguent plusieurs exemples historiques importants de la façon dont des êtres humains et des machines ont été interfacés ou soumis à des « machines ou des agencements machiniques ». Le capitalisme industriel, qui a débuté au XIXe siècle, a été une phase dans laquelle un opérateur humain était lié à une machine en tant qu'objet extérieur. Plus récemment, cependant, avec l'apparition des machines cybernétiques et informationnelles, « le rapport de l'homme et de la machine se fait en termes de communication mutuelle intérieure, et non plus d'usage ou d'action » (183). Selon Deleuze, les sociétés disciplinaires de Foucault se sont transformées au cours des deux dernières décennies en « sociétés de contrôle », dans lesquelles la combinaison d'un marché mondial, de la technologie de l'information et de l'impératif irrésistible de la « communication » produit des effets de contrôle continus et illimités (184). Je voudrais souligner que, quelle que soit la manière dont nous étiquetons et caractérisons ces changements historiques ou ces transformations sociales qui se sont produits au cours du siècle dernier, l'attention a continué de faire partie intégrante des sujets humains produits pour toute une série de machines socio-techniques, tout en continuant à être un terrain potentiel de pannes et de crises. Il est de plus en plus clair que les techniques panoptiques et les impératifs d'attention provoquent des interactions dans de nombreux lieux sociaux (185). Le terminal d'affichage vidéo, en particulier, peut représenter la fusion effective de la surveillance et du spectacle, car l'écran est l'objet de l'attention, tout en étant capable de surveiller, d'enregistrer et de croiser les comportements attentifs à des fins de productivité ou même, par le suivi des mouvements oculaires, d'accumuler des données sur les trajectoires, les durées et les fixations spécifiques de l'intérêt visuel par rapport à un flux d'images et d'informations. Le comportement attentif devant toutes sortes d'écrans s'inscrit de plus en plus dans un processus continu de rétroaction et d'ajustement au sein de ce que Foucault appelle un réseau d'« observation permanente » (186).

En même temps, chaque mutation dans la construction de l'attention entraîne des changements parallèles dans la forme de l'inattention, de la distraction et des états d'« absence » (absent-mindedness). De nouveaux seuils apparaissent continuellement, au-delà desquels une attention institutionnellement compétente se transforme en quelque chose de vagabond, de flou, de replié sur soi (187). Parce que tant de formes d'attention disciplinaire, surtout depuis le début du XXe siècle, ont impliqué le « traitement » cognitif d'un flux de stimuli hétérogènes (qu'il s'agisse de films, de radio, de télévision ou de cybermonde), les déviations vers l'inattention ont de plus en plus produit des expériences alternatives de dissociation, de temporalités qui sont non seulement différentes, mais aussi fondamentalement incompatibles avec les modèles capitalistes de flux et d'obsolescence. Le rêve éveillé, qui fait partie intégrante d'un continuum d'attention, a toujours été un élément crucial, quoique indéterminé, de la politique de la vie quotidienne. Cependant, comme l'ont affirmé Christian Metz et d'autres, au XXe siècle, le cinéma et la télévision sont entrés dans une « compétition fonctionnelle » avec le rêve éveillé (188). Bien que son histoire ne sera jamais formellement écrite, le rêve éveillé n'en



est pas moins un domaine de résistance interne à tout système de routinisation ou de coercition. De même, les modèles institutionnels d'attention fondés sur des impératifs de reconnaissance, d'identité et de stabilisation ne sont jamais complètement séparés des modèles nomades d'attention qui génèrent la nouveauté, la différence et l'instabilité.

Cependant, l'une des caractéristiques de nombreux arrangements technologiques contemporains est l'imposition d'une attention permanente de bas niveau qui est maintenue à des degrés variables pendant de grandes parties de la vie éveillée. La fin du XIXe siècle a vu le début d'une colonisation implacable du temps « libre » ou de loisir. Au début, ses effets étaient relativement épars et partiels et permettaient des oscillations entre une attention spectaculaire et le libre jeu des absorptions subjectives. Mais, à la fin du XXe siècle, le réseau machinique, vaguement connecté, de travail, de communication et de consommation électroniques a non seulement démoli le peu qui restait de la distinction entre le loisir et le travail, mais en est venu, dans de larges arènes de la vie sociale occidentale, à déterminer la manière dont la temporalité est habitée. Les systèmes d'information et la télématique simulent la possibilité de méandres et d'échappatoires, mais ils constituent en fait des modes de sédentarisation, de séparation dans lesquels la réception de stimuli et la standardisation de la réponse produisent un mélange inédit d'attention diffuse et de quasi-automatisme, qui peuvent être maintenus pendant des périodes remarquablement longues (189). Dans ces environnements technologiques, on peut se demander s'il est même utile de faire la distinction entre une attention consciente à nos actes et les modèles mécaniques autorégulés. Dans les années 1960, Arthur Koestler a décrit l'« affaiblissement de la conscience » causé par des expériences répétitives dans des milieux sensoriels homogènes : « Les routines automatisées sont autorégulatrices en ce sens que leur stratégie est automatiquement guidée par les réactions de leur environnement, sans qu'il soit nécessaire de soumettre les décisions à des niveaux supérieurs. Elles fonctionnent par boucles de rétroaction fermées (190). » Mais ce que l'on appelait autrefois la rêverie est aujourd'hui le plus souvent aligné sur des rythmes, des images, des vitesses et des circuits préétablis qui renforcent l'insignifiance et la déréliction de tout ce qui n'est pas compatible avec leurs formats. Au-delà des limites de la présente étude se pose la question de savoir comment et si des modes créatifs de transe, d'inattention, de rêverie et de fixation peuvent s'épanouir dans les interstices de ces circuits. Il est particulièrement important aujourd'hui de déterminer les possibilités créatives qui peuvent être générées par les nouvelles formes technologiques d'ennui (191).

Après avoir ainsi brièvement évoqué certains des enjeux des constructions contemporaines de la perception attentive, je souhaite revenir à la fin du XIXe siècle et entamer une réflexion beaucoup plus circonscrite sur les paradoxes implicites d'une conception de l'attention qui venait d'être adaptée aux idées de l'époque. En analysant un ensemble d'objets très différents de ceux qui ont été examinés dans ce chapitre, je retracerai la façon dont les conceptions normatives de l'attention ont intersecté les problèmes de synthèse cognitive et perceptive. En même temps, j'examinerai comment les notions d'attention subjective ont commencé à recouper l'idée de comportement et de fonctionnement

automatiques, relativement aux ruptures ou dissociations perceptives qui coïncident avec des expériences d'attention soutenue ou fixe. La question de l'automatisme est cruciale dans le cadre de la problématique spécifiquement moderne de l'attention : elle pose la notion d'états d'absorption qui ne sont plus liés à une intériorisation du sujet, à une intensification du sentiment d'ipséité. Ici, l'intériorité de ce que Hegel appelait romantisme n'est pas tant dépassée qu'elle est paradoxalement transformée en une condition d'externalisation. L'attention, en tant qu'interface sans profondeur, simule et déplace ce qui aurait pu être des états autonomes d'introspection ou un sens intime. La logique du spectacle prescrit la production d'individus séparés, isolés, mais non introspectifs.

Jonathan Crary, *Suspensions of Perception: Attention, Spectacle and Modern Culture*, 2000, traduit de l'américain par B. K.

1. Voir Jonathan Crary, *Techniques de l'observateur*, Delleveau, Dehors, 1994 [*Techniques of the Observer: On Vision and Modernity in the Nineteenth Century*, Cambridge, MIT Press, 1990]. À la suite de Foucault, j'utilise le mot de « classique » pour désigner les théories et les pratiques de la vision qui ont eu cours durant la période 1660-1800 et qui ont persisté sous des formes partielles jusqu'au XIXe siècle.

2. Comme mes amis et collègues le savent bien, je m'intéresse au problème historique et culturel de l'attention depuis la fin des années 1980 ; mon premier article sur la question est *Attention, Spectacle, Counter-Memory*, *October*, vol. 50, automne 1989, p. 97-107. Les premières sections du présent chapitre et certaines parties du chapitre 2 ont été publiées dans *Unbinding Vision* », *October* 68, été 1994, p. 21-44 ; *Attention and Modernity in the Nineteenth Century* a été inclus dans Caroline Jones et Peter Galison, (éds.), *Picturing Science, Producing Art*, New York, Routledge, 1998, p. 475-99.

3. Marx explique que, même dans les années 1840, la direction des usines avait compris que « le degré de vigilance et d'assiduité déjà obtenu des ouvriers était à peine susceptible d'élévation » et que le fait de raccourcir la journée de travail et donc de moins solliciter l'attention des ouvriers, entraînait une augmentation de la productivité. Voir Karl Marx, *Le Capital*, vol. 1, traduit par J. Roy, Maurice Lachatre et Cie, Paris, 1872-1875, p. 177. Voir, au sujet du passage de la discipline morale et de l'organisation paternaliste du travail dans la première moitié du XIXe siècle à une gestion plus rationalisée de la production et du temps, Michelle Perrot, *The Three Ages of Industrial Discipline in Nineteenth-Century France*, in John M. Merriman (éd.), *Consciousness and Class Experience in Nineteenth-Century France*, New York, Holmes and Meier, 1979, p. 149-68.

4. Gianni Vattimo, *The transparent Society*, traduit par David Webb, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1992, p. 14-5.

5. Emmanuel Kant, Critique de la raison pure, retraduite sur la première édition allemande ; contenant tous les changements faits par l'auteur dans la seconde édition, des notes, et une biographie de Kant, traduit par J. Tissot, t. 1, Paris, Ladrance, 1845, p. 134.

6. Victor Cousin se fait l'écho d'un sentiment plus large de consternation face à la montée de l'explication « psychologique » au sein de l'épistémologie : « Or une fois les lois de la raison abaissées à n'être plus que des lois relatives à la condition humaine, toute leur portée est circonscrite à la sphère de notre nature personnelle, et leurs conséquences les plus étendues, toujours marquées d'un caractère indélébile de subjectivité, n'engendrent que des croyances irrésistibles, si l'on veut, mais non des vérités indépendantes. » (Cousin, Fragments philosophiques, 3e éd., t. 1, Ladrance, 1838, p. 61.

7. Arthur Schopenhauer, Le monde comme volonté et comme représentation, traduit par Auguste Burdeau, Paris, Félix Alcan, 1912, p. 961.

8. Dans les années 1850, une série d'interprétations de Kant « a transformé les formes a priori en 'lois innées de l'esprit, dont le substrat était souvent neurologique, selon Klaus Kohnke, The Rise of Neo-Kantianism: German Academic Philosophy Between Idealism and Positivism, traduit par R. J. Hollingdale, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, p. 98. Kohnke fournit un examen précieux de la question persistante de l'«apriorité», notamment dans les travaux des néo-kantiens Alois Riehl et Hermann Cohen dans les années 1870.

9. G. Stanley Hall, Reaction Time and Attention in the Hypnotic State, Mind, vol. 8, n° 40, 1883, p. 171-82.

10. Oswald Kulpe, Outlines of Psychology (1893), traduit par Edward Bradford Titchener, Londres, Sonnenschein, 1895, p. 215.

11. Dans les années 1880, George Trumbull Ladd, professeur de psychologie à Yale, a suggéré que la « rétine » présentait une inadéquation : « De nombreuses images rétinienne admettent deux interprétations ou plus – le choix de telle ou telle de ces interprétations dépend de diverses circonstances qui ne peuvent peut-être pas toutes être définies avec précision... Toute personne habituée à étudier l'effet des points et des contours colorés qui apparaissent dans l'image

vue les yeux fermés par la propre lumière de la rétine sait combien l'interprétation donnée à cette image est apparemment incohérente. C'est particulièrement vrai lorsque l'attention est quelque peu relâchée, comme par exemple lorsque l'on s'enfonce dans la rêverie ou le sommeil. Une grande partie de la matière dont sont faits les phénomènes oniriques peut être suggérée et contrôlée par l'état du « champ rétinien ». Dans tous ces cas, il suffit d'une attention plus aiguë et d'une vision plus objective des choses pour dissiper l'illusion et nous faire prendre conscience de l'étroitesse du schéma, pour ainsi dire, à partir duquel, par association et reproduction, nous avons construit nos représentations des sens » (Ladd, Elements of Physiological Psychology, New York, Scribner's, 1887), p. 446-7) ; nous soulignons.

12. Max Nordau, Dégénérescence (1892), traduit par Auguste Dietrich, t. 1, 2e éd., Paris, Félix Alcan, 1894, p. 100, 102. L'ouvrage de Nordau avait été précédé de nombreuses études plus « scientifiques »

sur le sujet. La dégénérescence mentale, y compris le manque d'attention, est abordée dans le contexte de processus cosmiques et involutifs plus vastes dans Henry Maudsley, *Body and Will*, New York, Appleton, 1884. Ces deux textes sont examinés dans Daniel Pick, *Faces of Degeneration: A European Disorder*, c. 1848-1918, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

13. James Cappie, *Some Points in the Physiology of Attention, Belief and Will*, *Brain*, vol. 9, n° 2, juillet 1886, p. 201.

14. Augustin caractérise l'attention humaine par rapport à sa temporalité essentielle, qu'il oppose à la connaissance divine : « Car il ne passe point d'une pensée à une autre, lui dont le regard incorporel embrasse tous les objets comme simultanés. Il connaît le temps d'une connaissance indépendante du temps, comme il meut les choses temporelles sans subir aucun mouvement temporel. » (*La Cité de Dieu*. Texte établi par Raulx, L. Guérin & Cie, 1869, Œuvres complètes de Saint Augustin, t. XIII, p. 236). Certains éléments augustinien réapparaissent beaucoup plus tard dans l'examen de Malebranche de l'attention, examen qui est par ailleurs un produit du milieu intellectuel cartésien de la France de la fin du XVIIe siècle. Dans l'une des grandes tentatives européennes d'élaboration d'une ontologie de la perception, Malebranche souligne que l'attention présente une ambivalence fondamentale parce qu'elle est trop liée aux passions et aux sens, qui peuvent détourner l'esprit de « la contemplation des vérités purement intelligibles ». « Comme il n'est pas possible que l'âme soit sans passions, sans sentiment ou sans quelque autre modification particulière, il faut faire de nécessité vertu et tirer, même de ces modifications, des secours pour se rendre plus attentifs » (Malebranche, *La Recherche de la vérité*, Paris, Charpentier, 1842 [1675], p. 467). Dans son essai *Temps et création*, Cornelius Castoriadis examine l'importance de l'attention pour la conception du temps subjectif chez Augustin et Husserl (in Cornelius Castoriadis, *Les carrefours du labyrinthe*. III : Le monde morcelé, Paris, Seuil, 1990).

15. L'examen de Descartes de l'admiration ou émerveillement dans « *Les Passions de l'âme* » définit certaines des conditions d'un régime historique d'attention fondamentalement différent. Voir *The Philosophical Writings of Descartes*, vol. 1, traduit par John Cottingham et al., Cambridge, Cambridge University Press, 1985, p. 354-6 : « De l'émerveillement, en particulier, nous pouvons dire qu'il est utile en ce qu'il nous fait apprendre et retenir dans notre mémoire des choses dont nous étions auparavant ignorants. Car nous ne nous étonnons que de ce qui nous paraît inhabituel et extraordinaire... Quand quelque chose d'inconnu pour nous se présente à notre intellect ou nos sens pour la première fois, cela ne nous fait pas la retenir dans notre mémoire, à moins que l'idée que nous nous en faisons soit renforcée dans notre cerveau par quelque passion, ou peut-être aussi par une application de notre intellect telle qu'il est fixé par notre volonté dans un état particulier d'attention et de réflexion. » Pour une superbe présentation de cette tradition d'admiration/émerveillement, voir Lorraine Daston, *Curiosity in Early Modern Science, Word and Image*, vol. 11, n° 4, octobre-décembre 1995, p. 391-404, en particulier p. 401 : « Les philosophes naturels du XVIIe siècle associaient régulièrement 'curieux' et 'industrieux', 'attention' et 'application'. Au milieu du XVIIIe siècle, c'était devenu le critère moral qui permettait de distinguer le savant sérieux de l'amateur frivole, car seul le premier était capable de convertir une 'noble curiosité' en un 'travail et une application continue' par 'l'utilisation de l'attention'... L'attention inébranlable et pénétrante que l'investigation scientifique était censée exiger se relâchait sans curiosité et la curiosité était déclenchée par l'émerveillement. L'attention portée à son

comble équivalait à une possession intellectuelle. » Voir également l'historicisation de la curiosité et de l'attention dans Krzysztof Pomian, *Collectors and Curiosities: Paris and Venice 1500-1800*,

traduit par Elizabeth Wiles-Portier, Cambridge, Polity, 1990, p. 57-64 [Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVI<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle. Collection Bibliothèque des Histoires, Paris, Gallimard, 1987] ; Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the Order of Nature 1150-1750*, New York, Zone Books, 1998, p. 311-28.

16. Se référant aux travaux d'Albrecht von Haller, de Thomas Hartley et d'autres, Karl M. Figlio a résumé un modèle clé de la pensée épistémologique du XVIII<sup>e</sup> siècle : « la compréhension s'est construite à partir de sensations combinées par association. Les sensations étaient focalisées par l'attention, ce qui permettait la comparaison des idées qui en découlaient. C'est dans la comparaison et l'évaluation de deux ou plusieurs idées que résidait l'essence de la raison et du jugement. L'imagination et la mémoire impliquaient la présentation, en l'absence d'impressions extérieures, d'idées déjà conservées dans le système sensoriel commun. Dans toutes ces opérations, l'esprit était déterminé dans ses actions par les impressions qui lui étaient imposées. » (Karl M. Figlio, « Theories of Perception and the Physiology of Mind in the Late Eighteenth Century », *History of Science*, vol. 13, n° 3, 1975, p. 197 ; nous soulignons).

17. Etienne Bonnot de Condillac, *Essay on the Origin of Human Knowledge*, in *Philosophical Writings of Etienne Bonnot, Abbé de Condillac*, vol. 2, traduit par Franklin Philip, Hillsdale, N.J., Lawrence Erlbaum, 1987 [Essai sur l'origine des connaissances humaines, 1746], p. 441-55. Sur la fonction d'unification comme rôle fondamental de la raison, voir Ernst Cassirer, *The Philosophy of the Enlightenment*, Princeton, Princeton University Press, 1951, p. 21-7. Voir aussi l'examen du modèle « théâtral » de l'attention et des autres opérations mentales élaboré par Condillac dans Suzanne Gearhart, *The Open Boundary of History and Fiction*, Princeton, Princeton University Press, 1984, p. 1699.

18. Dans les mille et quelques pages de son Essai, John Locke ne mentionne que brièvement l'attention, en tant que sous-composante de la faculté de rétention. « L'attention et la répétition servent beaucoup à fixer les idées dans la mémoire » (Essai sur l'entendement humain, Amsterdam, 1735, p. 104) ; « [l]orsqu'on réfléchit sur les idées qui se présentent d'elles-mêmes... et qu'on les enregistre, pour ainsi dire, dans la Mémoire, c'est l'Attention » (ibid., p. 173). Voir l'examen par Michael Baxandall de l'attention par rapport aux peintures de Chardin et à la notion de clarté chez Locke dans *Patterns of Intention: On the Historical Explanation of Pictures*, New Haven, Yale University Press, 1985, p. 74-104.

19. Voir, par exemple, Gardner Murphy et Joseph K. Kovach, *Historical Introduction to Modern Psychology*, 3e éd., San Diego, Harcourt, Brace, Jovanovich, 1972, p. 23-4. Voir également l'aperçu historique dans Gary Hatfield, *Attention in Early Scientific Psychology*, in Richard D. Wright (éd.), *Visual Attention*, Oxford, Oxford University Press, 1998, qui constate « à la fois une continuité et une divergence dans la recherche sur l'attention au cours des 250 dernières années » (p. 24).

20. L'importance de Maine de Biran pour notre propos réside dans le fait qu'il a anticipé certaines notions du XIX<sup>e</sup> siècle sur l'attention. Dans un sens, son concept d'attention fait clairement partie d'un ensemble de connaissances antérieures dans lequel l'attention n'est qu'une faculté parmi d'autres, toutes aussi importantes et interdépendantes, comme le jugement, la mémoire, la perception, la

méditation. Mais le fait que Maine de Biran repense la catégorie de l'apperception lui offre une nouvelle compréhension de la nature même de l'intuition et le conduit à une conception mobile et dynamique de la volonté, en particulier de son intégration dans l'activité motrice, qui a des affinités cruciales avec l'assimilation de l'attention à la volonté à la fin du XIXe siècle. Voir, par exemple, Pierre Maine de Biran, *De l'apperception immédiate* (1807 ; Paris, J. Vrin, 1963). Voir aussi mon examen des conceptions de Maine de Biran et de la problématisation de l'intériorité au début du XIXe siècle dans *Techniques de l'observateur*, p. 72-3.

21. Jan Goldstein, *Foucault and the Post-Revolutionary Self*, in Jan Goldstein (éd.), *Writing of History*, Oxford, Blackwell, 1994, p. 102. Voir également l'importante thèse connexe de Goldstein dans *The Advent of Psychological Modernism in France: An Alternative Narrative*, in Dorothy Ross (éd.), *Modernist Impulses in the Human Sciences*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1994, p. 190-209.

22. La non-pertinence de Bain, de Mill et de l'associationnisme en général dans les années 1880 est signalée de manière concluante par l'article *Psychology* de James Ward dans la neuvième édition de l'*Encyclopedia Britannica*, dans lequel l'attention et la volition sont présentées comme des catégories essentielles. La place de l'attention dans la pensée de Thomas Reid, Dugald Stewart et James Mill est distinguée des spéculations et des recherches modernes dans Charlton Bastian, *Les processus nerveux dans l'attention et la volition*, *Revue philosophique*, n° 32, avril 1892, p. 353-84.

23. Mead, dans son ouvrage intitulé *Mind, Self, and Society*, Chicago, University of Chicago Press, 1934, p. 95-6, explique que « la psychologie de l'attention a évincé la psychologie de l'association ».

24. Henry Maudsley, *The Physiology of Mind*, New York, D. Appleton, 1883, p. 310.

25. William B. Carpenter, *Principles of Human Physiology*, Philadelphie, Blanchard and Lea, 1853, p. 780 ; *ibid.*, *Principles of Mental Physiology*, 4e éd., Londres, Kegan Paul, 1896 [1874], p. 130-1. Voir l'évaluation de l'importance historique de Carpenter dans Edward S. Reed, *From Soul to Mind: The Emergence of Psychology from Erasmus Darwin to William James*, New Haven, Yale University Press, 1997, p. 76-80 ; voir aussi l'examen des vues de Carpenter dans Alison Winter, *Mesmerized: Powers of Mind in Victorian England*, Chicago, University of Chicago Press, 1998, p. 287-305.

26. Edward Bradford Titchener, *Experimental Psychology: A Manual of Laboratory Practice*, vol.

1, New York, Macmillan, 1901, p. 186. Ailleurs, Titchener affirme que « la psychologie expérimentale de la fin du XIXe siècle a découvert l'attention » et a reconnu « son statut distinct et son importance fondamentale » ; « la doctrine de l'attention est la clé de tout le système psychologique » (Titchener, *Lectures on the Elementary Psychology of Feeling and Attention*, New York, Macmillan, 1908, p. 171).

27. Parmi les très nombreux ouvrages qui traitent de ce sujet à cette époque, citons William James,

*The Principles of Psychology*, vol. 1, New York, Dover, 1950 [1890 ; *Précis de psychologie*, traduit par E. Baudin et G. Bertier, Paris, Marcel Rivière, 1909 ; il s'agit d'une traduction partielle], p. 402-58 ; Théodule Ribot, *La psychologie de l'attention*, Paris, Félix Alcan, 1889 ; Wilhelm Wundt, *Grundzüge der physiologischen Psychologie*, vol. 2, Leipzig, Englemann, 1880 [1874], p. 205-13 ; Titchener,

Experimental Psychology, p. 186-328 ; Henry Maudsley, op. cit., p. 310-24 ; Oswald Külpe, Outlines of Psychology, Arno Press, 1895, p. 423-54 ; Carl Stumpf, Tonpsychologie, vol. 2, Leipzig, S. Hirzel, 1890, p. 276-317 ; F. H. Bradley, Is There Any Special Activity of Attention ?, Mind, vol. 11, n° 53, 1886, p. 305-23 ; Angelo Mosso, Fatigue, traduit par Margaret Drummond, New York, G. P. Putnam's Sons, 1904 [1891], p. 177-208 ; Lemon Uhl, Attention, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1890 ; Ladd, Elements of Physiological Psychology, p. 480-97, 537-47 ; Eduard von Hartmann, Philosophy of the Unconscious, traduit par William C. Coupland, New York, Harcourt Brace, 1931 [1868], p. 105-8 ; G. Stanley Hall, op. cit. ; Georg Elias Muller, Zur Theorie der sinnlichen Aufmerksamkeit, Leipzig, A. Edelmann, 1873 ; James Sully, The Psycho-Physical Processes in Attention, Brain, vol. 13, 1890, p. 145-64 ; John Dewey, Psychology, New York, Harper, 1886, p. 132-55 ; Hermann Ebbinghaus, Grundzüge der Psychologie, vol. 1, Leipzig, Veit, 1905, p. 601-33 ; Henri Bergson, Matter and Memory, traduit par W. S. Palmer et N. M. Paul, New York, Zone Books, 1988 [Matière et mémoire, 1896], p. 98-107 ; Theodor Lipps, Grundtatsachen des Seelenlebens, Bonn, M. Cohen, 1883, p. 128-39 ; Léon Marillier, Remarques sur le mécanisme de l'attention, Revue philosophique, t. 27, 1889, p. 566-87 ; Charlton Bastian, op. cit. ; James McKeen Cattell, Mental Tests and Their Measurement, Mind, vol. 15, 1890, p. 373-80 ; Josef Clemens Kreibitz, Die Aufmerksamkeit als Willenserscheinung, Vienne, Alfred Holder, 1897 ; Walter B. Pillsbury, Attention, Londres, Sonnenschein, 1908 [1906] ; J. W. Slaughter, The Fluctuations of Attention in Some of Their Psychological Relations, American Journal of Psychology, vol. 12, n° 3, 1901, p. 314-34 ; Sante De Sanctis, L'attenzione e i suoi disturbi, Rome, Tip. dell'Unione Coop. Edit., 1896 ; Heinrich Obersteiner, Experimental Researches on Attention, Brain, vol 1, n°4, 1879, p. 439-53 ; Pierre Janet, Etude sur un cas d'aboulie et d'idées fixes, Revue philosophique de la France et de l'Étranger, t. 31, 1891, p. 258-87, 382-407 ; Theodor B. Hyslop, Mental Psychology Especially in Its Relations to Mental Disorders, Londres, Churchill, 1895, p. 291-304 ; William B. Carpenter, Principles of Mental Physiology, New York, D. Appleton, 1886 [1874], p. 130-147 ; Giuseppe Sergi, La psychologie physiologique, Paris, Félix Alcan, 1888 [1885], p. 237-48 ; Theodor Ziehen, Introduction to Physiological Psychology, traduit par C. C. van Liew, Londres, Sonnenschein, 1892, p. 206-14 ; Cappie, op. cit. ; James R. Angell et Addison W. Moore, Reaction Time: A Study in Attention and Habit, Psychological Review, vol. 3, n° 3, 1896, p. 245-58 ; Alfons Pilzecker, Die Lehre von sinnliche Aufmerksamkeit, Munich, Akademische Buchdruckerei von F. Straub, 1889 ; André Lalande, Sur un effet particulier de l'attention appliquée aux images, Revue philosophique de la France et de l'Étranger, t. 35, mars 1893, p. 284-7 ; John Grier Hibben, Sensory Stimulation by Attention, Psychological Review, vol. 2, n° 4, juillet 1895, p. 369-75 ; Jean-Paul Nayrac, Physiologie et psychologie de l'attention, Paris, Félix Alcan, 1906 ; Charles S. Peirce, Some Consequences of Four Incapacities, in id., Selected Writings, Philip P. Wiener (éd.), New York, Dover, 1958 [1868], p. 39-72 ; Sigmund Freud, Project for a Scientific Psychology, in The Origins of Psycho-analysis, traduit par Eric Mosbacher et James Strachey, New York, Basic Books, 1954, p. 415-45 ; Edmund Husserl, Logical Investigations, vol. 1 (1899-1900), traduit par J. N. Findlay, New York, Humanities Press, 1970, p. 374-86.

28. Comme je l'ai déjà dit, j'utilise le mot de « perception » pour désigner la vision, l'ouïe, le toucher, ou un amalgame de plusieurs sens. Parmi les études récentes sur l'importance de l'auditif dans les problématisations de la modernité, citons Douglas Kahn, Introduction: Histories of Sound Once Removed, in Douglas Kahn et Gregory Whitehead (éds.), Wireless Imagination: Sound, Radio and the Avant-Garde, Cambridge, MIT Press, 1992, p. 1-29 ; Steven Connor, The Modern Auditory I, in Roy Porter

(éd.), *Rewriting the Self: Histories from the Renaissance to the Present*, Londres, Routledge, 1997, p. 203-23 ; et Michel Chion, *L'audio-vision : Son et image au cinéma*, Armand Colin, 2013. Voir, au sujet de l'historicisation du son, Walter J. Ong, *The Presence of the Word*, New Haven, Yale University Press, 1967, p. 111-91. Voir aussi les remarques sur l'importance de l'attention auditive dans Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, *Fantasy and the Origins of Sexuality*, *International Journal of Psychoanalysis*, vol. 49, n° 1, 1968, p. 10 : « L'audition, lorsqu'elle se produit, rompt la continuité d'un champ perceptif indifférencié et, en même temps, est un signe (le bruit attendu et entendu dans la nuit) qui met le sujet dans la position de devoir répondre à quelque chose. Dans cette mesure, le prototype du signifiant se trouve dans la sphère auditive, même s'il existe des correspondances dans les autres registres perceptifs. »

29. Voir Jerome Bruner et Carol Feldman, *Metaphors of Consciousness and Cognition in the History of Psychology*, in David E. Leary, *Metaphors in the History of Psychology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 230-8.

30. De toute évidence, nombre des penseurs pour lesquels l'attention était un problème représentaient des positions intellectuelles et philosophiques dissemblables, voire totalement irréconciliables, comme Wundt et Mach, Dilthey et Ebbinghaus, Freud et Janet, Delboeuf et Binet, Helmholtz et Hering, etc. Même plusieurs décennies après le début du XXe siècle, il y a eu une prise de conscience générale de l'absence d'un examen empirique convaincant de ce problème. La conclusion qu'y a apporté George Herbert Mead dans *The physiology of attention is still a dark continent*, in op. cit., p. 25, en est un exemple.

31. John Dewey, op. cit., p. 134.

32. La conception de Hegel de l'attention comme « commencement de l'éducation de l'esprit » (*Philosophie de l'esprit*, t. 2, traduit par A. Véra, Paris, Germer Baillière, 1869, p. 129) fait clairement partie d'un ensemble plus ancien de modèles. Cependant, son intuition de la division et de la perte de subjectivité dans l'attention pose les conditions d'une conceptualisation nettement moderne, qui tourne autour du problème de la sélectivité et de l'exclusion : « Mais il ne s'ensuit pas que l'attention est quelque chose de léger. Tout au contraire, elle exige un effort, parce que quand on veut saisir un objet il faut faire abstraction de mille autres objets qui s'agitent dans sa tête, de tous ses autres intérêts, en un mot, de toutes choses, même de sa personne ; et pendant qu'on tient en bride ses pensées vaines, qui portant un jugement hâtif sur l'objet empêchent celui-ci de se présenter sous son véritable aspect, on doit pénétrer dans la nature de l'objet, on doit laisser à l'objet sa prédominance, ou bien on doit se fixer sur lui, et cela sans y arrêter ses propres réflexions. L'attention contient, par conséquent, la négation de la substitution de soi-même à la chose, et son absorption dans celle-ci. » (ibid., p. 130-1)

33. Sigmund Freud, op. cit., p. 417.

34. Les travaux de Tom Gunning ont été importants pour démontrer que l'un des éléments formateurs d'une culture visuelle de masse moderne en Occident, telle qu'elle a pris forme à la fin des années 1880 et dans les années 1890, était une technologie d'« attraction ». Dans son examen des débuts du cinéma, Gunning démontre que ce qui était en jeu n'était pas principalement la représentation, l'imitation, la narration ou la mise à jour des formes théâtrales. Il s'agissait plutôt d'une stratégie visant à attirer un



spectateur attentif : « Des comédiens qui sourient à la caméra aux courbettes et gestes constants des prestidigitateurs dans les films de magie, c'est un cinéma qui affiche sa visibilité, prêt à rompre un monde fictif fermé sur lui-même pour avoir une chance de solliciter l'attention du spectateur » (Gunning, *The Cinema of Attractions: Early Film, Its Spectator, and the Avant-Garde*, in Thomas Elsaesser [éd.], *Early Cinema: Space, Frame, Narrative*, Londres, BFI, 1990, p. 57).

35. Voir, au sujet du statut particulier de la psychologie au XIXe siècle et de sa relation spéciale avec la philosophie, Katherine Arens, *Structures of Knowing: Psychologies of the Nineteenth Century*, Dordrecht, Kluwer, 1989 ; Elmar Holenstein, *Die Psychologie als eine Tochter von Philosophie und Physiologie*, in Ernst Florey et Olaf Breidbach (éd.), *Das Gehirn, Organ der Seele ? Zur Ideengeschichte der Neurobiologie*, Berlin, Akademie Verlag, 1993, p. 289-308 ; David E. Leary, *The Philosophical Development of the Conception of Psychology in Germany*, *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 14, n° 2, 1978, p. 113-21.

36. Fechner a explicitement reconnu le manque de fiabilité intrinsèque des témoignages subjectifs et la variabilité de l'attention elle-même, mais, grâce à ce qu'il a appelé « la méthode de l'erreur moyenne », il a rendu le manque de fiabilité des sujets humains entièrement compatible avec les calculs statistiques basés sur de très grandes quantités de données.

37. « Si le moindre stimulus était efficace, nous devrions ressentir un mélange infini et une variété infinie de sensations légères de toutes sortes à tout moment, puisque des stimuli minimaux de tous types nous entourent constamment. Or, il n'en est rien. Le fait que chaque stimulus doit d'abord atteindre un certain seuil avant d'éveiller une sensation fait que, jusqu'à un certain point, l'homme n'est pas perturbé par les stimulations extérieures... Outre que nous sommes préservés des perceptions indésirables et étranges parce que tout stimulus échappe à la perception lorsqu'il est inférieur à un certain seuil, l'impossibilité de remarquer les différences de stimulus en dessous d'un certain seuil assure un état de perception uniforme » (Gustav Fechner, *Elements of Psychophysics*, traduit par Helmut Adler, New York, Holt, Rinehart, 1966, p. 208). Voir les remarques sur l'importance culturelle de Fechner dans Dolf Sternberger, *Panorama of the Nineteenth Century*, traduit par Joachim Neugroschel, New York, Urizen, 1977, p. 211-2.

38. Voir, par exemple, Sigmund Freud, *Beyond the Pleasure Principle*, traduit par James Strachey, New York, Norton, 1961 [1920 ; *Au-delà du principe de plaisir*, traduit par Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, Éditions Payot, Paris, 1981], p. 2-4.

39. Voir l'examen approfondi des problèmes scientifiques et philosophiques soulevés par les modèles de sensation de la fin du XIXe siècle dans Emile Meyerson, *Identity and Reality*, traduit par Kate Loewenberg, New York, Dover, 1962 [1908], p. 291-307.

40. Voir, au sujet de la transformation technologique de la physiologie et de la psychologie au XIXe siècle, Timothy Lenoir, *Models and Instruments in the Development of Electrophysiology, 1845-1912*, *Historical Studies in the Physical and Biological Sciences*, vol. 17, n° 1, 1986, p. 1-54. Voir les remarques suggestives sur la possibilité d'une histoire culturelle de l'électricité « qui traiterait des manières

spécifiques dont elle a façonné la subjectivité » dans Felicia McCarren, *The 'Symptomatic Act' circa 1900: Hysteria, Hypnosis, Electricity, Dance*, *Critical Inquiry*, vol. 21, n° 4, été 1995, p. 763.

41. Voir, au sujet de l'importante problématisation historique de l'« objectivité mécanique » au XIXe siècle et de l'orientation connexe de l'observateur « au-delà des limites des sens humains », Lorraine Daston et Peter Galison, *The Image of Objectivity*, *Representations*, n° 40, automne 1992, p. 81-128.

42. William James (*Précis...*, p. 15) était cependant convaincu qu'un nouveau-né pouvait éprouver une « sensation parfaitement pure » dans les premiers jours de sa vie. L'une de ses phrases les plus mémorables est celle où il explique que le « chaos énorme, éblouissant, bourdonnant » que ressent le nouveau-né « se fond » rapidement en une intuition unifiée et homogène de l'espace (*ibid.*, p. 20).

43. Charles Sanders Peirce, *op. cit.*, p. 56-62.

44. Voir, au sujet de la reconceptualisation de l'objectivité scientifique par Mach et de la désintégration parallèle du sujet dans Theodore Porter, *The Death of the Object: Fin-de-Siecle Philosophy of Physics*, in Ross (éd.), *Modernist Impulses in the Human Sciences 1870-1930*, p. 128-51.

45. Voir, au sujet de Wundt et des débuts du laboratoire de psychologie, Kurt Danziger, *Constructing the subject: Historical Origins of Psychological Research*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 17-33. Voir également Didier Deleule, *The Living Machine: Psychology as Organology*, in Jonathan Crary et Sanford Kwinter (éds.), *Incorporations*, New York, Zone Books, 1992, p. 203-33. Certains contestent l'antériorité du laboratoire de Wundt sur le « laboratoire » que William James avait installé dans le Laurence Hall de Harvard en 1875, où il a fait des démonstrations devant ses étudiants, mais n'a pas mené ou lancé de programme de recherche expérimentale soutenu.

46. Les études sur l'attention, comme la quasi-totalité des travaux importants de la psychologie expérimentale à la fin du XIXe siècle, impliquaient évidemment le recours à des sujets humains présentant des caractéristiques démographiques et sociologiques spécifiques telles que l'âge, le sexe, la classe sociale. Il est bien connu, par exemple, que, au cours des dix premières années de fonctionnement du laboratoire de Wundt à Leipzig, ses sujets étaient presque exclusivement ses propres étudiants masculins. Il en était de même pour les travaux de James McKeen Cattell à l'université de Columbia dans les années 1890. Voir Kurt Danziger, *A Question of Identity: Who Participated in Psychological Experiments*, in Jill G. Morawski (éd.), *The Rise of Experimentation in American Psychology*, New Haven, Yale University Press, 1998., p. 35-52.

47. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, vol. 2 : *L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984, p. 10.

48. Voir Fredric Jameson et Anders Stephanson, *Regarding Postmodernism: A Conversation with Fredric Jameson*, in Douglas Kellner (éd.), *Postmodernism, Jameson, Critique*, Washington, D.C. : Maisonneuve Press, 1989, p. 43-74, en particulier p. 46.

49. Hermann von Helmholtz, *Optique physiologique*, traduit par Emile Javal et N. Th. Klein, Paris, Victor Masson et Fils, 1867, p. 969.

50. La photographie, dont le développement coïncide historiquement avec l'accélération du capitalisme au XIXe siècle, est liée à l'émergence de nouveaux rythmes de réceptivité attentive.

Par exemple, Victor Burgin, insistant sur la différence fondamentale entre la façon dont les photographies et la peinture sont observées, parle de « la gêne qui accompagne la contemplation prolongée d'une photographie » dans *Looking at Photographs*, in Victor Burgin (éd.), *Thinking Photography*, Londres, Macmillan, 1982, p. 142-53.

51. Max Nordau, op. cit., t. 2, p. 532-3.

52. Voir l'important essai sur Edison dans Thomas P. Hughes, *Networks of Power: Electrification in Western Society (1880-1930)*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1983, p. 18-78. « Edison a conceptualisé du point de vue holistique les problèmes liés à la croissance des réseaux et s'est efforcé de les résoudre » (p. 18).

53. Raymond Williams, *Television: Technology and Cultural Form*, New York, Schocken, 1975, p. 25.

54. Pour un précieux exposé généalogique dans lequel la préhistoire du cinéma et de la télévision se chevauchent à partir des années 1850, voir Siegfried Zielinski, *Audiovisionen: Kino und Fernsehen als Zwischenspiele in der Geschichte*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1989, p. 19-93.

55. Il convient de mentionner ici d'autres figures marquantes du XIXe siècle. Werner von Siemens a certainement conceptualisé avant Edison un nouvel espace économique et social fondé sur la quantification et la distribution de l'énergie. Lord Kelvin a joué un rôle très important dans la mondialisation de la communication télégraphique et, par la suite, dans la marchandisation et la commercialisation de l'énergie électrique en Angleterre. Voir Crosbie Smith et M. Norton Wise, *Energy and Empire: A Biographical Study of Lord Kelvin*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 649–722. Le caractère unique de l'entreprise d'Edison réside dans le fait qu'il a compris que les composantes d'une culture de masse naissante (le cinéma, la photographie, le son enregistré) faisaient partie du même territoire abstrait sur lequel circulaient indifféremment des unités d'énergie.

56. Andre Millard, *Edison and the Business of Invention*, Baltimore, Johns Hopkins University Press examine les travaux d'Edison à la fois par rapport à leurs origines dans les pratiques artisanales préindustrielles des ateliers de fabrication de machines et par rapport à leur position essentielle dans la « deuxième révolution industrielle », qui s'est déroulée des années 1870 à la Première Guerre mondiale.

1990. Voir, au sujet de l'émergence historique des modèles d'intégration verticale dans les années 1880, Giovanni Arrighi, *The Long Twentieth Century: Money, Power and the Origins of Our Times*, New York, Verso, 1994, p. 285-9.

57. Neil Postman cite l'invention antérieure du télégraphe, dans les années 1840, comme un précédent dans la création d'« un monde d'informations anonymes et décontextualisées. Le télégraphe a également relégué l'histoire au second plan et amplifié le présent instantané et simultané ». Le fait que l'émergence de ce « présent » perpétuel ait entraîné une réorganisation du sujet percevant est symboliquement signalé par ce que certaines autorités considèrent comme étant la première

transmission de Samuel F. B. Morse : « Attention Universe. » Voir Neil Postman, *The Disappearance of Childhood*, New York, Delacorte Press, 1982, p. 68-72.

58. Voir, pour un examen plus approfondi de cet héritage de l'œuvre d'Edison au XXe siècle, mon article intitulé *Mabuse and Mr. Edison*, in Kerry Brougher (éd.), *Art and Film since 1945: Hall of Mirrors*, New York, Monacelli Press, 1996, p. 262-79. Voir, pour quelques analyses détaillées récentes de l'adaptation pratique subjective rendue nécessaire par l'accélération de l'innovation technologique, Edward Tenner, *Why Things Bite Back: Technology and the Revenge of Unintended Consequences*, New York, Knopf, 1996, p. 161-209 ; Gene I. Rochlin, *Trapped in the Net: The Unanticipated Consequences of Computerization*, Princeton, Princeton University Press, 1997, p. 29-32 ; David Shenk, *Data Smog: Surviving the Information Glut*, New York, Harper Collins, 1997, p. 35-50.

59. Tout au long du XXe siècle, diverses perspectives philosophiques et psychologiques ont contesté la pertinence, voire l'importance, de ce problème. Voir, par exemple, la dévalorisation de l'attention en tant que problème dans Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la Perception*, Paris, Gallimard, 1945, 1962, p. 20-33. Depuis le milieu du XXe siècle, de nombreuses études empruntent à la théorie de l'information les notions de traitement cognitif et de capacité d'un canal. La « théorie du filtre » exposée par Donald Broadbent dans son ouvrage *Perception and Communication* (New York, Pergamon, 1958) constitue une analyse de l'attention qui fait autorité. Voir, pour un aperçu des travaux récents, Harold E. Pashler, *The Psychology of Attention*, Cambridge, MIT Press, 1998 et les positions de recherche représentées dans Raja Parasuraman et D. R. Davies (éds.), *Varieties of Attention*, Orlando, Academic Press, 1984. Voir également Julian Hochberg, *Attention, Organization and Consciousness*, in D. I. Mostofsky (éd.), *Attention: Contemporary Theory and Analysis*, New York, Appleton Century Crofts, 1970 ; Alan Allport, *Visual Attention*, in Michael Posner (éd.), *Foundations of Cognitive Science*, Cambridge, MIT Press, 1989, p. 631-82 ; A. H. C. Van der Heijden, *Selective Attention in Vision*, Londres, Routledge, 1992 ; Gerald Edelman, *Bright Air, Brilliant Fire: On the Matter of Mind*, New York, Basic Books, 1992, p. 137-44 ; Stephen M. Kosslyn, *Image and Brain: The Resolution of the Imagery Debate*, Cambridge, MIT Press, 1994, p. 87-104 ; Patricia Smith Churchland, *Neurophilosophy: Toward a Unified Science of the Mind-Brain*, Cambridge, MIT

Press, 1986, p. 474-8. Une série d'approches sociologiques et anthropologiques est rassemblée dans Michael A. Chance et Roy R. Larsen (éds.), *The Social Structure of Attention*, Londres, John Wiley and Sons, 1976.

60. Voir L. S. Hearnshaw, *The Shaping of Modern Psychology*, Londres, Routledge, 1987, p. 206-9. Le terme « vigilance » a été employé pour la première fois par le neurologue Henry Head pour décrire l'état du système nerveux propice à des réponses rapides et adéquates. Il a été adopté par Mackworth, le psychologue de Cambridge, dans ses études de guerre sur la surveillance visuelle et auditive et défini par lui comme « un état de préparation à la détection et à la réponse à certains petits changements spécifiques survenant à des intervalles de temps aléatoires dans l'environnement ».

61. Karl R. Popper et John C. Eccles, *The Self and Its Brain*, New York, Springer, 1977, p. 361-2.

Les auteurs examinent la manière dont l'activité sélective de l'attention donne « une unité aux expériences les plus transitoires ». Ils suggèrent que la cohérence vécue et le « caractère de gestalt » de la conscience proviennent non pas d'une synthèse neurophysiologique, mais du caractère intégrateur de l'esprit conscient de soi.

62. Antonio R. Damasio, *Descartes' Error: Emotion, Reason and the Human Brain*, New York, Putnam, 1994, p. 197.

63. Voir, par exemple, Michael I. Posner et Stanislas Dehaene, *Attentional Networks*, Trends in Neurosciences, vol. 17, n° 2, 1994, p. 75 : « L'étude de l'attention est un domaine de recherche important depuis l'apparition de la psychologie à la fin des années 1800. Cependant, la question de savoir s'il existe des mécanismes cérébraux distincts qui sous-tendent l'attention reste controversée. L'attention ne donne pas lieu à une expérience qualitative unique comme la vision ou le toucher, pas plus qu'elle ne produit automatiquement des réponses motrices. Le fait que nous semblons être capables de sélectionner des stimuli sensoriels, des informations dans la mémoire ou des réponses motrices n'indique peut-être pas l'existence d'un système d'attention distinct, puisque tous les systèmes cérébraux jouent un rôle dans la sélection ».

64. On peut trouver une approche différente du problème de l'attention, éloignée des préoccupations historiques de ce livre, dans certains domaines de la philosophie analytique du XXe siècle, où des distinctions sont faites entre divers concepts tels que l'« observation », l'« intérêt », la « conscience » et la « pleine conscience ». Voir, par exemple, l'examen des « concepts d'attention » dans Gilbert Ryle, *The Concept of Mind*, Londres, Hutchinson, 1949, p. 135-44. Pour Ryle, il faut entendre par « attention » la tendance à « remarquer, prendre soin, prêter attention, appliquer son esprit, se concentrer, mettre du cœur à l'ouvrage, penser à ce que l'on fait, être alerte, s'intéresser, être attentif, étudier et essayer ». Voir également, pour un aperçu général, A. R. White, *Attention*, Oxford, Blackwell, 1964.

65. À la fin des années 1870, l'inattention avait été largement associée à toute une série de comportements liés à la sociopathie, par exemple chez Cesare Lombroso, *L'homme criminel: Étude anthropologique et médico-légale*, traduit par G. Regnier et A. Bournet, Paris, Félix Alcan, 1887 [1876], p. 424-6. L'un des premiers exposés sociologiques complets sur l'attention est Théodule Ribot dans son ouvrage *Psychologie de l'attention* (1889), dans lequel les considérations relatives à la race, au sexe, à la nationalité et à la classe sociale sont au centre de l'analyse. Ribot range parmi ceux qui sont « incapables de travail soutenu » (*Psychologie de l'attention*, 2e éd., Paris, Félix Alcan, 1894, p. 62) les enfants, les prostituées, les sauvages, les vagabonds et les Sud-Américains. Ce livre est l'une des sources des réflexions de Max Nordau sur l'attention dans *Dégénérescence* (1892). Cependant, certains chercheurs influents, comme le clinicien viennois Heinrich Obersteiner (*Experimental Researches on Attention*, Brain, vol. 1, n° 4, janvier 1879, p. 439-53), dont les travaux étaient largement cités, prétendaient que les capacités d'attention n'étaient pas liées au sexe : « En ce qui concerne le sexe, on peut affirmer qu'il ne semble pas y avoir de relation directe, en soi, entre celui-ci et le degré ou la capacité d'attention ».

66. R. Barkley, *Do as We Say, Not as We Do: The Problem of Stimulus Control and Rule-Governed Behavior in Attention Deficit Disorder with Hyperactivity*, in Lewis M. Bloomington et J. M. Swanson,

(éds.), *Attention Deficit Disorder: New Directions in Attentional and Conduct Disorders*, New York, Elsevier, 1990, p. 24.

67. Voir, par exemple, l'étude de cas de Carpenter sur la « faiblesse congénitale de l'attention volontaire » de Coleridge dans *Principles of Mental Physiology*, p. 266-9.

68. Claudia Wallis, *Life in Overdrive*, Time, 18 juillet 1994, p. 49.

69. Edward M. Hallowell et John J. Ratey, *Driven to Distraction*, New York, Pantheon, 1994, p. 247.

70. Edward A. Kirby et Liam K. Grimley, *Understanding and Treating Attention Deficit Disorder*, New York, Elsevier, 1986, p. 5.

71. Melinda Blau, A.D.D.: The Scariest Letters in the Alphabet, *New York Magazine*, 13 décembre 1993, p. 45-51.

72. Voir, par exemple, Kevin R. Murphy et Suzanne Levert, *Out of the Fog: Treatment Options and Coping for Adult Attention Deficit Disorder*, New York, Hyperion, 1995, dans lequel le manque de compétence en matière de gestion, de communication et d'organisation sur le lieu de travail est inclus dans les symptômes du trouble déficitaire de l'attention. Voir l'excellent aperçu culturel sur les TDAH dans Lawrence H. Diller, *Running on Ritalin*, Double Take, 14, automne 1998, p. 46-55.

73. W. E. Pelham, *Attention Deficits in Hyperactive and Learning Disabled Children*, *Exceptional Education Quarterly*, vol. 2, n° 3, 1981, p. 20.

74. Les troubles culturels et sociaux inhérents à la schizophrénie ont été décrits ainsi : « Par

le processus d'attention, nous décomposons et catégorisons efficacement les informations qui nous parviennent de l'environnement et celles qui sont stockées en nous sous la forme d'expériences passées. Grâce à ces processus, nous réduisons, organisons et interprétons le flux d'informations, par ailleurs chaotique, qui parvient à la conscience en un nombre limité de percepts différenciés, stables et significatifs qui nous permettent d'avoir connaissance de la réalité... Maintenant, supposons qu'il y ait une rupture dans cette fonction sélective-inhibitrice de l'attention. La conscience serait inondée par une masse indifférenciée de données sensorielles transmises de l'environnement par les organes des sens. À cette marée involontaire d'impressions s'ajouteraient les diverses images internes et leurs associations, qui ne seraient plus coordonnées avec les informations reçues de l'extérieur. La perception redeviendrait le processus d'assimilation passif et involontaire de la petite enfance et, si le flot des informations reçues de l'extérieur devait se poursuivre sans rencontrer d'opposition, il balayerait progressivement les constructions stables de la réalité » (Andrew McGhie et James Chapman, *Disorders of Attention and Perception in Early Schizophrenia*, *British Journal of Medical Psychology*, vol. 34, 1961, p. 110-1). Cependant, des études récentes ont remis en question l'utilité du concept d'un déficit de l'attention monolithique dans la schizophrénie et affirment que les modèles unitaires de l'attention ont une valeur explicative limitée. Voir, par exemple, J. T. Kenny et H. Meltzer, *Attention and Higher Cortical Functions in Schizophrenia*, *Journal of Neurophysiological and Clinical Neurosciences*, vol. 3, 1991, p. 269-75.

75. Eugen Bleuler, *Dementia Praecox, or the Group of Schizophrenias*, traduit par Joseph Zinkin, New York, International Universities Press, 1950 [1911], p. 68. Jan Goldstein a démontré que l'établissement d'un lien entre la folie et un dysfonctionnement de l'attention remonte au moins aux travaux de J. E. D. Esquirol (J. E. D. Esquirol, *Console and Classify: The French Psychiatric Profession in the Nineteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987), p. 246-7.

76. Wundt, *Grundzüge der physiologischen Psychologie*, vol. 3, 6e éd. Leipzig, Engelmann, 1908 [1874], p. 306-64.

77. Les recherches neurologiques innovatrices de John Hughlings Jackson étaient une expression parallèle de ce modèle hiérarchique, dans lequel différentes fonctions étaient associées à des zones spécifiques du système nerveux : Jackson distinguait les fonctions dites « supérieures », comme l'attention volontaire, des formes plus automatiques et « inférieures » du comportement moteur.

78. Voir, pour une analyse détaillée de ce problème au XIXe siècle, Roger Smith, *Inhibition:*

*History and Meaning in the Sciences of Mind and Brain*, Berkeley, University of California Press,

1992. Mais la relation entre l'attention et l'inhibition est également exprimée en de nombreux endroits de manière totalement indépendante des idées neurologiques ou physiologiques. Voir, par exemple, F. H. Bradley, *On Active Attention*, *Mind*, n.s., vol. 11, n° 41, 1902, p. 5 : « L'attention consistera donc en la suppression de tout fait psychique qui pourrait interférer avec l'objet et son essence n'est donc pas du tout positive, mais simplement négative. »

79. Voir Anne Harrington, *Medicine, Mind, and the Double Brain: A Study in Nineteenth Century* siècle, Princeton, Princeton University Press, 1987, p. 235-47.

80. Alfred Binet et Charles Féré, *Le magnétisme animal*, Paris, Félix Alcan, 1888, p. 239.

81. Pierre Janet, *L'attention*, in Charles Richet (éd.), *Dictionnaire de physiologie*, vol. 1, Paris, Félix Alcan, 1895, p. 836.

82. Jonathan Miller, *Going Unconscious*, *New York Review of Books*, 20 avril 1995, p. 64. Miller

Miller évoque les travaux de Sir William Hamilton, W. Benjamin Carpenter et Thomas Laycock (le professeur de J. H. Jackson).

83. Charles Darwin, *La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, traduit par Edmond Barbier, Paris, C. Reinwald, 1881 [1871], p. 76. Angelo Mosso, par exemple, commence son chapitre sur l'attention en citant Darwin, dans sa *Fatigue*, p. 177. Voir, au sujet de l'impact épistémologique des travaux de Darwin, Robert J. Richards, *Darwin and the Emergence of Evolutionary Theories of Mind and Behavior*, Chicago, University of Chicago Press, 1987, p. 275-94.

84. Voir David Ferrier, *The Functions of the Brain*, New York, G. P. Putnam, 1886 [1876], p. 463-8. Voir également l'essai sur Ferrier dans Roger Smith, op. cit, p. 116-21.

85. Voir, par exemple, Oswald Maudsley, op. cit., p. 313-5 : « Mais on peut se demander comment l'innervation motrice peut contribuer à l'opération de la volonté dans un acte mental quand, pour autant qu'il semble, aucun acte musculaire ne se produit. La réponse qu'il semble justifié de donner est que l'innervation motrice accompagne invariablement l'effort le plus simple de ce qui semble être une volonté pure ».

86. En plein XXe siècle, Bergson (dont j'examine l'œuvre au chapitre 4) et bien d'autres concevaient encore l'attention comme un oubli conditionnant l'affirmation et le plein et harmonieux développement de l'organisme. Voir, par exemple, l'affirmation selon laquelle « c'est l'aperception créatrice, plus que toute autre chose, qui donne à l'individu le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue » (cité in Donald Winnicott, *Collected Papers*, New York, Basic Books, 1951, p. 65) ; ou, de manière plus significative, la notion d'« expérience paroxystique » d'Abraham H. Maslow, largement popularisée dans les années 1960. Maslow décrit un mode d'« attention totale » dans lequel c'est « comme si le monde était oublié, comme si le percept était devenu, pour le moment, l'ensemble de l'Être », dans *Toward a Psychology of Being*, New York, Van Nostrand Reinhold, 1968, p. 74. Le caractère durable (ou recyclable) de tels énoncés est devenu évident dans les années 1990 dans des manuels de développement personnel à succès tels que Mihaly Csikszentmihalyi, *Flow: The Psychology of Optimal Experience*, New York, Harper, 1990, p. 33 : « L'attention est notre outil le plus important pour améliorer la qualité de notre expérience. »

87. William James, *The Principles of Psychology*, vol. 1, p. 402-3. Voir l'excellent chapitre sur la contribution de James au problème de l'attention dans Gerald E. Myers, *William James: His Life and Thought*, New Haven, Yale University Press, 1986, p. 181-214.

88. Voir George Herbert Mead, *Movements of Thought in the Nineteenth Century*, vol. 2, Chicago, University of Chicago Press, 1936, p. 386-7. Mead écrit : « La structure de l'acte est le caractère important de la conduite. Cette psychologie est également appelée psychologie motrice, par opposition à l'ancienne psychologie de la sensation ; psychologie volontaire, par opposition à la simple association d'idées entre elles. »

89. Lorraine J. Daston, *The Theory of Will versus the Science of Mind*, in William R. Woodward et Timothy G. Ash (éds.), *The Problematic Science: Psychology in Nineteenth Century Thought*, New York, Praeger, 1982, p. 88-115.

90. Ludwig Wittgenstein, anti-cartésien, était profondément conscient de cette non-coïncidence de la perception, de la conscience et de l'attention : « Les mots 'je perçois' n'indiquent-ils pas que je suis attentif à ma conscience ? Ce n'est généralement pas le cas. Si c'est le cas, alors la phrase 'Je perçois que je suis conscient' ne signifie pas que je suis conscient, mais que mon attention est disposée de telle ou telle manière. » (*Philosophical Investigations*, traduit par G. E. M. Anscombe, New York, Macmillan, 1953, p. 125)

91. Richard Rorty, *Philosophy and the Mirror of Nature*, Princeton, Princeton University Press, 1979, p. 315.



92. Michel Foucault, « Foucault répond à Sartre » (entretien avec J.-P. Elkabbach), La Quinzaine littéraire, n° 46, 1-15 mars 1968, p. 20-2, in Dits et écrits (1954-1988), t. I : 1954-1969, Paris, Gallimard, 2001, p. 665.

93. Nietzsche établit ce lien entre l'attention et la volonté de maîtrise : « Ce que l'on appelle 'liberté de la volonté' est essentiellement l'affect de supériorité de celui qui commande par rapport à celui qui doit obéir. 'Je suis libre. Il doit obéir.' Cette conscience se trouve dans chaque volonté et il en va de même de cette tension de l'attention, de ce regard droit qui ne fixe qu'une chose, cette appréciation inconditionnelle que 'c'est maintenant qu'il faut faire ceci et rien d'autre', cette certitude intérieure que l'on sera obéi et tout ce qui fait partie de l'état de celui qui commande. » (Par-delà le bien et du mal, sec. 19, traduit par nous [N.D.T.])

94. Un sentiment de cet échec se laisse deviner dans la conclusion brutale de Hermann Ebbinghaus à son *Grundzüge der Psychologie*, vol. 1, 1905, p. 611 : « Der Aufmerksamkeit ist ein rechte Verlegenheit der Psychologie » (« L'attention est un véritable embarras pour la psychologie »).

95. Dans son « *An Essay in Aesthetics* » (1909), Roger Fry décrit la faculté esthétique comme une forme de perception qui est coupée de « la machinerie nerveuse complexe » du corps et des instincts. « Toute la vie animale et une grande partie de la vie humaine sont constituées de ces réactions instinctives aux objets sensibles et des émotions qui les accompagnent », tandis que, pour Fry, la « vie imaginative » est une contemplation détachée de la possibilité d'agir » (in Fry, *Vision and Design*, Cleveland, Meridian, 1956, p. 17-8). Fry a également défendu « la thèse a priori de l'existence, dans toutes les expériences esthétiques, d'une orientation spéciale de la conscience et, surtout, d'une focalisation spéciale de l'attention, puisque l'acte d'appréhension esthétique implique une passivité attentive aux effets des sensations appréhendées dans leurs relations » (In Fry, *Transformations: Critical and Speculative Essays on Art*, Londres, Chatto and Windus, 1927, p. 5).

96. T. E. Hulme, *Speculations*, New York; Harcourt, Brace and Co., 1924, p. 154-7.

97. Voir, par exemple, l'opposition entre la perception artistique « libre » et la perception non artistique « non libre » dans Konrad Fiedler, *On Judging Works of Visual Art*, traduit par Henry Shaefer-Simmern, Berkeley, University of California Press, 1949 [1876].

98. Rosalind E. Krauss, *The Optical Unconscious*, Cambridge, MIT Press, 1993, p. 217.

99. Voir Théodule Ribot, op. cit., p. 3 : « L'attention est un état fixe. Si elle se prolonge outre mesure, surtout dans des conditions défavorables, chacun sait par expérience qu'il se produit une obnubilation de l'esprit toujours croissante, finalement une sorte de vide intellectuel, souvent accompagné de vertige. Ces troubles légers, transitoires, dénotent l'antagonisme radical de l'attention et de la vie psychique normale. La marche vers l'unité de conscience, qui est le fond même de l'attention, se montre mieux encore dans les cas franchement morbides que nous étudierons plus tard, sous leur forme chronique qui est l'idée fixe, et sous leur forme aiguë qui est l'extase. » (ibid., p. 4). Voir également l'exposé de Ribot sur les défaillances pathologiques de l'attention dans son ouvrage *Les Maladies de la volonté*, 10e éd., Paris, Félix Alcan, 1895, chap. : 2 : Les affaiblissements de la volonté.

100. Gustav Fechner a été l'un des premiers à rendre compte de ce continuum de manière spécifique. Il décrit une relation réciproque entre l'attention et le « sommeil partiel » dans son ouvrage *Elemente der Psychophysik*, vol. 2, Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1860, p. 452-7. Kurt Goldstein a écrit que, à moins que l'attention n'ait une « importance différentielle », « le lien qui l'unit aux stimuli sera d'ordre pathologique » et insiste « sur le fait que la distraction et la fixation anormale sont des expressions du même changement fonctionnel dans des conditions différentes » (Goldstein, *The Significance of Psychological Research in Schizophrenia*, *Journal of Nervous and Mental Disease*, vol. 97, n° 3, mars 1943, p. 272).

101. Alfred Fouillée, *Le physique et le mental : A propos de l'hypnotisme*, *Revue des Deux Mondes* vol. 105, 1er mai 1891, p. 438.

102. Ernst Mach est l'un de ceux, nombreux, qui, dans les années 1880, ont saisi son caractère apparemment paradoxal : « Lorsque le développement de l'intelligence a atteint un point culminant, tel qu'il se présente aujourd'hui dans les conditions complexes de la vie humaine, les représentations peuvent fréquemment absorber toute l'attention, de sorte que l'individu ne remarque pas les événements qui se produisent dans son voisinage et n'entend pas les questions qui lui sont adressées ; c'est un état que les personnes qui n'y sont pas habituées ont l'habitude d'appeler distraction, bien qu'il serait plus juste de l'appeler inattention. » (Mach, *Contributions to the Analysis of the Sensations*, traduit par C. M. Williams, La Salle, Ill., Open Court, 1890 [1885], p. 85)

103. Voir Émile Durkheim, *Représentations individuelles et représentations collectives*, *Revue de Métaphysique et de Morale*, t. VI, mai 1898, repris in id., *Sociologie et philosophie*, Paris, Les Presses universitaires de France, 1924.

104. Voir, par exemple, Georg Simmel, *The Metropolis and Mental Life*, dans son ouvrage *On Individuality and Social Forms*, Chicago, University of Chicago Press, 1971, p. 324-39 ; Walter Benjamin, *On Some Motifs in Baudelaire*, dans id., *Illuminations*, traduit par Harry Zohn, New York, Schocken, 1968, p. 155-200 ; Siegfried Kracauer, *Cult of Distraction*, in id., *The Mass Ornament*, traduit par Thomas Y. Levin, Cambridge, Harvard University Press, 1995, p. 323-30 ; Theodor Adorno, *On the Fetish-Character in Music and the Regression of Listening*, in Andrew Arato et Eike Gebhardt (éds.), *The Essential Frankfurt School Reader*, New York, Urizen, 1978, p. 270-99.

105. Immanuel Kant, *Critique de la raison pure*, traduit par Jules Barni, t. 2, Germer Baillière, 1869, p. 423.

106. Konrad Fiedler, op. cit., p. 40.

107. Voir l'essai pénétrant sur Fiedler dans Ernst Cassirer, *The Philosophy of Symbolic Forms*, vol. 4 : *The Metaphysics of Symbolic Forms*, traduit par John Michael Krois, New Haven, Yale University Press, 1996, p. 81-5.

108. Voir l'analyse de Miriam Hansen de l'historicisation ambivalente de la perception par Walter Benjamin dans Benjamin, *Cinema and Experience*, *New German Critique*, n° 40, hiver 1987, p. 179-224.

109. Theodor Adorno, *On the Fetish-Character in Music and the Regression of Listening*, in id., *The Culture Industry*, J. M. Bernstein (éd.), Londres, Routledge, 1991 [1938], p. 288.

110. Rainer Maria Rilke, *Letters of Rainer Maria Rilke 1892–1910*, traduit par Jane B. Green et M. D. Norton, New York, Norton, 1945, lettre à Lou Andreas-Salomé, 8 août 1903.

111. John Dewey est l'un de ceux qui, dès les années 1880, ont établi l'inséparabilité d'un modèle normatif de l'attention avec les expériences de choc, de dissociation et de nouveauté : « Un choc de surprise est l'une des méthodes les plus efficaces pour éveiller l'attention. Un événement inattendu dans une vie routinière ressort encore davantage. Le contraste même entre les deux attire l'attention et dissocie plus efficacement l'un de l'autre. La variété et la mobilité de la vie psychique sont ainsi assurées. » (Dewey, op. cit., p. 127)

112. Même si l'allemand ne possède aucun mot pour rendre celui de « contemplation », il est bon de rappeler les résonances théologiques de ce terme d'origine latine. Non seulement il signifie « regarder ou considérer avec une attention soutenue », mais, comme l'a écrit plus tard Paul Tillich, un collègue d'Adorno à l'Institut de Francfort, « contempler signifie entrer dans le temple, dans la sphère du sacré, dans la racine profonde des choses, dans leur fondement créatif » (Tillich, *The New Being*, New York, Scribner's, 1955, p. 130). Pour Benjamin, même Franz Kafka, l'un des modernistes qu'il cite en exemple, est caractérisé par une relation problématique aux modalités de perception sécularisées : « Même si Kafka ne priait pas – et nous n'en savons rien – il possédait quand même au plus haut degré ce que Malebranche appelait 'la prière naturelle de l'âme' : l'attention. Et dans cette attention, il incluait toutes les créatures vivantes, comme les saints les incluent dans leurs prières. » (Walter Benjamin, *Illuminations*, traduit par Harry Zohn, Hannah Arendt (éd.), New York, Schocken Books, 1968, p. 134)

113. Walter Benjamin, op. cit., p. 239-40.

114. Alois Riegl, *The Dutch Group Portrait* (excerpts), traduit par Benjamin Binstock, *October*, vol. 74, automne 1995, p. 11. Voir la précieuse analyse d'Ignasi de Solà-Morales de la subjectivité chez Riegl et Fiedler, in *Toward a Modern Museum: From Riegl to Giedion*, *Oppositions*, vol. 25, automne 1982, p. 68-77.

115. Voir l'essai sur Riegl et l'attention dans Margaret Olin, *Forms of Representation in Alois Riegl's Theory of Art*, University Park, Pennsylvania State University Press, 1992, p. 155-69. Olin souligne

que, pour Riegl, *Aufmerksamkeit*, entre autres choses, « désigne un acte de politesse ou de déférence envers autrui ».

116. Ferdinand Tönnies, *Communauté et société*, traduit par J. Leif, Paris, Presses universitaires de France, 1944 [1887], p. 131. Voir, pour une analyse des idées de Tönnies, Harry Liebersohn, *Fate and Utopia in German Sociology (1870-1923)*, Cambridge, MIT Press, 1988, p. 11-39.

117. Évidemment, nous touchons ici à la question de la proximité du problème de l'attention avec la vaste histoire et la riche sociologie des « exercices spirituels ». Mais dans les pratiques qui cherchaient à appréhender une essence pure et indifférenciée, la nature paradoxale de l'attention a toujours été un

problème fondamental. Elle permettait une certaine concentration initiale de l'esprit, mais, inévitablement, ses limites temporelles intrinsèques ancrèrent toujours le sujet dans un monde transitoire de va-et-vient. Un texte bouddhiste ancien insiste : « Toutes les idées, de quelque type qu'elles soient, doivent être rejetées dès qu'elles apparaissent ; même les notions de contrôle et de rejet doivent être éliminées. L'esprit doit devenir comme un miroir, qui reflète les choses sans les juger ni les retenir. Les conceptions provenant des sens et du mental inférieur ne prendront pas forme d'elles-mêmes, à moins qu'elles ne soient saisies par l'attention. Si elles sont ignorées, elles n'apparaîtront ni ne disparaîtront. Il en va de même pour les conditions externes à l'esprit ; il ne faut pas leur permettre d'accaparer l'attention et donc d'entraver la pratique... Il ne doit subsister aucune idée du moi. » (cité in Aldous Huxley, *The Perennial Philosophy*, New York, Harper, 1944, p. 290) Pour un texte typique récent, voir J. Krishnamurti, *The Flame of Attention*, New York, Harper, 1984. Voir, au sujet des recherches occidentales sur ce problème, le compte-rendu des études sur l'attention et la méditation dans Marjorie Schuman, *The Psychophysiological Model of Meditation and Altered States of Consciousness: A Critical Review*, in Julian Davidson et Richard Davidson (éds.), *The Psychobiology of Consciousness*, New York, Plenum Press, 1980, p. 333-78. Sont également pertinentes les remarques sur l'attention et les pratiques méditatives dans Georges Bataille, *Oeuvres complètes. V : La Somme théologique*, t. 1 : *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1943, p. 27-31.

118. Friedrich Nietzsche, *Untimely Meditations*, traduit par R. J. Hollingdale, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, p. 219 ; nous soulignons.

119. Max Horkheimer, *The End of Reason* [Éclipse de la Raison, Paris, Payot, 1974], in Andrew Arato et Heike Gebhardt (éd.), *op. cit.*, p. 38.

120. David Riesman, *The Lonely Crowd: A Study of the Changing American Character*, éd. rév. (New York : Doubleday, 1953), p. 41-42 ; nous soulignons.

121. À peu près à la même époque, Johann Friedrich Herbart a eu l'intuition du désordre implicite des expériences subjectives de succession (la façon dont la perception était effectivement une série de fusions, de fondus, de mélanges et de déplacements) ; mais son travail a été l'une des nombreuses entreprises intellectuelles de la première moitié du XIXe siècle qui a tenté de déterminer les lois d'association en vertu desquelles la perception avait une logique et une cohérence constitutives. Voir mon examen des conceptions de Herbart dans *Techniques de l'observateur*, p. 100-2.

122. Arthur Schopenhauer, *op. cit.*, p. 961-2.

123. *Ibid*, p. 963.

124. *Ibid*. p. 964.

125. *Ibid*.

126. Voir mon analyse de cette question par rapport à l'essor de l'optique physiologique dans les années 1830 et 1840 dans *Techniques de l'observateur*, p. 67-96.

127. Ernst Cassirer, *Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und der Wissenschaft der neueren Zeit*, vol. 3, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1971 [1907], p. 413-4.

128. Terry Eagleton, *The Ideology of the Aesthetic*, Oxford, Blackwell, 1990, p. 159. Il poursuit :

« Avec Schopenhauer, le désir est devenu le protagoniste du théâtre humain et les sujets humains eux-mêmes ses simples serviteurs obéissants ou ses sous-fifres. Ce n'est pas seulement en raison de l'émergence d'un ordre social dans lequel, sous la forme d'un individualisme possessif banal, l'appétit devient le mot d'ordre, l'idéologie dominante et la pratique sociale dominante ; c'est davantage en raison de l'infinité perçue du désir dans un ordre social où la seule fin de l'accumulation est l'accumulation exponentielle. Dans un effondrement traumatique de la téléologie, le désir en vient à sembler indépendant de toute fin particulière ou du moins grotesquement disproportionné par rapport à elle. » Voir l'exposé correspondant dans Rüdiger Safranski, *Schopenhauer and the Wild Years of Philosophy*, traduit par Ewald Osers, Cambridge, Harvard University Press, 1990), p. 191-222. Voir aussi le chapitre sur Schopenhauer dans Michel Henry, *The Genealogy of Psychoanalysis*, traduit par Douglas Brick, Stanford, Stanford University Press, 1993, p. 164-203.

129. « Ma théorie affirme que le corps dans son ensemble c'est la volonté, telle qu'elle se représente dans l'intuition du cerveau... le corps tout entier est et demeure la représentation de la volonté dans l'intuition... » (Arthur Schopenhauer, op. cit., p. 1108).

130. Sigmund Freud, *The Interpretation of Dreams*, traduit par James Strachey, New York, Avon, 1965, p. 650, note 1. La citation est tirée de Henry Maudsley, *The Physiology and Pathology of the Mind*, 2e éd., Londres, Macmillan, 1868.

131. Par exemple, même une figure aussi importante pour l'institutionnalisation de la psychologie scientifique que G. Stanley Hall exprimait en 1902 encore son admiration pour Schopenhauer et sa dette envers lui. Voir Dorothy Ross, *G. Stanley Hall: The Psychologist as Prophet*, Chicago, University of Chicago Press, 1972, p. 264.

132. Wilhelm Dilthey, *Introduction to the Human Sciences*, Rudolf A. Makkreel et Frithjof Rodi (éds.), Princeton, Princeton University Press, 1989 [1883], p. 317-8 [Œuvres, t.1 : Critique de la raison historique. Introduction aux sciences de l'esprit, Paris, Les Éditions du Cerf, 1992].

133. Ibid, p. 313-4.

134. Voir, au sujet du rejet plus large de l'associationnisme dans les années 1880, Maurice Mandelbaum, *History, Man, and Reason: A Study in Nineteenth Century Thought*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1971, p. 218-22.

135. Wilhelm Dilthey, *The Imagination of the Poet* (1887), in Dilthey, *Poetry and Experience*, vol. 5 de ses Œuvres choisies, Rudolf A. Makkreel et Frithjof Rodi (éds.), Princeton, Princeton University Press, 1985, p. 72. « Mais lorsque les perceptions ou les représentations apparaissent dans le réseau réel

de la vie psychique, elles sont imprégnées, colorées et vivifiées par des sentiments. La répartition des sentiments, des intérêts et la façon dont ils influencent notre attention provoquent, conjointement à d'autres causes, l'apparition, le déploiement progressif et la disparition des représentations. Les efforts d'attention, qui découlent des sentiments, mais qui sont des formes d'activité volitive, confèrent une énergie impulsive aux images individuelles ou leur permettent de s'évanouir à nouveau. Dans le psychisme réel, toute représentation est donc un processus » (ibid., p. 68).

136. Charles S. Peirce, *Some consequences...*, p. 61–62.

137. Richard Rorty examine la critique pragmatiste des métaphores de la vision, de la correspondance, de la représentation et « la théorie de la connaissance dominée par le spectateur » (the spectator theory of knowledge) (cité in John Dewey, *La quête de certitude. Une étude de la relation entre connaissance et action*, traduit par Patrick Savidan, Paris, Gallimard, 2014) dans son ouvrage *Consequences of Pragmatism*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1982, p. 160-6.

138. « Le cerveau, nous le savons, est un organe à équilibre interne essentiellement instable, de par les changements qui ne cessent d'affecter toutes ses parties. Or, ces changements sont sans doute plus intenses à un point qu'à l'autre, et d'un rythme plus rapide à un moment qu'à l'autre. Il en est du cerveau comme d'un kaléidoscope : quand le kaléidoscope tourne à une vitesse uniforme, il s'y fait toujours de nouvelles combinaisons d'images, mais tantôt les transformations portent sur de menus détails, se font avec lenteur et par intervalles, bref sont presque nulles, tantôt elles se développent et se précipitent avec une rapidité fantastique [magical] ; d'où une alternance de formes nettes et relativement stables et de formes imprécises, que nous ne distinguerions même pas à une seconde perception. Ainsi du cerveau : ses incessantes combinaisons offrent alternativement les types de la transformation lente et qui dure, et de la transformation rapide qui ne fait qu'apparaître et disparaître ». (William James, *Précis...*, p. 210).

139. Ibid, p. 203-4.

140. Par exemple, même quelqu'un d'aussi ancré dans la psychologie associationniste que Théodule Ribot utilisait un langage qui se rapproche de celui de James, lorsqu'il décrit le mécanisme ordinaire de la vie mentale comme « un va-et-vient perpétuel d'événements intérieurs, [...] un défilé de sensations, de sentiments, d'idées et d'images... A proprement parler, ce n'est pas, comme on l'a dit souvent, une chaîne, une série, mais plutôt une irradiation en plusieurs sens et dans plusieurs couches, un agrégat mobile qui se fait, se défait et se refait incessamment » (Ribot, op. cit., p. 5). Voir, au sujet de Ribot et des fondements académiques de la psychologie scientifique en France, John L. Brooks, *Philosophy and Psychology at the Sorbonne 1885-1913*, *Journal of the History of Ideas*, vol. 29, avril 1993, p. 123-45.

141. Franco Moretti, *Signs Taken for Wonders: Essays in the Sociology of Literary Forms*, éd. revue et traduite par Susan Fischer et al., Londres, Verso, 1988, p. 197.

142. William James, *The Principles...*, vol. 1, p. 402.

143. L'attention en tant que garant de l'immédiateté cognitive ferait partie de ce que James Livingston considère comme une préoccupation plus large du pragmatisme à la fin du XIXe siècle : « Ses théoriciens ne croient pas que les pensées et les choses occupent des ordres ontologiques différents : ils ne reconnaissent pas de domaine externe ou naturel d'objets, de choses-en-soi, qui soit en définitive imperméable à ou fondamentalement différent de la pensée, de l'esprit ou de la conscience. En conséquence, ils échappent à la structure des significations construite autour de la subjectivité moderne, qui présuppose la séparation ou la distance cognitive du moi par rapport à ce domaine réifié des objets. » (Livingston, *Pragmatism and the Political Economy of Cultural Revolution, 1850-1940*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1994, p. 214).

144. Cornel West souligne la dimension médiatrice de la pensée de James et, en particulier, la manière dont son œuvre a cherché à atténuer le choc que les travaux scientifiques et psychologiques récents avaient causé au lectorat états-unien de la classe moyenne. Voir West, *The American Evasion of Philosophy: A Genealogy of Pragmatism*, Madison, University of Wisconsin Press, 1989, p. 55.

145. William James, *The Principles...*, vol. 1, p. 424. Il convient au moins de noter que l'un des plus célèbres étudiants de James a réalisé et publié un projet de recherche particulier sur l'attention sous sa supervision. Voir Gertrude Stein, *Cultivated Motor Automatism: A Study of Character in Its Relation to Attention*, *Psychological Review*, vol., 5, no. 3, mai 1898, p. 295-306.

146. James, *The Principles...*, vol. 1, p. 288. Voir, au sujet de la généalogie intellectuelle de William James, Henri Ey, *Consciousness: A Phenomenological Study of Being Conscious and Becoming Conscious*, traduit par John Flodstrom, Bloomington, Indiana University Press, 1978), p. 19 : « L'attention est la force par laquelle Maine de Biran, William James, Bergson, Janet, etc. ont défini l'énergie et le dynamisme psychiques. L'attention à la vie, l'intérêt, la concentration, l'orientation intentionnelle et la motivation expriment tous la tension vers un but désiré, proposé ou prescrit, qui constitue le 'noyau intentionnel' ou le siège d'un 'état de conscience' ».

147. « Mais pendant ce temps, le monde que nous ressentons et dans lequel nous vivons sera celui que nos ancêtres et nous-mêmes, par des choix lentement cumulés, avons extrait, comme des sculpteurs, de la matière disponible, en en rejetant simplement certaines parties... Dans mon esprit et dans votre esprit, les parties rejetées et les parties sélectionnées sont dans une large mesure les mêmes. La race humaine dans son ensemble s'accorde largement sur ce qu'elle doit remarquer et nommer et sur ce qu'elle ne doit pas remarquer et nommer. » (William James, *The Principles...*, vol. 1, p. 289)

148. La position de James a été reprise et développée par de nombreux membres de la génération suivante de « fonctionnalistes ». Comme l'a souligné James R. Angell, élève de James et de Dewey, « toutes les formes d'attention présentent donc une constante activité sélective. La sélection implique toujours une action intentionnelle, dynamique et c'est précisément ce qu'est l'attention sous toutes ses formes. Elle rappelle que l'organisme est téléologique dans sa constitution même, c'est-à-dire qu'il contient en lui-même certaines fins qu'il doit atteindre par des ajustements au cours de son développement. L'attention est toujours un effort pour dominer nos propres impulsions ou pensées,

dans l'intérêt de la fin à laquelle nous essayons de nous consacrer » (Angell, *Psychology: An Introductory Study of the Structure and Function of Human Consciousness*, New York, Henry Holt, 1904, p. 75–6

149. Ross Posnock évoque l'inquiétude de James face au développement de la sociologie positiviste, de la gestion scientifique et, en général, des méthodes de contrôle social. James « réagit à un autre ferment, qu'il n'indique pas, mais qui est plus inquiétant : le développement d'un ordre social administré par des professionnels. Le caractère coercitif de la modernité se reflète dans la montée en puissance du contrôle social comme préoccupation principale des sciences sociales... Le plongeon pluraliste jamesien dans le flux semble aussi éloigné que possible de l'efficacité taylorisée. » (Posnock, *The Trial of Curiosity: Henry James, William James and the Challenge of Modernity*, Oxford: Oxford University Press, 1991, p. 110–6).

150. William B. Carpenter, *Principles of Mental Physiology* (1886), p. 134-5. Nombre des impératifs pédagogiques et disciplinaires de l'œuvre de Carpenter sont restés d'actualité pendant plus de quatre décennies, comme on peut le voir, par exemple, dans les travaux du collègue et rival de James à Harvard, Hugo Münsterberg, *Psychology and The Teacher*, New York, D. Appleton, 1909, en particulier les pages 157-71.

151. Théodule Ribot, *Psychologie...*, p. 2.

152. Hermann Helmholtz, cité dans William James, *The Principles...*, vol. 1, p. 422. Voir aussi Léon Marillier, op. cit., p. 569-70.

153. Theodor Lipps, *Psychological Studies*, traduit par Herbert C. Sanborn, Baltimore, Williams and Wilkins, 1926 [1885], p. 89.

154. « Le balayage interrompu auquel l'attention soumet un certain nombre d'objets apparaît donc comme un processus périodique, composé d'un certain nombre d'actes d'appréhension distincts qui se succèdent les uns aux autres. Cet accroissement et cette baisse périodique de l'attention peuvent, dans des conditions favorables, être directement démontrés... Ainsi, si l'on permet à une impression faible et continue d'agir sur un organe sensoriel et que l'on supprime autant que possible tous les autres stimuli, on observe, lorsque l'attention est concentrée sur cette impression, que, à certains intervalles généralement irréguliers, l'impression devient pendant un court moment indistincte ou semble même disparaître complètement, pour réapparaître l'instant suivant » (Wilhelm Wundt, *Outlines of Psychology*, 4e éd. revue, traduit par Charles H. Judd, Leipzig, Engelmann, 1902 [1893], p. 233) ; souligné dans l'original. Angelo Mosso a noté que « l'attention implique des modifications de nature complexe » qui impliquent elles-mêmes des oscillations périodiques. « Des expériences ont montré que l'attention n'est pas un processus continu, mais intermittent, qui se déroule presque par bonds » (Fatigue, p. 183-4). L'attention est décrite comme une forme périodique et ondulatoire dans Thaddeus Bolton, « Rhythm », *American Journal of Psychology*, vol. 6, n° 2, janvier 1894, p. 145-238. Cette description de l'attention pourrait aussi avoir certaines affinités avec la description par Hegel de la « certitude sensible » comme une forme d'appréhension qui s'annule d'elle-même, comme un rythme d'« apparition » et de « disparition ». Voir G. W. F. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, traduit par Jean Hyppolite, t. 1, Paris, Aubier, 1939, chap. IV : La vérité de la certitude de soi-même.



155. Voir, au sujet de la distinction entre moulage et modulation, voir Gilbert Simondon, *L'individu et sa généalogie psycho-biologique*, Paris, Presses universitaires de France, 1964, p. 39-44. Voir le commentaire dans Gilles Deleuze, *The Fold: Leibniz and the Baroque*, traduit par Tom Conley, Minneapolis, University of Minneapolis, University of Minnesota Press, 1993 [*Le Pli : Leibnitz et le Baroque*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1988], p. 19-21.

156. Pour Henry Adams, à la fin des années 1890, le sujet moderne était celui dont « la pensée normale était la dispersion, le sommeil, le rêve, l'inconséquence ; l'action simultanée de différents centres de pensée sans contrôle central ». L'esprit humain, écrit-il, a passé « la moitié de ce qui est connu de sa vie dans le chaos mental du sommeil ; victime, même éveillé, de sa propre inadaptation, de la maladie, de l'âge, de la suggestion extérieure, de la contrainte de la nature ; doutant de ses sensations, et, en dernier ressort, ne se fiant qu'aux instruments et aux moyennes » (Henry Adams, *The Education of Henry Adams*, Boston, Houghton Mifflin, 1973, p. 434, 460).

157. L'optimisme général à propos de l'hypnose en tant que panacée est évident dans ce passage d'un manuel médical typique sur le sujet : « Je me réjouis d'avoir vécu pour voir le triomphe de la chimie, de la chirurgie, de la recherche physiologique et pathologique ; mais la recherche sur l'hypnotisme promet des découvertes encore plus grandes ; celles qui révéleront les lois qui régissent et contrôlent les actions, les sentiments et les pensées. » (James R. Cocke, *Hypnotism: How It Is Done, Its Uses and Dangers*, Boston, Arena, 1894, p. 93).

158. À la question de savoir ce qu'est l'hypnose Isabelle Stengers répond : « Pour l'essentiel, nous ne savons rien de l'hypnose... Nous parlons encore d'hypnose sans pouvoir distinguer l'hypnose de music-hall, les différentes formes rituelles de transe, l'hypnose meurtrière associée à Khomeini, l'hypnose stupéfiante sûrement induite par la télévision et l'hypnose expérimentale. » (Isabelle Stengers et Roxanne Lapidus, *The Deceptions of Power: Psychoanalysis and Hypnosis, Sub-Stance*, n° 2-3, vol. 62-63, 1990, p. 81-91)

159. James Braid, *Neurypnology or the Rationale of Nervous Sleep*, Londres, J. Churchill, 1843 ; Auguste Liébeault, *Le sommeil provoqué et les états analogues*, Paris, Doin, 1889 ; Charles Richet, *Du somnambulisme provoqué*, *Journal de l'anatomie et de la physiologie normales et pathologiques de l'Homme et des Animaux*, vol. 11, 1875, p. 348-78.

160. G. Stanley Hall, op. cit., p. 170. Hall insiste sur l'idée d'un continuum incertain d'états d'attention : « un grand nombre de troubles neuronaux ne sont que des exagérations d'états familiers à tout esprit normal. »

161. Voir, par exemple, l'étude des techniques d'induction hypnotique dans Albert Moll, *Hypnotism*, nouv. traduction, New York, Scribner's, 1899 [1889], p. 31-64.

162. Hippolyte Bernheim, *Hypnosis and Suggestion in Psychotherapy*, traduit par Christian Herter, New York, Aronson, 1973 [1884] [*De la suggestion*, 3e éd. corrigée et augmentée, Paris, Octave Doin, 1891, p. 261], p. 179. Comparer avec ibid. p. 149-50 : « L'état hypnotique n'est pas un état anormal, il ne crée pas de nouvelles fonctions ni de phénomènes extraordinaires ; il développe ceux qui sont produits dans

l'état de veille... Peut-être qu'en réalité, il n'y a ni un ni deux états de conscience, mais des états qui varient à l'infini. Tous les degrés de variation peuvent exister entre l'état d'éveil parfait et l'état de concentration parfaite, qui constitue le somnambulisme. »

163. David Spiegel, *Neurophysiological Correlates of Hypnosis and Dissociation*, *Journal of Neuropsychiatry and Clinical Neuroscience*, vol. 3, n° 4, 1991, p. 440 : « L'hypnose se situe à un extrême du continuum d'attention ; elle implique un renforcement de la concentration focale avec une suspension relative de la conscience périphérique. La concentration hypnotique, c'est comme regarder à travers un téléobjectif. Ce que l'on voit est détaillé, mais le champ de vision est étroit... Une des principales composantes de l'état hypnotique est la suggestibilité, c'est-à-dire une sensibilité accrue aux signaux sociaux, qui accroît la tendance à se conformer aux instructions hypnotiques. Cela ne représente pas une perte de volonté, mais plutôt une suspension du jugement critique, en raison de l'absorption intense qu'implique l'état hypnotique. Le sujet suit automatiquement les instructions hypnotiques et s' imagine souvent à tort être celui qui les donne. »

164. Voir Eugene Taylor, *William James on Exceptional Mental States: The 1896 Lowell Lectures*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1983, p. 15-34 ; John F. Kihlstrom et Kevin M. McConkey, *William James and Hypnosis: A Centennial Reflection*, *Psychological Science*, vol. 1, n° 3, mai 1990, p. 174-8.

165. Par exemple, Schelling, vers 1812, écrivait que le « sommeil mesmérique » constituait une rupture de l'unité des états de veille et rendait possible le « développement du don de visionnaire en général ». Il spéculait sur la continuité et les « gradations » entre des états apparemment distincts : « Pour de nombreuses raisons, il me semble que le soi-disant sommeil mesmérique a été distingué de manière beaucoup trop nette du sommeil ordinaire. » (Schelling, *The Ages of the World*, traduit par Frederick deWolfe Bolman, New York, Columbia University Press, 1942, p. 181)

166. Voir, par exemple, le récit de l'hypnose en tant que technologie sociale pratique de l'attention dans H. G. Wells, *Quand le dormeur s'éveillera* (1899), roman qui se déroule au XXe siècle, « Plusieurs applications pratiques de la psychologie étaient maintenant d'un usage général », grâce aux travaux de « Fechner, Liébeault, William James et autres. Les enfants des classes laborieuses, aussitôt qu'ils étaient en âge d'être hypnotisés, étaient ainsi transformés en machines pensantes d'une ponctualité et d'une fidélité admirables... Cette sorte de chirurgie psychique était, en fait, d'un usage général. » (6<sup>e</sup> éd., traduit par Henry D. Davray et B. Kozakiewicz, Paris, Mercure de France, 1905, p. 212).

167 Voir, au sujet de l'abandon par Freud de la technique hypnotique, Léon Chertok et Isabelle Stengers, *A Critique of Psychoanalytic Reason: Hypnosis as a Scientific Problem from Lavoisier to Lacan*, traduit par Martha Noel Evans, Stanford, Stanford University Press, 1992, en particulier p. 36-45.

168. Pierre Janet (1859-1947) est l'un des rares psychologues français à avoir continué à inclure l'hypnose au cœur de son projet thérapeutique jusqu'au XXe siècle. Aujourd'hui on rencontre fréquemment un refus, qui relève de la falsification historique, de reconnaître que

l'hypnotisme à la fin des années 1880 et au début des années 1890 était une science institutionnelle normative. Cette mise en opposition, actuellement à la mode, de la haute science avec la pseudo-science périphérique impose un modèle douteux à une période historique où des distinctions aussi nettes n'existaient pas. Par exemple, le postulat de l'existence de l'éther luminifère en physique faisait diversement écho à une grande variété d'idées sur le « spiritisme » et « l'action à distance ».

169. La suspicion moderne à l'égard de l'hypnose commence avec les réflexions de Hegel sur Mesmer et les « états magnétiques », que le philosophe allemand considérait comme une maladie : « Or, lorsque ma vie psychique se sépare de ma conscience réfléchie et se substitue à elle, je perds ma liberté, qui a sa racine dans cette conscience, et, avec elle, la faculté de me soustraire à une force étrangère, ce qui fait que je tombe dans sa dépendance. Maintenant, de même que l'état magnétique qui se produit spontanément implique une dépendance d'une force étrangère, ainsi ce peut être également une force extérieure qui, en saisissant ce point de séparation qui existe virtuellement en moi entre une vie sensible et ma conscience pensante, amène cette scission, et, par suite, engendre artificiellement l'état magnétique. » (p. 350) Le mesmérisme, pour Hegel, a servi de figure pour un moment spécifique d'autodifférenciation dans un récit plus large du développement de la conscience.

173. La place de l'hypnose dans l'imaginaire populaire transparaît dans la pièce de Strindberg *Le Père* (1867), qui traite des relations de pouvoir dans un mariage qui se dissout : « Si j'étais éveillé, dit le mari à son épouse, tu pourrais m'hypnotiser de sorte que je ne puisse ni voir ni entendre, mais seulement obéir ; tu pourrais me donner une pomme de terre crue et me convaincre que c'est une pêche ; tu pourrais me forcer à admirer ta remarque la plus enfantine comme s'il s'agissait d'un éclair de génie ; tu aurais pu me pousser au crime et même à la mesquinerie. » (Strindberg, *Three Plays*, traduit par Peter Watts, Harmondsworth, Penguin, 1958, p. 58-9) Il existait une vaste littérature populaire qui présentait des images troublantes de l'hypnose, notamment le roman antisémite *Trilby* (New York, Harper and Brothers, 1894) de l'écrivain et illustrateur britannique George Du Maurier. En France, on peut citer parmi de tels ouvrages William Mintorn, *La somnambule* (Paris, Ghio, 1880) ; la nouvelle pseudonyme du psychologue Charles Richet, publiée sous le nom de Charles Epheyre, *Sœur Marthe*, *Revue des Deux Mondes*, vol. 93, n° 2, 15 mai 1889, p. 384-431 ; et la célèbre nouvelle *La Horla* (1886) de Guy de Maupassant. L'hypnotisme est un outil à la fois des forces du mal et de la rationalité scientifique dans le *Dracula* de Bram Stoker (1897).

171. Voir, par exemple, J. Liégeois, *De la suggestion et du somnambulisme dans leurs rapports avec la jurisprudence et la médecine légale*, Paris, Doin, 1889 ; Georges Gilles de la Tourette, *L'hypnotisme et les états analogues au point de vue médico-légal*, Paris, E. Plon, 1887.

172. Isabelle Stengers et Roxanne Lapidus, op. cit. : « L'hypnose a non seulement déçu Freud, mais aussi tous ceux qui se sont intéressés à elle pour la juger, pour en mesurer les effets, pour en dégager les invariants. Nous ne savons pas grand chose de l'hypnose ou de la suggestion parce qu'elles indiquent quelque chose par rapport à quoi la capacité de jugement doit d'abord se définir. » Voir aussi l'examen de l'hypnose dans l'ouvrage injustement proscrit de Julian Jaynes, *The Origins of Consciousness in the Breakdown of the Bicameral Mind*, Boston, Houghton Mifflin, 1976, p. 379 : « Car l'hypnose est la brebis galeuse de la famille des problèmes qui constituent la psychologie. Elle erre dans les carnivals, les

cliniques et les salles des fêtes comme une anomalie indésirable. Elle ne semble jamais s'amender et se résoudre aux strictes convenances de la théorie scientifique. En effet, sa possibilité même semble un démenti à nos idées immédiates sur le contrôle conscient de soi d'une part et de nos idées scientifiques sur la personnalité d'autre part. Pourtant, il devrait être évident que toute théorie de la conscience et de son origine, pour être cohérente, doit faire face à la difficulté de ce type déviant de contrôle comportemental ».

173. Voir, bien qu'il soit manifestement dépassé aujourd'hui, le précieux examen des tentatives de développement des technologies de gestion du comportement au XXe siècle dans Perry London, *Behavior Control*, New York, Harper and Row, 1969.

174. Voir, au sujet de l'importance des effets de faible intensité de la suggestion et de l'influence dans la culture globale contemporaine, Daniel Bounoux, *L'impensé de la communication*, in Daniel Bounoux (éd.), *La suggestion : hypnose, influence, transe*, Paris, Colloque de Cerisy/Les Empêcheurs de Penser en Rond, 1991, p. 297-314. Il explique le rôle que joue la suggestion dans « les effets de modes, de mimétismes, la psychologie de masse, les contagions liées aux médias et les influences en tous genres, propres à notre 'société de communication' » et pourquoi celles-ci « nous obligent à réviser l'idée que nous nous faisons de l'individualité et de la conscience ».

175. Paul Virilio, *La Machine de vision*, Paris, Les Éditions Galilée, 1988, p. 57-8.

176. Qu'il soit possible ou non de contrôler ou de diriger l'attention, il est important de reconnaître que des ressources matérielles et intellectuelles considérables ont été déployées en partant du principe qu'elle pouvait être contrôlée à des fins spécifiques. Des études empiriques sur l'attention ont été utilisées dès les années 1880 pour modifier l'organisation du travail sur les lieux de travail afin de maximiser la productivité et continuent à être utilisées pour la maximiser dans les environnements de travail électroniques actuels. Au tout début du XIXe siècle, la gestion de la consommation est devenue tout aussi importante et toute une série de tests psychologiques a été élaborée afin de déterminer des méthodes de contrôle efficaces de l'attention dans la publicité. Un très grand nombre d'études ont été réalisées à l'époque en Europe et en Amérique du Nord. Voir, par exemple, Walter D. Scott, *The Psychology of Advertising*, Boston, Small, Maynard & Co, 1908 ; Edward K. Strong, *The Relative Merit of Advertisements: A Psychological and Statistical Study*, *Archives of Psychology*, n° 17 juillet 1911 ; H. F. Adams, *Adequacy of the Laboratory Test in Advertising*, *Psychological Review*, vol. 22, n° 5, septembre 1915, p. 403-22 ; *The Class Experiment in Psychology with Advertisements as Materials*, *Journal of Educational Psychology*, n° 3, 1912, p. 1-17 ; Howard K. Nixon, *Attention and Interest in Advertising*, New York, *Archives of Psychology*, 1924. Voir, au sujet de recherches typiques du milieu du XXe siècle, le chapitre *Capturing Attention* dans Darrell Lucas et Stuart H. Britt, *Advertising Psychology and Research*, New York, McGraw-Hill, 1950. Aujourd'hui, ces recherches se poursuivent sans relâche et à grande échelle, avec pour objet, par exemple, le suivi détaillé de l'activité électrique du cerveau par rapport à l'attention. Voir, par exemple, M. Rothschild et al., *EEG Activity and the Processing of Television Commercials*, *Communication Research*, n° 13, 1986, p. 182-219. Parallèlement, on étudie de différentes manières l'utilisation de substances psychochimiques pour améliorer l'attention. Voir, par exemple, B. S. Oken et al., *Pharmacologically Induced Changes in Arousal: Effects on Behavioral and Electrophysiologic*

Measures of Alertness and Attention, *Electroencephalography and Clinical Neurophysiology*, vol. 95, n° 5, novembre 1995, p. 359-71. Voir également la série des travaux présentés dans Patricia Cafferata et Alice Tybout (éds.), *Cognitive and Affective Response to Advertising*, Lexington, Mass., Lexington Books, 1989. Ce ne sont là que quelques-unes des milliers d'études connexes publiées sur la question chaque année.

177. Il faut rappeler que Guy Debord qualifie le spectacle de « comportement hypnotique » dans les premières pages de sa *Société du spectacle* (p. 15).

178. Bien que la Société du spectacle ait constitué dans les années 1960 l'un des défis les plus importants lancés aux positions marxistes établies, il n'en reste pas moins qu'il opère, au moins implicitement, sur un terrain intellectuel hégélien auquel Foucault était catégoriquement hostile.

179. Guy Debord, *La Société du spectacle*, 3e éd., Paris, Gallimard, 1992 [1967], p. 117. La nécessité de détruire la possibilité de communauté faisait déjà partie des objectifs de la technologie de l'attention au début du XXe siècle : « Mais divers facteurs, en réorganisant les entreprises selon les principes de la gestion scientifique, ont changé la position des ouvriers ; il leur est devenu plus difficile, voire impossible, de discuter sur leur lieu de travail. Il semble en avoir résulté partout une augmentation sensible de la production. L'individu concentre son esprit sur la tâche avec une intensité qui semble hors de sa portée tant que son attitude intérieure est adaptée au contact social. » (Hugo Münsterberg, *Psychological and Industrial Efficiency*, Boston, Houghton Mifflin, 1913, p. 209).

180. Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964 [1904-1905], p. 105. L'œuvre d'Henri Lefebvre a directement influencé Debord : « C'est le conflit entre une certaine 'atomisation' (cent fois dénoncée unilatéralement) de la vie et une surorganisation qui l'enserme, l'accompagne et sans doute la présuppose. La socialisation de la société se poursuit. Réseaux de relations et de communications deviennent plus denses, plus efficaces, en même temps l'isolement de la conscience individuelle et la méconnaissance du 'prochain' s'aggravent. La contradiction se situe à ce niveau. » (Lefebvre, *Introduction à la modernité*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1962, p. 189)

181. Raymond Williams situe la télévision dans une logique technologique et économique de « privatisation mobile », dans son ouvrage *Television: Technology and Cultural Form*, p. 26.

182. Voir, au sujet de Debord et des questions de distraction, de distance et de séparation, Hal Foster, *The Return of the Real*, Cambridge, MIT Press, 1996, p. 218-20.

183. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux : Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980, p. 572 : « On a récemment souligné à quel point l'exercice du pouvoir moderne ne se réduisait pas à l'alternative classique 'répression ou idéologie', mais impliquait des procès de normalisation, de modulation, de modélisation, d'information, qui portent sur le langage, la perception, le désir, le mouvement, etc., et qui passent par des micro-agencements » (ibid., p. 572-3). Voir, pour un examen connexe des problèmes de subjectivation dans le capitalisme contemporain, Michel Feher et Eric Alliez, *The Luster of Capital*, Zone 1-2, 1985, p. 314-59.

184. Voir les essais de Deleuze *Contrôle et devenir* et *Post-scriptum* sur les sociétés de contrôle, dans ses *Pourparlers* (1972-1990), Paris, Les Éditions de Minuit, 2003, p. 229-40. Son modèle de « société de contrôle » a des affinités avec la fusion qu'a évoquée Debord dans ses *Commentaires sur la société du spectacle* (Éditions Gérard Lebovici, 1988) des sociétés du spectacle totalitaires « concentrées » et des sociétés capitalistes consuméristes « diffuses » en une société mondiale « intégrée » du spectacle.

185. Voir l'analyse de l'attention dans Marie Winn, *The Plug-In Drug: Television, Children and the Family*, éd. revue, New York, Penguin, 1985, p. 64 : « Bien sûr, il existe des variations dans les pouvoirs d'attraction et de maintien de l'attention des images télévisées, dont beaucoup dépendent de facteurs tels que la quantité de mouvements sur l'écran à un moment donné et la vitesse avec laquelle les images se succèdent les unes aux autres. Il est un peu effrayant de penser que les producteurs du programme le plus regardé par les enfants d'âge préscolaire, 'Sesame Street', ont utilisé la technologie moderne sous la forme d'une 'machine à distraire' (machine distractor) pour tester chaque segment de leur programme afin de s'assurer qu'il capturerait et retiendrait l'attention de l'enfant au plus haut degré possible. »

186. Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975, p. 301. Voir D. N. Rodowick, « Reading the Figural », *Camera Obscura*, vol. 8, n°3 (24), septembre 1990, p. 35. « Bien qu'ils soient véritablement utopiques, il faut s'interroger sur les objectifs de l'informatique interactive, qui dominant la recherche sur les nouveaux médias électroniques. Car le rêve d'un contrôle absolu de l'individu sur l'information rend possible à la fois la surveillance absolue et la réification de l'expérience privée ».

187. En utilisant l'exemple de la télévision, Félix Guattari suggère qu'une subjectivité attentive a quelque chose d'hétérogène : « Lorsque je regarde le poste de télévision, j'existe à la fois dans un rapport de fascination perceptive au foyer lumineux de l'appareil qui confine à l'hypnotisme, dans un rapport de capture au contenu narratif de l'émission, associé à une vigilance latérale à l'égard des événements environnants (l'eau qui bout sur le gaz, un cri d'enfant, le téléphone...) sur fond de fantasmes habitant ma rêverie, etc. Mon sentiment d'identité personnelle est ainsi tiraillé dans différentes directions. Ce qui fait que, malgré la diversité des composantes de subjectivation qui me traverse, je suis un, c'est cette ritournellisation qui me fixe devant l'écran, constitué dès lors comme un territoire existentiel projectif » (Guattari, *Des subjectivités, pour le meilleur et pour le pire*, Chimères. Revue des schizoanalyses, n° 8, mai 1990 [p. 1-13], p. 10.

188. Christian Metz, *The Imaginary Signifier*, traduit par Celia Britton et al., Bloomington, Indiana University Press, 1982 [*Le Signifiant imaginaire: psychanalyse et cinéma*, Union générale d'éditions 1977], p. 135-7.

189. Voir, pour un examen des recherches récentes sur l'attention et le comportement automatique, Larry L. Jacoby et al., *Lectures for a Layperson: Methods for Revealing Unconscious Process*, in Robert F. Bornstein et Thane S. Pittman (éds.), *Perception without Awareness: Cognitive, Clinical and Social Perspectives*, New York, Guilford, 1992, p. 81-122. Voir également Cathleen M. Moore et Howard Egeth, *Perception without Awareness: Evidence of Grouping under Conditions of Inattention*, *Journal of Experimental Psychology: Human Perception and Performance*, vol. 23, n° 2, avril 1997, p. 339-52 ;

Daniel Kahneman et Anne Treisman, *Changing Views of Attention and Automaticity*, in Raja Parasuraman and D. R. Davies (éds.), *op. cit.*, p. 29-62.

190. Arthur Koestler, *The Ghost in the Machine*, New York, Macmillan, 1967, p. 207. Par exemple, des tentatives ont été faites pour évaluer le comportement automatique des conducteurs suite à l'installation du système d'autoroutes inter-États après la Seconde Guerre mondiale et on a constaté qu'une conduite monotone sans interruption sur de longues distances les faisait entrer dans un état de transe, sans interférer avec leur capacité à effectuer diverses tâches mécaniques. Voir Griffith W. Williams, *Highway Hypnosis: An Hypothesis*, in Ronald E. Shor et Martin T. Orne (éds.), *The Nature of Hypnosis: Selected Basic Readings*, New York, Holt, Rhinehart, 1965, p. 482-90.

191. Voir, au sujet de la construction historique de l'ennui moderne, Patrice Petro, *After Shock/Between Boredom and History*, in id. (éd.), *Fugitive Images: From Photography to Video*, Bloomington, Indiana University Press, 1995, p. 265-84. Voir également Joseph Brodsky, *In Praise of Boredom*, dans son ouvrage *On Grief and Reason*, New York, Farrar Straus, 1995, p. 104-13.